

Libretto

BLANDINE DE CAUNES

L'INVOLONTAIRE

roman

Libretto

© Éditions Phébus/Libella, Paris, 2014, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-552-3

NOTE DE L'ÉDITEUR

Rééditer un roman paru il y a quarante ans n'est pas chose ordinaire, mais s'impose pourtant dès lors que les thèmes abordés sont servis par un véritable style. La littérature n'a pas d'âge. Elle peut être d'une autre époque sans porter une ride. *L'Involontaire*, insolite éducation sentimentale d'une jeune fille épicurienne et mélancolique, capable des pires égoïsmes comme des élans les plus sincères, traite de la difficulté renouvelée à chaque génération de devenir soi-même afin d'apprendre à vivre ses désirs, ses émotions et ses rêves à l'aune des réalités. Trouver sa place sans renoncer. Connaître l'amour sans reniement. Aimer. S'aimer. Et avoir le courage, parfois, de faire de la peine. Jane a vingt ans. Insolente, sensible, cruelle, elle aime à perdre la raison, s'ennuie, fait des folies; elle peut être romantique en diable telle une héroïne du XVIII^e siècle ou coriace comme une Zazie pétulante. Jane est universelle et unique tout à la fois; l'allumette qui peut craquer à chaque instant avec un léger bruit de soufre et mettre le feu au quotidien d'un homme. Mélange explosif de sagesse instinctive, d'humour et d'impétuosité, cette jeune fille de toujours pratique l'amoralité comme un art de vivre. Par sa liberté de ton et de pensée, Blandine de Caunes s'inscrit dans la lignée

de Françoise Sagan et de Louise de Vilmorin. Car, ne nous y trompons pas, le livre est grave sous ses aspects frivoles.

Fragile et féroce, Jane se cherche. Elle sera la femme de demain. On aimerait la rencontrer, une fois, ou même avoir la chance de la voir traverser Paris, si réelle, qu'il était inconcevable que d'autres lecteurs ne puissent en profiter.

À Alain

À Daniel A.

« Le plaisir est l'objet, le devoir et le but de tous les êtres raisonnables. »

VOLTAIRE, *Épîtres*.

Elle est dans sa chambre, Jane. Tout à l'heure les plombs ont sauté. Sa chambre et sa salle de bains sont dans l'obscurité ; mais pas le couloir ni la cuisine. Alors elle a ouvert la porte qui donne sur le couloir et elle voit vaguement. Pourtant depuis un mois sa lampe, qui pend à un fil rouge du plafond, s'allumait à l'aide d'un manche à balai ; elle tapait trois ou quatre fois dedans, ça grésillait et la lumière était. Tout à l'heure il y a eu quelque chose d'anormal ; l'ampoule a refusé de fonctionner. Il y a bien eu les grésillements, mais de lumière point. Jane a remarqué depuis longtemps l'hostilité que lui manifeste l'électricité ; elle lui envoie des étincelles dans les yeux, des centaines de volts dans les doigts et les ampoules lui éclatent à la figure. Pourquoi ?

Jane ne sait pas réparer les plombs, et elle ne le saura jamais car ils lui font peur. Alors elle regrette l'homme qu'elle a quitté il y a neuf mois. D'abord elle n'était pas seule dans sa chambre. Ensuite il savait réparer les plombs. Mais Jane est entraînée, malgré elle à son avis, dans une nouvelle passion qui ne lui permet pas de se partager. Elle est donc seule dans son lit. Pensive, elle regarde la lampe

puis ses ongles. « Mes mains ne sont pas mal », pense-t-elle avec une certaine satisfaction. Mais à quoi lui servent-elles ? Elle ferme les yeux quelques secondes, le temps d'oublier qu'elle n'a que ses draps ou elle-même à caresser. Mais derrière ses paupières closes c'est un visage qui apparaît. Alors, vivement, elle les rouvre. Sa chambre lui semble vide. Elle est presque vide. Elle se demande comment elle va s'éclairer ; qui viendra réparer les plombs ? C'est un problème. C'est embêtant. Jane y pensera demain. Il n'est que neuf heures du soir et elle a rendu la télévision qu'elle louait : c'était trop cher. Il lui reste bien un transistor, mais les piles sont mortes. Jane s'ennuie. Elle pense qu'il y a quelque chose d'immoral dans la solitude quand on a vingt ans. Reste la délectation morose, exercice assez intéressant. Jane s'admire d'être si fidèle, si sage, si mélancolique. Car c'est beau, l'Amour, elle le sait. Et même elle le croit. Mais Il n'est jamais là. C'est un champion du monde, champion de l'absence ; champion du monde de lutte libre et gréco-romaine. Jane a toujours aimé la force physique. Cela la rassure car c'est évident. Et très peu de choses lui semblent évidentes dans la vie. Il a un corps qu'elle aime ; il est beau, dur, impressionnant. Elle sourit quand elle le regarde marcher, suivi des yeux par des inconnus. Il en impose. Jane est fière. Elle sait que c'est enfantin, mais régulièrement une sorte de langueur l'envahit et elle est heureuse quelques secondes, c'est le principal. Il mesure un mètre soixante-dix-huit, il pèse quatre-vingt-deux kilos, il a des cheveux châtons doux, un menton volontaire, un air buté et des dents que Jane aime embrasser. Ses fesses sont deux muscles très importants pour un lutteur ; un jour, il lui a expliqué que c'était grâce à elles qu'il réussissait certains de ses rétablissements spectaculaires. Elle aime beaucoup ses fesses. Elle n'a jamais tant aimé les fesses d'un homme. Elle les caresse, les pince, les mordille, les embrasse ; et, quand

il est habillé, elle a souvent envie de mettre sa main dessus. Elle s'étonne de ce goût et elle pense qu'elle l'aime vraiment car en plus de ses fesses elle aime ses pieds. Jane a toujours détesté les pieds; ceux de sa mère d'abord, puis ceux qu'elle voyait sur les plages. Ceux de ses amants enfin. Elle évitait de les regarder, ils la dégoûtaient vaguement. Elle défendait qu'on les pose ou qu'on les réchauffe sur elle. Mais ceux de Gilles, elle les embrasse – il s'appelle Gilles Péret, il a vingt-cinq ans, né un 31 mai, donc Gémeaux –, elle les tripote, elle les chatouille, elle les caresse. Donc Jane aime Gilles. Gilles qui n'est jamais là et qui l'abandonne, proie vivante, à la solitude.

Il est minuit. Jane est nue sur son lit. Inutile. Elle contemple avec une certaine dureté les points faibles de son corps qui esquissent ce qu'il deviendra tôt ou tard. Déjà cette peau miraculeuse des enfants, ce fruit plein et doux, cette perfection de la chair n'existe plus à vingt ans; dessous, le travail a commencé et envoie ses premiers éclaireurs. Jane pense que le devoir du corps est de vous donner du plaisir, le bonheur peut-être, en échange des saloperies qu'il vous prépare. Elle essaie de s'endormir. En vain. Elle ressasse malgré elle des souvenirs qu'elle connaît par cœur. Elle voudrait pouvoir les vomir comme on vomit un dîner trop lourd. Mais ce ne sont que des larmes qui coulent; la nuit, c'est plus difficile de les retenir.

Bien sûr le sommeil finit par venir, mais très vite c'est le matin. L'heure de se lever; l'heure de vivre ou l'heure de fuir... D'ailleurs pourquoi se lever? Sans Gilles, Jane n'en voit pas la nécessité. Retrouver son décor quotidien, sa tête du matin et ses problèmes de la veille, non, vraiment cela ne lui dit rien. Et puis il y a cette longue journée qui s'étale devant elle et dont elle ne sait que faire. Les gens sérieux

disent qu'il faut assumer sa vie tout en s'assurant soi-même. Bien sûr, il faudrait, je devrais, il faut, il est nécessaire, on doit... Demain, demain je ferai tout cela, se promet Jane. Mais la vie ne se laisse pas si facilement oublier ; elle est là, à vous talonner, du matin au soir. Et, comme une pierre au cou des chatons condamnés, elle entraîne Jane dans son sillage. Une Jane qui se débat, mais qui peu à peu apprend qu'il faut accepter, céder, renoncer et, surtout, se trouver des raisons de vivre. Ou plutôt des alibis. C'est difficile. Et peu reluisant. Jane préférerait se rendormir. Mais il y a là cette maudite journée qui la nargue du haut de ses douze heures à vivre, vaille que vaille, coûte que coûte. Et déjà c'est le courrier que la concierge glisse sous sa porte, accompagnant comme d'habitude ce geste d'un coup de sonnette. Vingt fois Jane lui a dit qu'elle ne voulait pas être réveillée le matin à neuf heures. Mais la femme fait semblant de comprendre que Jane ne veut pas se lever pour ouvrir, aussi sonne-t-elle et n'attend pas. Cette petite joie mauvaise doit la réconcilier avec les six étages qu'elle grimpe deux fois par jour...

Au début Jane attendait toujours quelque chose de Gilles. Très vite elle a compris que c'était inutile. Gilles n'écrit pas. Il lui arrive de téléphoner ; il arrive aussi qu'ils passent deux jours ensemble. Comme elle l'aime, Jane se persuade que cela lui suffit. Pourtant tous les matins une petite angoisse la taraude et elle se lève le cœur battant. Comme d'habitude il n'y a rien. Enfin, rien de Gilles. Mais Jane feint de ne pas le remarquer. Elle décachette négligemment la première enveloppe : facture des P.T.T., toujours plus élevée que ses prévisions les plus pessimistes. La seconde enveloppe contient le chèque qu'elle reçoit chaque mois de sa banque. Mille francs. Cette petite rente qui paie tout juste son loyer et son chauffage lui permet de mourir de faim au chaud quand elle ne travaille pas. C'est son père qui lui verse le premier de

chaque mois. Un père qu'elle a à peine connu et qui a refait sa vie en Suède. Sans doute se dédommage-t-il ainsi d'un vague remords vis-à-vis de sa fille abandonnée. Pourtant Jane ne lui en a jamais voulu; du moins elle le croit. Sa mère est insupportable et elle comprend très bien qu'on s'enfuit jusqu'à Stockholm pour lui échapper. Longtemps elle a eu envie d'aller là-bas voir à quoi ressemblait son père. De lui, elle ne connaît que deux ou trois photos qui datent d'une vingtaine d'années et qu'elle garde toujours dans son sac. Petite, elle a souffert de son absence et longtemps elle s'est demandé de quoi son père la punissait. Vers douze ou treize ans, elle a commencé à admettre qu'elle n'était pas la cause de son départ. Aujourd'hui encore elle regrette cette lucidité qui ne lui permet pas de s'illusionner sur les sentiments de son père. Pourtant quand elle parle de lui, elle dit toujours : « Oh ! oui, mon pauvre père, la vie était impossible ici pour lui et il a dû partir; je le comprends tout à fait. » Alors qu'elle ne le comprend pas du tout et que jamais elle ne lui pardonnera.

C'est sans doute de son enfance que date ce refus qu'elle oppose à toute manifestation de sensibilité; elle qui pour un oui ou pour un non avait envie de pleurer s'interdisait farouchement cette légitime et nécessaire satisfaction. Et quand elle pleurait, de s'être trop retenue souvent, c'était toujours seule et en cachette. Très vite, sa mère déclara qu'elle n'avait pas de cœur. Jane, depuis, s'efforce de ne pas la faire mentir. Sans se rendre compte qu'en se vengeant ainsi de la douleur qu'elle éprouve à ne pouvoir faire connaître ses sentiments, elle aggrave cette douleur et s'interdit, du même coup, toute satisfaction profonde.

Sa mère, Jane ne l'a jamais bien connue non plus. Karine est une femme qui aime le monde en général, et les hommes en particulier. Elle a eu par hasard une fille, Jane. De temps à autre, entre deux amants, elle se souvient d'elle et lui

téléphone. Elles déjeunent ensemble, elles rient de leurs petites histoires et puis elles s'oublient. Il faut dire, à la décharge de Karine, que sa fille est un visage lisse; terme global dont elle désigne cette race, étrange depuis qu'elle s'en éloigne : les jeunes. Pourtant à sa manière elle aime sa fille. Mais d'une façon superficielle, comme elle aime ses amants, ses maisons, ses bijoux et certains restaurants. Quant à Jane, ce qu'elle éprouve pour elle ressemble à cette justice idéale dont rêvait Saint-Just, qui ne cherche pas à trouver l'accusé coupable mais faible.

Après avoir posé distraitement la facture des P.T.T. et le chèque sur sa table de nuit, Jane s'est recouchée. Peut-être va-t-elle encore réussir à dormir un peu. Mais au bout d'une demi-heure elle est bien obligée d'admettre que le sommeil ne veut plus d'elle. Alors elle saisit quelques journaux, allume une cigarette, et rêve... Avec résignation elle contemple l'ampoule qui pend toujours au bout de son fil rouge; toute l'injustice du monde est là. Elle se palpe la figure d'un doigt inquiet. Boutons et dartres profitent de la nuit pour envahir le terrain. Rien ce matin. Ses yeux se posent d'objet en objet. Les photos accrochées au mur la rassurent. Si c'est bien elle, cette fille blonde et souriante, la vie est belle. Cela lui donne le courage de rejeter ses draps et d'enfiler sa robe de chambre de célibataire. Celle-là même qu'elle range dans les chiffons à poussière quand Gilles est là. Pour lui, elle enfle un vapoureux déshabillé de soie. Jane est levée. Elle ouvre même les volets. Il faut dire que sans cet acte volontaire elle ne verrait pas clair pour l'inspection quotidienne de son visage. Elle se trouve le teint triste, il lui manque ces roses plus réelles que les vraies, blush et make-up. Jane est sans indulgence. Chaque centimètre carré est scruté d'un œil froid. Elle ne s'habitue pas à elle-même. Et elle est toujours surprise de se trouver ou si belle ou si laide. Dehors il fait gris et froid. Jane n'a pas envie

de s'habiller, pas envie de faire ses courses, pas envie de vivre. Elle se regarde dans la glace en grimaçant ; cela la fait rire. Elle rit parce qu'elle se trouve moche, laide, affreuse. Elle rit aussi parce qu'elle sait qu'en un quart d'heure et quelques efforts elle sera jolie. Mais Gilles est si loin. Avec satisfaction elle pense que les hommes sont des imbéciles qui se laissent prendre à un visage ; s'ils la voyaient là, maintenant, ceux qui lui font des déclarations enflammées ? Elle a l'impression de leur jouer un bon tour. Il faut tellement se fatiguer pour être une des plus belles, massages, nettoyages de peau, épilations, décolorations, régimes, maquillages, œil brillant et lèvres humides... TOUT. Souvent, quand Jane est seule, elle laisse tomber le joug ; seule, ou quand elle vit depuis un certain temps avec un homme. Elle prétend que c'est un excellent moyen pour connaître l'intensité de leurs sentiments. « Si tu m'aimes, tu dois m'aimer sous tous mes angles, et surtout sous les mauvais. » C'est trop facile après tout d'aimer les gens pour ce qu'ils ont d'aimable ; cet amour-là ne l'intéresse pas. « Aime-moi pour le pire », aime-t-elle leur dire. Et le pire, ils y ont droit. Le cheveu hirsute, le teint brouillé, la robe de chambre sale et décousue qu'elle ne quitte pas du week-end, l'huile d'olive dont elle s'enduit le corps et les cheveux – pour des jours meilleurs –, les jérémiades, les insultes. Alain, qui l'avait vraiment aimée, poussait sa passion jusqu'à la préférer dans cet état. « Ainsi, pensait-il, je possède quelque chose d'elle que personne d'autre ne connaît ou ne sait apprécier. » Jane, donc, mue à la fois par un certain sadisme et une réelle lassitude, offrait sa laideur comme d'autres offrent, dans l'intimité, leurs cheveux dénoués. Souvent elle regarde une photo du début de leur amour qu'elle a épinglée au mur. Ils y sont beaux, jeunes et éternels. C'est si loin déjà. Alain était son premier amour. Ils ont tout découvert ensemble : le plaisir, la jalousie, les disputes qui vous écorchent vif, la tendresse,

le sommeil à deux, l'inquiétude. Bref, ce qu'on appelle ordinairement l'amour. Mais Jane était trop jeune et trop avide de connaître du nouveau, des nouveaux, pour être fidèle. Et elle l'a quitté. «Maintenant, je ne suis laide pour personne», pense-t-elle mélancoliquement. Car Jane, elle, ne s'aime pas sous ses mauvais angles. Mais s'aime-t-elle sous ses bons ?

Il est onze heures vingt et Jane est enfin habillée. Elle a décidé d'aller déposer son chèque à la banque car elle a un déficit de deux cent cinquante francs. Pourtant, malgré de constants problèmes d'argent, elle ne travaille guère. Le moins possible. Car, outre le fait qu'elle n'aime pas travailler, elle déteste l'idée d'être asservie à des besoins dits naturels, tels que manger ou s'habiller et qui devraient donc, par définition, être comblés naturellement. Mais l'envie d'une robe ou d'une paire de bottes devenait de temps à autre assez puissante pour la soumettre à cet état contre nature. Son humeur était alors exécration et elle maudissait quarante fois par jour et son père et sa mère qui l'avaient fait naître dans un monde si mal organisé. D'un même mouvement elle bénissait également et son père et sa mère qui, l'un régulièrement, l'autre irrégulièrement, lui permettaient de vivoter sans problèmes réels. Naturellement la pomme et l'œuf coque sont souvent au menu ; Jane se venge de cette austérité plus ou moins obligatoire en faisant des orgies de bouffe deux ou trois fois par mois. Ces jours-là, elle remplit son réfrigérateur de victuailles multiples et assez abondantes pour nourrir pendant deux jours une famille nombreuse, et elle les engouffre en quelques heures. D'autres fois, plutôt que de quantité, c'est de raffinement dont elle a besoin ; foie gras, saumon fumé ou châteaumargaux lui semblent soudain indispensables à sa survie physique autant que mentale. Et justement, ce matin, Jane sent monter en elle une envie pressante et incontrôlable de nourritures terrestres. Mais c'est une envie encore vague et

sans nom. Aussi elle se maquille lentement et traîne dans tous les coins de sa chambre en cherchant à la définir. Une fois qu'elle aura trouvé, tous ses problèmes seront résolus, elle en est sûre. Au moins pour aujourd'hui. Pour la dixième fois elle se regarde dans la glace, elle regarde par la fenêtre et soudain, ça y est, elle sait. Et déjà elle salive à l'idée de ce petit fruit rouge sur sa langue. Des cerises. Elle veut manger des cerises. Absolument. Impérativement. Et tout de suite. Plus rien d'autre ne compte et toute son énergie inemployée se jette dans l'accomplissement de ce désir qui donne, enfin, un but à sa journée. Bien sûr les cerises sont hors de prix en février ; mais *Fauchon*, ce n'est pas fait pour les chiens et la vie est courte... Jane enfille son manteau, dévale les escaliers, attrape au vol un autobus et arrive, essoufflée et ravie chez *Fauchon*. Là, elle échange avec volupté un chèque de quatre-vingts francs et quelques centimes contre beaucoup de cerises et un kilo de pêches. Sensation sublime. Elle sort du magasin, apaisée, sereine. Une à une elle déguste ses cerises et jette ses noyaux dans les jambes des gens sérieux qui lui lancent des regards vaguement réprobateurs. Elle se sent heureuse et triomphante. Les cerises ont un goût inimitable de cerises et la vie a un goût de rires et de folies. Jane a réussi à voler quelques instants de bonheur à la sagesse, au bon sens, à la raison ; bref, à ce qui ordinairement gâte la vie des hommes.

Cela n'avait pas de prix ; c'était l'été en hiver.

«Je m'étais rendu mieux compte depuis qu'en étant amoureux d'une femme nous projetons simplement en elle un état de notre âme; que par conséquent l'important n'est pas la valeur de la femme, mais la profondeur de l'état; et que les émotions qu'une jeune fille médiocre nous donne peuvent nous permettre de faire monter à notre conscience des parties plus intimes de nous-même, plus personnelles, plus lointaines, plus essentielles, que ne le ferait le plaisir que nous donne la conversation d'un homme supérieur ou même la contemplation admirative de ses œuvres.»

MARCEL PROUST, *À la recherche du temps perdu*,
t. II *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Jane aime Gilles pour l'effet qu'il produit sur elle; beaucoup plus que pour ce qu'il est objectivement. Bien sûr elle finit par s'attacher à l'homme dans la mesure où elle lui est reconnaissante des sensations qu'elle éprouve ainsi que des découvertes qu'il lui fait faire sur elle-même. Mais Gilles pourrait être n'importe quoi d'autre, cela ne changerait rien. Comme il est, elle le prend, sans s'aveugler pourtant le moins du monde; et si elle le juge sans complaisance, elle n'en mesure que mieux cette force absurde qui la soumet à lui. Naturellement cette lucidité n'est d'aucune utilité réelle, tout comme il n'est pas suffisant de

juger ridicule le mouvement réflexe de sa jambe quand un médecin vous frappe le genou pour que ce réflexe cesse. Aussi c'est avec étonnement, mais non sans un certain plaisir, qu'elle observe les manifestations physiologiques que Gilles déclenche dans son corps; car Jane n'est plus la maîtresse chez elle. Elle tremble en l'entendant au téléphone, sa voix s'altère quand elle lui parle, elle a les larmes aux yeux quand elle le voit, et surtout – quand il est là – elle se sent la proie d'une euphorie qui lui ferait traverser les flammes en souriant. Bref Gilles émeut Jane, et c'est miraculeux parce que rien ne l'explique vraiment et parce que tout ce qui devrait logiquement réduire cette émotion à néant l'augmente au contraire.

Ce pouvoir qu'il possède sur elle ne tient pas uniquement au plaisir physique qu'il lui donne. Avec d'autres, Jane a connu un plaisir aussi intense. Mais jamais encore elle ne s'était sentie asservie à un homme, ou, plus exactement, asservie à son désir pour un homme. Avec Gilles elle apprend les délices de la plus basse humilité qui vous trouve toujours prête à tous les parjures. Elle se récrie d'admiration devant les bibelots atroces qu'il aime, elle encense les imbéciles qui lui plaisent, elle fait semblant de détester Ionesco et les hippies, et elle jubile sous son regard heureux d'avoir enfin trouvé une femme si proche de lui. En un holocauste joyeux elle lui offre ses théories et son amour-propre. Et Jane, pour la première fois, oublie Jane.

S'il est seize heures vingt minutes et trente secondes comme l'horloge parlante le prétend, rien dans la chambre de Jane ne l'indique. Les volets sont clos, l'ampoule ne marche toujours pas et Jane est au lit. Une fois de plus, en se réveillant, elle s'est demandé ce qu'elle allait faire de sa journée; une façon comme une autre d'éviter de penser à ce

qu'elle fait de sa vie. Malheureusement Jane n'a rien trouvé d'assez palpitant pour lui donner le courage de se lever. Elle s'en veut et elle se demande quelle est cette force qui la paralyse. Chaque fois que Gilles la quitte elle tombe dans un marasme et un désespoir d'autant plus violent que rien, en face des moments qu'elle a vécus, ne lui semble valoir la peine de vivre. Et hier, elle a vu Gilles; cinq heures. Il arrivait de Rome et repartait pour Sofia. C'est dans *L'Équipe*, son journal de chevet depuis quelque temps, que Jane avait appris son passage éclair à Paris; lui ne l'avait pas prévenue. Il comptait sans doute l'appeler d'Orly et lui dire : «Ma biche, je passe juste, je reprends l'avion dans deux heures, mais je t'appelle dès mon retour, dans trois semaines.» De lui elle n'aurait eu que sa voix alors qu'elle le voulait tout entier; avec ses jambes, ses bras, sa bouche, son sexe, et sa voix par-dessus le marché.

Il avait paru à peine étonné de la trouver à Orly et, à son habitude, il n'avait posé aucune question. La présence de Jane comme son amour devaient lui sembler aller de soi. Dans le taxi qui les conduisait chez elle Jane avait découvert une petite croûte, vestige d'un combat, placé sur le nez de Gilles. Elle saignait un peu. Elle le lui dit et doucement, pour arrêter le saignement, elle y posa son index. Quand elle le retira, taché de sang, elle le suçait longuement, comme on le fait pour soi-même. Gilles la regardait en souriant; elle, elle avait terriblement envie de mettre sa bouche là où son doigt venait de se poser. Mais les regards sournois que le chauffeur de taxi leur lançait dans le rétroviseur l'en empêchèrent. Elle attendit donc qu'ils se retrouvent dans sa chambre pour satisfaire ce désir. Mais la croûte ne saignait plus. Alors Jane n'hésita pas et, d'un coup de dent sec, elle l'arracha. Puis, consciencieusement, elle lécha cette petite blessure en songeant qu'elle entraînait enfin dans la belle famille des vampires qui sont, tout simplement, des êtres

humains qui poussent jusqu'à leurs limites extrêmes les plaisirs du baiser, des lèchements et des morsures, dont se réjouissent tous les amants.

Il est toujours entre seize et dix-sept heures et Jane pense avec effroi à toutes ces longues journées qu'elle va devoir vivre sans Gilles. Trois semaines... Elle voudrait s'endormir tout ce temps-là et, Belle au bois dormant, un baiser la réveillerait. Malheureusement le sommeil n'est pas un animal domestique, ou alors c'est un chat ; fuyant et capricieux. Pour la première fois, hier, elle a osé demander à Gilles combien de temps cette vie allait durer. Il ne savait pas. Jane lui en veut. Jane en a assez d'attendre. Elle veut Gilles complètement. Cela fait déjà neuf mois qu'elle est morte aux autres, qu'elle ne vit que pour et à travers lui.

Le téléphone sonnait depuis une minute déjà quand elle se décida enfin à décrocher. Elle sourit immédiatement en entendant Liline lui dire :

– Alors, p'tite garce, qu'est-ce que vous devenez ?

Toute son enfance, toute son adolescence résonnait dans les graves et les aigus de cette voix. Arrivée de la Martinique vingt ans plus tôt pour s'occuper d'elle, Liline a été sa vraie mère. Mieux peut-être, car ne pouvant prétendre aux liens du sang, elle s'était arrogé une maternité de droit divin sur Jane et sur sa vie, en particulier sur sa vie sentimentale. Rien n'échappait à son œil vigilant et légèrement exorbité. Et c'était avec un plaisir mal dissimulé qu'elle inspirait une vraie terreur aux hommes de Jane. Gare à celui qui ne savait pas apprécier son punch avec les mots justes ; gare à celui qui oubliait de lui apporter des fleurs ou des colifichets ; gare enfin à celui qui ne savait pas la flatter et l'amadouer à sa convenance. Très vite elle se faisait une opinion sur chacun et elle éprouvait une volupté évidente à

la communiquer à Jane par des grimaces et des phrases articulées silencieusement dans le dos de l'intéressé. Rien ne lui échappait : ni les ridicules physiques, ni les travers moraux, ni le degré d'amour atteint, ni les chances de durée... Après leur départ, elle en venait aux évocations mimées ; immédiatement elle avait saisi leurs démarches et leurs tics, et elle les reproduisait d'une façon parfaite et irrésistible. Et souvent de petits ridicules pratiquement invisibles à l'œil nu apparaissaient soudain à Jane, grâce à ce miroir grossissant, comme des causes suffisantes et nécessaires de rupture.

De son côté, Jane instruisait Liline. Cela se passait généralement quand elle « leur » apportait le petit déjeuner au lit. Là, sous les yeux à la fois éblouis et impavides de la vierge de quarante-huit ans, Jane embrassait et tripotait Paul, Pierre ou Jean, en susurrant :

– Allez Liline, regarde bien comment il faut faire ; je ne veux pas que tu aies l'air d'une gourde le jour de ton mariage. Tu sais, en plus, c'est drôlement bon. Hum... Hum... Tu ne veux pas essayer un peu ? Je te le prête. Tu ne peux pas imaginer comme c'est bon.

Quand elles se retrouvaient seules, Jane devait lui dépeindre la manière et les habitudes de ses amants, découvrant à Liline un monde étrange et pénétrant où les hommes et les femmes font et subissent des actes aussi bizarres que les noms qu'ils portent. Sucrer, branler, éjaculer... Mots qu'elle engrangeait au fur et à mesure que Jane les lui expliquait. Ainsi, sans jamais avoir été embrassée par un homme, Liline était imbattable sur la plupart des techniques amoureuses et elle aurait pu en remonter à plus d'un Dr Kinsey. Mais il y avait dans sa culture une lacune de taille : elle n'avait jamais vu, à quarante-huit ans, de sexe masculin. Son seul point de repère était celui de son petit frère qu'elle avait dû tripoter jusqu'à six ou sept ans. Aussi, de temps à autre, quand la chair la tourmentait trop, elle entraînait Jane dans

la cuisine afin de lui faire choisir parmi quelques carottes celle dont la taille approchait le plus la Chose en l'état. Puis, sous ses directives, elle arrondissait et modelait au couteau pour donner l'illusion du vrai. Elle était toujours stupéfaite et incrédule devant la grosseur. Elle disait :

– C'est pas possible ; ça grossit comme ça ? Mais comment ça peut entrer ? Vous allez pas me dire, Jane, que ça ne vous fait pas mal quand ça entre... Non, je ne peux pas croire qu'un truc aussi gros donne du plaisir où je pense.

– Mais si, Liline, ça en donne là et partout ; jusqu'au bout des doigts de pied, si tu veux savoir. Il y a même des femmes qui crient quand ça entre, tellement ça leur fait du bien.

– Vous vous foutez de moi ? Vous n'allez pas me faire croire ça, tout de même... – elle la regardait d'un air soupçonneux : Vous criez, vous ?

– Moi ? Je hurle, je réveille tout mon immeuble chaque fois.

– Oh... Arrêtez vos idioties. Et puis d'abord je ne peux pas croire que ce soit aussi dur et aussi gros que cette carotte ; non, ce n'est pas possible. Je suis sûre que vous vous moquez de moi.

Et elle palpa la malheureuse carotte dans tous les sens, essayant d'imaginer ce qui pour elle était l'inimaginable. Puis, au milieu d'énormes éclats de rire ponctués de quelques grossièretés, elle coupait la carotte-phallus en rondelles, la faisait revenir dans une poêle et la mangeait avec des soupirs de volupté en répétant :

– Mum... Mum... Que c'est bon, Jane... Mum... Vous savez ce que je fais en ce moment ? 69. Parfaitement.

– Ah non, Liline, tu fais 34,5...

– Taisez-vous p'tite garce. Moi, tout ce que je sais, c'est que je mange celle de Jacques (ou Paul ou Jean selon le moment), et quand j'aurai tout mangé il ne restera plus rien pour vous. Ah... Ah... Ah... vous seriez embêtée, là...

Après Jane, sa seconde source d'information était les conversations surprises dans le métro ou au cinéma. Avec un instinct très sûr elle tombait toujours sur les mots qui avaient trait à «coquer¹». Comme souvent elle n'en connaissait pas le sens, elle les rapportait à Jane, plus ou moins déformés, afin qu'elle les lui explique. Mais jamais Jane n'avait à lui expliquer des mots tels que matriclan, herpès ou éclectisme!

– Et toi, Liline, comment vas-tu? J'espère que tu me téléphones pour m'annoncer qu'enfin tu n'es plus vierge?

– Taisez-vous et gardez vos saletés pour les hommes. Jane, écoutez-moi sérieusement deux minutes, s'il vous plaît. J'ai trouvé quelque chose de formidable pour vous.

– Ma pauvre Liline, tu sais bien que je suis amoureuse, et triste, et inutilisable.

Quelque chose, dans le langage de Liline, cela ne pouvait être en effet qu'un homme.

– Bah! – rires sarcastiques –. Celui-là, il sera bientôt à la poubelle, comme les autres. Mais Jane il faut penser que vous êtes seule dans la vie. C'est pas vot'mère qui vous aidera vraiment, vous le savez bien. Alors tant que vous êtes jeune il faut en profiter, et penser un peu à votre avenir.

Elle lui expliqua alors que depuis cinq mois elle travaillait chez un vieux monsieur de soixante-dix-huit ans, très riche et surtout très épris de jeunesse. Veuf depuis quelques années il découvrait sur le tard les plaisirs de la vie, du moins ceux qui étaient encore à sa portée. Chez lui c'était fête tous les soirs et, à en croire Liline, il faisait de somptueux cadeaux à ses favorites et les emmenait en voyage dans le monde entier. Il avait un faible pour les danseuses et plus

1. «Faire l'amour», en créole.

d'une étoile lui devait, qui un studio, qui un manteau de fourrure, qui un voyage au Japon. D'après tout ce que Liline lui raconta, Jane comprit qu'elle régnait haut la main sur ce petit monde avec sa cuisine épicée et en imposant au « Père Bertin », comme elle l'appelait, ses favorites. Apparemment, toutes celles qui n'avaient pas su, ou pas voulu, la traiter avec les égards qu'elle estimait mériter étaient rejetées impi-toyablement au néant du corps de ballet.

– Mais Liline, est-ce qu'il baise encore ?

– Oh, vous êtes dégoûtante ! s'exclama-t-elle, ravie, vous pensez tout de suite à ces choses-là.

– Parce qu'il n'y a que ça de vrai dans la vie, Liline. Allez, réponds-moi, est-ce qu'il joue encore à touche-pipi, touche-caca ?

– Si vous dites encore ces mots, je raccroche. Bon, j'en sais rien. Sauf qu'il fait des choses dans sa chambre avec des filles, mais je ne sais pas quoi. Je sais seulement que ce n'est pas avec toutes.

– Ma pauvre Liline, tu sais bien que moi je n'aime que la chair fraîche, et encore, il faut qu'elle soit à mon goût.

– Oh, mais c'est un homme très bien, Jane...

– Un vieux sadique décoré, oui ! Rien que d'y penser ça me donne envie de vomir, tiens !

– Écoutez, c'est un monsieur très bien, c'est moi qui vous le dis. Et surtout très riche ; vous pouvez pas vous imaginer. Soyez sérieuse deux minutes et réfléchissez un peu comme ça peut être intéressant pour vous.

Chaque fois que Liline avait travaillé chez un homme ou très riche ou très beau, même marié, bien qu'elle respectât scrupuleusement le sacrement du mariage, elle cherchait et trouvait le moyen de lui faire rencontrer Jane. Car pour elle le bonheur de sa « p'tite garce » était sacré ; tout ce qui s'y opposait étant naturellement impie. Aussi c'est le plus innocemment du monde qu'elle exposait à Jane tous les

avantages que le Père Bertin pouvait offrir : les bons dîners, les cadeaux, les voyages.

– Je lui ai beaucoup parlé de vous et il a très envie de vous connaître. Mais je l’ai prévenu, pas de mains aux fesses avec vous, sinon c’est la mienne qu’il recevra sur les siennes. Jane, il y a plein de filles qui en profitent en ce moment, alors il n’y a pas de raison. Mais il faut vous dépêcher d’en profiter, parce qu’à son âge on ne sait jamais...

Jane se laissa convaincre assez vite; après tout, elle n’avait rien de mieux à faire. Liline, qui avait tout prévu, lui annonça alors qu’elle était invitée à dîner le surlendemain et elle lui demanda ce qu’elle voulait manger. Mais avant que Jane puisse répondre, elle lui proposa un caca accommodé en purée de lentilles avec lardons et croûtons et, comme rôti, un sexe – toujours celui de l’amant en titre, Gilles en l’occurrence – mariné dans du vin blanc et des piments, puis coupé en tranches et sauté au beurre. Sur quoi Jane lui conseilla de le cueillir en rut, ainsi il y en aurait plus à manger. Là, Liline retrouva toute sa pudeur et menaça Jane des pires sévices en lui rappelant combien elle était pure à son arrivée de la Martinique.

Jane raccrocha, assez satisfaite. Les dîners de Liline ne la laissaient jamais indifférente. Et puis cela allait lui permettre d’oublier un peu l’absence de Gilles.

Quant à l’argent, elle l’aimait.

«L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté.»

NICOLAS BOILEAU, *Satires*.

C'était un vieillard assez abîmé. Pourtant il avait dû avoir une certaine prestance, autrefois. Malheureusement une mauvaise blessure de guerre l'avait contraint à se recroqueviller autour de sa colonne vertébrale tout en lui raidissant le bras droit ; sa démarche en était raide et saccadée. D'autant plus raide qu'il cherchait à se donner une allure martiale à défaut de jeune. Il posait donc le pied avec force sur le sol, et là il mettait une seconde, une demi-seconde peut-être, pour trouver son équilibre. C'était peu. Mais cela suffisait pour que ses mouvements n'aient plus ce souverain naturel de la jeunesse ; la marche ne lui étant plus acquise, il devait la repenser à chaque pas.

Son visage était laid et mou ; les chutes du Niagara au ralenti. Ses cheveux, rares sur le sommet du crâne, un peu plus abondants et dans les gris-gras sur les côtés, ne laissaient rien deviner de leur passé. Quant à ses mains, voilà longtemps qu'elles avaient été envahies par ces impitoyables signes avant-coureurs de la vieillesse que sont les éphélides ; Jane y avait en outre remarqué des ongles particulièrement sales. Si le costume trahissait le sur-mesure, la couche de cendres qui le recouvrait trahissait la sénilité de son propriétaire.

C'était Jacques Bertin, soixante-dix-huit ans, gros portefeuille à la Bourse, immeubles d'excellent rapport à Paris et en province, intérêts importants dans quelques sociétés et, surtout, intérêt incommensurable pour les jeunes filles. Il avait accueilli Jane avec un baisemain humide et des compliments de vieux beau :

– Il paraît que vous êtes merveilleuse, ma chère enfant, et je sens que je vais vous adorer... D'ailleurs, avec des yeux comme les vôtres, comment résister ?

Il accompagnait ses paroles de mimiques bizarres et de grands gestes maladroits dont Jane se demandait s'ils étaient accomplis délibérément ou non. À plusieurs reprises elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Bertin semblait ravi et sans doute pensait-il qu'elle le trouvait follement drôle !

Il ne lui avait laissé qu'à peine le temps de s'asseoir et, excité comme un collégien, il avait déposé devant elle des albums remplis de photos de ses conquêtes tout en lui racontant, avec force détails, les voyages qu'il avait faits avec Brigitte, Laure, Catherine et tant d'autres. Au bout d'une demi-heure Jane n'ignorait plus rien – ou si peu – de l'anatomie de chacune. Car apparemment Bertin n'aimait que les pays chauds qui permettent au corps de se dévoiler en toute innocence. Et avec beaucoup de sérieux – il affirmait parler en amateur pur et désintéressé des belles formes – il se mit à disserter à l'infini sur le galbe d'un sein ou la flexibilité d'un cou. Soudain il se leva et désigna à Jane un rayon de sa bibliothèque rempli d'albums de photos, vides ceux-là.

– Qui sait, peut-être un jour me ferez-vous le plaisir, et l'honneur, de m'aider à en remplir un...

Jane émit un petit rire bête en se demandant quelles étaient la part de la rouerie et celle de la naïveté chez le vieil homme.

– Vous n'êtes pas mariée, je crois, enchaîna-t-il immédiatement. Ah bon, parce que vous savez les maris, c'est

assommant. Tenez, Catherine et Véra que j'ai emmenées en Turquie, eh bien, leurs maris sont jaloux; c'est incroyable ça, incroyable! répéta-t-il plusieurs fois en levant les yeux et les bras au ciel. Vraiment je ne comprends pas, un vieux monsieur comme moi, que craignent-ils? C'est l'idéal pour eux, non?

Jane hochait la tête, l'air de mettre en doute ses affirmations, ce qui le ravissait.

– Quoi? Quoi? Vous ne me croyez pas? Mais à mon âge, voyons...

– Eh! lui répondit-elle, regardez Chaplin, Picasso; il y a des hommes qui restent jeunes très longtemps, vous savez.

Tandis qu'elle minaudait ainsi, Jane se demandait si vraiment le vieil homme allait lui offrir des cadeaux et des voyages comme Liline l'affirmait. Et en échange de quoi? Mais elle n'eut pas le temps de répondre à cette intéressante question car Bertin venait de lui saisir la main et, d'un ton solennel, lui demandait si elle avait déjà bu du vin jaune. Jane, tout en essayant discrètement de récupérer sa main, lui répondit que, non, jamais elle n'en avait bu. Est-ce que cela existait vraiment d'ailleurs? Ravi de faire étalage de ses connaissances, Bertin se lança dans un monologue sur les vins en général, et le vin jaune en particulier. Jane l'écoutait attentivement, car si elle connaissait et savait apprécier la bonne chère, elle était assez ignorante en matière de vin. Et elle avait toujours pensé que les hommes, en plus du plaisir qu'ils étaient capables de donner, se devaient de lui apprendre quelque chose. Parmi ses amants, elle comptait déjà un étudiant en sciences économiques, un guitariste, un polytechnicien, un député, et maintenant Gilles, un sportif. Autant d'hommes, autant de mondes qui l'avaient passionnée un temps. Or depuis quelques minutes la conversation roulait sur la gastronomie et les vins. Jane était dans son élément car, comme d'autres sont cinéphiles ou

bibliophiles, elle était restauranphile. Tout oublier pendant deux heures pour se consacrer exclusivement au bien-être de ses papilles gustatives était un exercice auquel elle aimait passionnément se livrer.

«Justement, il manque à ma culture générale quelques étoiles Michelin», pensa-t-elle en regardant avec prudence celles qui brillaient dans les petits yeux bleus du vieil homme. Et déjà elle choisissait les restaurants fameux qui – elle n’en doutait pas – recevraient sa visite : *Lasserre*, *Le Récamier*, *Lamazère*, *La Tour d’Argent*... Décidément, Liline avait raison ; Bertin était un parti intéressant ! Bien sûr il n’était ni follement séduisant ni, à première vue, follement subtil. Mais pour l’usage que Jane comptait en faire, ce n’était pas indispensable.

Quant à lui, apparemment il ne doutait pas de plaire ; ou tout au moins il ne cherchait plus à démêler qui, de lui ou de son argent, plaisait. Il avait sans doute fini par confondre l’un et l’autre. À tout propos il essayait de capter le regard de Jane pour lui montrer de quels feux il était habité. Mais Jane se déroba et souriait, lointaine. Un regard est souvent plus indécent qu’une caresse et elle ne voulait pas trop lire dans celui de Bertin. Pourtant, quand il lui demanda si elle connaissait Madrid, et bien qu’elle sentît que sa réponse négative entraînerait inmanquablement une invitation, elle répondit que non. D’abord parce qu’elle aimait voyager, mais également parce que le personnage de Bertin l’amusait et qu’elle avait envie de mieux le connaître. Il s’exclama alors que c’était son devoir de l’emmener là-bas et que, lui vivant, il ne permettrait pas qu’elle continue à vivre sans connaître le Prado. On décida donc d’aller à Madrid le prochain week-end. Bertin s’occuperait des billets d’avion et Jane réserverait deux chambres dans l’hôtel de son choix.

Un long silence suivit cette décision ; l’un et l’autre rêvaient à ce voyage qu’ils allaient faire ensemble. Jane

songeait qu'elle pourrait enfin échapper aux quatre murs de sa chambre, à ses larmes et à ses souvenirs. Quant à Bertin, c'était sans doute de Jane qu'il rêvait. Pour la seconde fois il lui saisit la main :

– Ah, mon petit, lui dit-il d'un ton extasié, je vais vous faire découvrir les trésors impérissables de l'art pictural espagnol.

En échange de quoi il espérait sans doute qu'elle lui ferait découvrir le trésor – hélas périssable – de ses fesses ! Jane se demanda jusqu'où elle irait pour l'amour de l'art-gent en regardant Liline entrer avec un énorme ananas qui venait du même pays qu'elle. Elle roulait des yeux furibonds parce qu'elle avait raté quelques minutes de la conversation.

– Votre jeune protégée est merveilleuse, lui dit Bertin. Je crois que vous avez eu la meilleure idée de votre vie en me la présentant.

– Ah ça, monsieur, elle est sûrement mieux que beaucoup de vos petites amies, plus intelligente surtout. C'est comme ma fille vous savez, ajouta-t-elle avec fierté.

– Figurez-vous que Jane et moi avons décidé d'aller à Madrid. Je tiens à montrer du pays à cette petite, moi...

Liline prit un air stupéfait, et presque indigné, alors qu'elle avait elle-même organisé ce dîner dans le but précis de faire profiter Jane des largesses de Bertin.

– C'est pas possible, il suffit que je tourne le dos et hop, vous enlevez ma fille. N'oubliez pas que vous devez d'abord me demander la permission ; c'est moi qui commande ici. Ah ça, alors... – puis laissant s'écouler quelques secondes, le temps que sa dignité se défripe, elle ajouta, rayonnante : Vous partez quand ?

Tandis que Jane enfilait son manteau et faisait ses adieux à Liline, Bertin disparut quelques minutes. Quand il revint il lui glissa dans la main un billet de cinquante francs :

– Pour votre taxi, lui murmura-t-il avec un air de conspirateur.

Jane, un peu gênée, commença par refuser ; mais Liline lui faisait de grands gestes pour qu'elle accepte.

– Il fait toujours ça, lui glissa-t-elle dans l'oreille, c'est son habitude.

Après tout pourquoi refuser ? N'avait-elle pas accepté son invitation en Espagne, une heure plus tôt ?

Jane était couchée et s'endormait déjà quand le téléphone sonna. Immédiatement elle sut que c'était LUI. Précautionneusement elle avança son bras dans le noir et attendit quelques secondes ; le temps que sa respiration se calme et le temps de faire croire qu'on la réveillait. Puis, comme on se jette à l'eau, elle décrocha. C'était bien lui : Gilles.

– Je te réveille ?

– Oui, répondit-elle d'une toute petite voix, mais qui est-ce ?

Elle ne voulait pas qu'il sache à quel point elle attendait son coup de fil ; elle ne voulait pas non plus qu'il s'imagine être le seul homme capable de l'appeler à deux heures du matin !

– Tu ne me reconnais pas ?

Sa voix, légèrement désappointée, accéléra ses battements de cœur.

– Si, murmura-t-elle, c'est toi, Gilles ?

– Ah, tout de même... Tu vas bien ? Tu penses un peu à moi ?

– Bien sûr, mais où es-tu ?

– Écoute, je suis à Sofia et je serai à Nice dans une quinzaine de jours. Tu peux venir ? Il y a une rencontre avec les Américains. J'arriverai en avion le vendredi soir et repartirai le lundi matin, ça nous fait deux jours.

« Et trois nuits », pensa Jane tandis que son cœur battait la chamade et que ses mains devenaient moites. Chaque fois que Gilles lui proposait de le rejoindre elle se sentait inondée de reconnaissance, comme s'il lui accordait une faveur extraordinaire. D'ailleurs il n'était sûrement pas loin de penser que cela en était effectivement une. La première fois, il lui avait déclaré d'un ton mi-fâché, mi-tendre :

– Tu sais, je n'ai jamais demandé à une fille de me rejoindre dans une ville où je dois lutter. Jamais.

Laissant entendre ainsi qu'il était bigrement étonné de découvrir qu'il avait besoin de sa présence et un peu mécontent de la dépendance dans laquelle il se trouvait soudain. Jane, elle, n'osait jamais lui avouer sa propre dépendance. Elle pensait, à juste titre, qu'elle n'était que trop visible à l'œil nu. Mais Gilles estimait sans doute que cette dépendance-là était tout à fait normale ; ce qui était anormal, c'étaient ses sentiments à lui !

– D'accord, Gilles, répondit-elle d'un ton qu'elle espérait léger, j'y serai. Mais tu ne seras pas trop occupé ?

– Je m'arrangerai, ne t'inquiète pas, ma biche. Alors, c'est d'accord ?

Bien sûr que c'était d'accord... Car Jane avait de nouveau oublié ses longues heures de solitude et de désespoir où elle se promettait de parler à Gilles et de lui expliquer ce qu'était sa vie en son absence... Elle avait oublié que vingt mille fois elle s'était juré de le mettre au pied du mur et de le forcer à prendre une décision. Comme toujours, le son de sa voix, sans même parler de la perspective de leur prochaine rencontre, en anéantissait jusqu'au désir. Et, comme d'habitude, ses intestins la lâchaient et elle sentait son ventre travailler furieusement ; la voix de Gilles, comme sa présence imminente, lui donnait la colique.

– Bon, Jane, je vais te quitter, mais on se retrouve très bientôt, promis ?

– Promis, Gilles. Tu es content ?

– Est-ce que tu crois que je te téléphonerais de Sofia si je n'avais pas envie de te voir, ma biche ?

La biche roucoulait d'aise ; la biche était heureuse. Mais la biche mettait son point d'honneur à ne rien trahir de ce qui l'agitait. L'amour la mettait à genoux, soit, mais au lit seulement.

– Je t'embrasse, Gilles, murmura-t-elle alors qu'elle rêvait de lui dire : Mon amour, je t'aime, je te couvre de baisers, où tu veux, comme tu veux, autant de fois que tu veux...

– Moi aussi, je t'embrasse ; très, très amoureusement, répondit-il doucement.

Puis ce fut un long silence plein de cet amour que jamais ils n'osaient s'avouer à travers les mots. On est bêtes dans ces cas-là, démunis surtout devant l'émotion ; on pense au prix de la minute entre Paris et Sofia ou à n'importe quoi d'aussi prosaïque. Parallèlement cela vous donne le sentiment qu'il faut vite, de toute urgence, profiter de ces minutes si précieuses. Comme si les mots étaient plus éloquents que le silence...

– Gilles, raccroche, toi ; j'aime mieux que ce soit toi, murmura-t-elle.

– Bon, ma biche, je raccroche ; mais n'oublie pas de penser à moi et d'être à l'aéroport.

Et Gilles, d'un coup sec, coupa le cordon ombilical. Clic... Ce bruit signifie que d'un seul coup des milliers de kilomètres les séparent et la narguent de nouveau. Mais Jane se sent la plus forte. Dans quelques jours, quelques centaines d'heures, quelques milliers de minutes, quelques millions de secondes, elle sera dans ses bras. Elle se recroqueville sur elle-même, position fœtale, pour mieux emprisonner le souvenir fragile de ces cinq minutes de bonheur. Chaque intonation, chaque silence est longuement analysé ; puis tous les mots que Jane aurait voulu dire, aurait dû dire,

se précipitent à ses lèvres. Trop tard, trop tard. «Ah, s'il appelait maintenant, pense-t-elle, je lui dirais exactement ce qu'il faut. J'ai été trop froide, il va croire que... Non, j'ai été trop émue, trop visiblement émue, et il va croire que je suis folle amoureuse de lui... Et puis zut, je suis folle amoureuse de lui.» Elle éprouve maintenant un violent énervement dans tout le corps ; farouchement elle se serre dans ses propres bras. Ces bras dont Gilles a besoin puisqu'il la réclame ; ces bras qu'elle aime puisque Gilles les aime. Avec ses mains elle se caresse doucement, avec sa voix elle se parle tendrement, comme à un enfant, comme à un amant. Avec sa bouche elle parcourt sa peau de petits baisers mordants et sa tête roule sur l'oreiller. Jane aime ce que Gilles aime. Elle s'entend pousser des gémissements de plaisir, de reconnaissance. Est-ce à la vie ? Est-ce à elle-même ? Jane ne le sait pas très bien et, très vite, heureuse et apaisée, elle s'endort.

« *Ailleurs* est un mot aussi beau que *demain*. »

PAUL MORAND,
Montciel, Gallimard, 1960.

Le lendemain matin Jane se réveilla de bonne heure, ce qui lui arrivait rarement; plus rare encore était la fébrilité joyeuse qui l'habitait. Vaguement intriguée, elle s'interrogea sur ce qui motivait cet état inhabituel. Mais très vite les souvenirs de la veille affluèrent à sa conscience et elle sourit. Gilles... Gilles l'avait appelée et dans quinze jours elle serait dans ses bras. Pourtant elle chassa vite cette pensée de son esprit car elle voulait savourer dès à présent, et dans leurs moindres détails, les plaisirs que son voyage à Madrid pouvait lui offrir; en conséquence elle interdisait à quiconque ou à quoi que ce soit de la rendre mélancolique. Madrid... Madrid... Ce nom qui roulait sous sa langue et qu'elle se répétait sans fin devenait soudain le centre de sa vie. « Dans trois jours je serai à Madrid, chantonnait-elle; moi, Jane, la plus belle, la plus intelligente. Moi, moi, moi... » Cela lui semblait proprement miraculeux; car tout à coup elle avait dans sa vie un projet. Et un projet qui n'avait rien à voir avec Gilles. Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle allait vivre, toute seule et comme une grande, une aventure excitante. Ce qui l'étonnait le plus,

c'était de découvrir qu'elle était capable de jouir de la vie sans lui. En fait, il fallait bien qu'elle en devienne à nouveau capable puisque, le plus souvent, Gilles ne lui offrait pas la possibilité de faire autrement... Mais cela, Jane ne voulait pas l'admettre ; en grande partie pour ne pas devoir affronter la réalité et être obligée d'en tirer des conclusions désagréables. Depuis longtemps elle était ainsi passée maîtresse dans l'art de se tromper elle-même. Cela avait commencé avec son père. Très vite elle avait découvert que la plus simple façon de ne pas souffrir de son absence était de nier cette souffrance. Et, à force de se répéter – et de répéter aux autres – qu'elle comprenait très bien que son père fût parti et qu'elle ne lui en voulait pas, elle avait fini par le croire. Peu à peu elle s'était forgé un personnage qui, s'il ne lui ressemblait pas, lui permettait de vivre sans jamais pleurer devant les autres. En réalité son agressivité était exactement proportionnelle aux larmes que, bien souvent, elle devait retenir dans sa gorge. Mais comme c'était devenu un réflexe, elle ne s'en apercevait plus. Tout comme elle ne se rendait pas compte que ce personnage l'empêchait d'être tout simplement. Elle se sentait mal dans sa peau bien sûr, mais n'est-ce pas le propre de la jeunesse ? Gilles, le premier, avait ouvert une faille en l'obligeant à considérer en elle d'autres réactions, d'autres sentiments que ceux qu'elle se plaisait à reconnaître comme siens. Mais le chemin est difficile qui mène à l'âge adulte, c'est-à-dire à l'acceptation de soi-même. Et Jane, pour l'instant, se contentait de naviguer à vue pour ne pas risquer de se perdre tout en perdant l'être pour qui elle se perdrait. Bertin arrivait donc au bon moment dans sa vie. Grâce à lui, elle vécut les trois jours qui précédèrent son départ dans une sorte d'ivresse légère et délicieuse, sans plus ressentir cette paralysie déprimante qui, depuis qu'elle connaissait Gilles, l'empêchait de vivre en son absence.

Deux fois elle déjeuna avec le vieil homme, mais elle

aurait été incapable de dire de quoi ils avaient parlé. Elle ne se souvenait, et parfaitement bien, que de ce qu'elle avait mangé; et également de cette sensation qu'elle avait éprouvée de jouer un rôle en face de lui. Amusée, et vaguement étonnée, elle s'était entendue prendre une voix affectée pour répondre à ses fadaïses – par d'autres fadaïses – et émettre bien plus souvent que nécessaire des petits rires mondains. Bertin avait paru ravi et il lui avait répété au moins vingt fois qu'elle était divine. Lui ne l'était pas, mais il amusait Jane. Elle était d'ailleurs tellement occupée à bien manger et à se réjouir de ce qui lui arrivait qu'elle se moquait éperdument du reste. Pourtant très vite elle regretterait d'être astreinte à de fastidieux rapports de force avec le vieillard; elle jouant à la cocotte et lui jouant au jeune homme. Mais déjà Jane avait compris que pour rien au monde Bertin ne renoncerait à ce petit jeu qui lui permettait d'oublier, un tant soit peu, ses rides et ses muscles inutilisables; et que c'était exactement cela qu'il était prêt à payer n'importe quel prix. Elle entra donc dans le jeu, le flattant et lui souriant avec entrain comme si soixante-dix-huit ans et soixante-dix-huit mille flétrissures ne le séparaient pas du jour de sa conception. Cela ne la gênait pas vraiment, car enracinée en elle, il y avait cette obscure crainte, sinon certitude, qu'on ne pouvait l'aimer qu'à cause de sa jeunesse, ou de sa beauté, ou de sa façon de faire l'amour, ou de ceci ou de cela, mais jamais pour elle-même prise dans sa totalité. Si donc elle regrettait ces rapports de force, elle les acceptait et, sans scrupule, se préparait à être l'oxygène de cette plante desséchée tandis qu'il serait son tiroir-caisse...

– C'est bizarre, ça, à quoi ça sert? demanda Jane en pointant un doigt accusateur vers la valise en carton miteux que Bertin tenait serrée sur ses genoux.

– Mais... Mais...

– Ah! j’ai trouvé, c’est une valise, s’écria-t-elle en éclatant de rire.

Le conducteur du taxi qui les conduisait à Orly jeta un regard vaguement narquois sur l’objet du délit. Bertin avait vraiment une drôle d’allure; car outre cette valise, il portait un vieux manteau râpé qui datait sans doute de l’avant-guerre et dont sa concierge n’aurait certainement pas voulu. Bertin, un peu interloqué, ne savait pas s’il devait rire ou non.

– Vous savez, finit-il par lui déclarer sentencieusement, avec les avions, on ne sait jamais et... Mais vous n’avez pas honte de moi, j’espère?

– Comment, si je n’ai pas honte de vous? Mais bien sûr que si, lui répondit Jane en prenant ce ton faussement sévère que prennent les parents qui grondent leur enfant pour rire. Promettez-moi qu’on ira vous en acheter une autre à Madrid; celle-là n’est vraiment plus possible. Et un manteau aussi, ajouta-t-elle après quelques secondes de silence.

– Ah bon? Ah bon? Si vous voulez, mon petit; tout ce que vous voulez – Bertin la regardait d’un air extatique et il répéta plusieurs fois, énamouré : Mais vous êtes terrible, vous, terrible.

Après avoir enregistré leurs bagages, Jane et Bertin s’installèrent dans la salle d’embarquement. Beaucoup de gens devisageaient le couple insolite qu’ils formaient. Cela amusait Jane car elle ne se souciait guère de ce que les gens pensaient; ou plus exactement, pour être tranquille, elle avait besoin de savoir à quoi ils pensaient précisément. Et là, ce n’était pas difficile! Pourtant elle se sentit un peu agacée quand Bertin sortit de sa poche une liasse de billets qu’il se mit à compter et à recompter tout haut en se purléchant le bout des doigts. Au bout de quelques minutes elle ne put

s'empêcher de lui demander à quoi il pensait en tripotant tout cet argent.

– Mais à vous, ma chère enfant, à vous; vous le savez bien, répondit-il l'œil papillotant.

On ne pouvait être plus clair! Jane rit doucement de tant d'ingénuité; vraie ou fausse? Elle se posa la question en le regardant ranger précautionneusement les billets.

– Vous savez, murmura-t-il comme s'il s'agissait d'un secret d'État, j'ai pris des traveller's cheques aussi, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Et puis je veux vous gâter, moi.

Il prit une mine gourmande pour dire cela et Jane, instinctivement, recula de quelques centimètres avant de se plonger dans la lecture d'un journal. Mais très vite le vieil homme se mit à s'agiter et à bougonner d'une façon de plus en plus bruyante. Soudain il haussa la voix, prenant les autres passagers à témoin :

– C'est pas possible, ça fait une demi-heure qu'on attend, répéta-t-il deux ou trois fois. Ils se foutent de nous.

Les gens, un peu gênés, faisaient semblant de n'avoir rien entendu et regardaient fixement ailleurs. Jane essaya de le calmer en lui assurant qu'il n'y en avait plus pour longtemps. Mais Bertin ne voulait rien entendre; buté comme un taureau qui voit rouge, il suivait son idée fixe et il interpella une hôtesse qui passait par là. Courtoisement, la jeune femme lui expliqua qu'il n'y avait aucun retard et que, dans cinq minutes exactement, on ferait embarquer tout le monde.

– Vous me racontez des histoires, ma pauvre petite, ça fait une demi-heure que j'attends, c'est honteux. On paie assez cher votre compagnie... J'ai deux places de première, moi, criait-il. De première oui, et je veux...

Il devenait franchement désagréable et Jane, d'un mouvement brutal, l'attrapa par la manche de son manteau râpé, le forçant à se rasseoir.

– Taisez-vous, lui dit-elle sèchement avant de s’excuser auprès de l’hôtesse.

– Mais voyons, mon petit, qu’est-ce que j’ai fait? lui demanda-t-il les yeux ronds. Il ne faut pas vous énerver comme ça...

Décidément, il était parfait! Jane le toisa et lui répondit d’un ton sévère :

– Écoutez, Jacques, vous avez été ridicule et mal élevé. Je vous préviens que, si vous recommencez, je m’en vais.

– Mais... mais... mais vous êtes terrible, bredouilla-t-il une nouvelle fois, terrible.

Il semblait ravi d’être morigéné et il prenait des mines d’enfant puni bien décidé à recommencer à la première occasion. «Allons bon, Jane, il va falloir jouer à cela aussi!» Au moins elle savait comment le traiter maintenant; comme un enfant. Jane avait toujours su se faire obéir.

Dans l’avion Bertin lui offrit un Dunhill :

– Pour mon tyran adoré, murmura-t-il en clignant des yeux d’un air entendu.

Était-ce pour se faire pardonner ou pour la remercier de l’avoir grondé? Jane en tout cas était plutôt satisfaite de la tournure que prenaient ses relations avec Bertin; il ne lui déplaisait pas de jouer au mentor avec ce vieux petit garçon. Pourtant elle le remercia froidement; ce n’était pas parce qu’il l’achetait qu’il fallait lui laisser croire qu’elle se laissait acheter. Son vague sourire dut lui paraître rayonnant puisqu’il soupira :

– Ah, décidément, la vie est merveilleuse avec vous...

– Vous êtes gentil, lui répondit Jane en songeant que ce n’était pas la vie qui était merveilleuse, mais l’argent qui donne la liberté de vivre comme on veut.

Celle, par exemple, d’arriver le plus naturellement du monde devant le meilleur hôtel de Madrid et d’y être entourée par cinq ou six grooms pour saisir vos valises,

vous ouvrir les portes et vous saluer bien bas tout en vous conduisant jusqu'à la réception. Jane adorait cela, car, sous cet éclairage, la vie devenait un jeu assez amusant. Et si elle avait encore fait ses prières le soir, comme dans son enfance, elle aurait sûrement dit : « Mon Dieu, donnez-moi mon argent quotidien pour que je puisse faire joujou demain. »

Sa chambre la renforça dans ce sentiment. Elle était somptueuse, et Jane, dans le ravissement le plus total, en fit lentement le tour. Elle en savourait le luxe comme on savoure du foie gras : avec volupté et respect ! En chantonnant, elle se fit couler un bain dans sa baignoire de star – on pouvait facilement y tenir à trois – et elle se déshabilla.

En proie à l'absorbant plaisir de la rêverie, Jane barbotait dans son bain. Ce luxe qui l'entourait lui procurait un profond bien-être et l'impression, fausse mais agréable, que rien ne pourrait l'atteindre. Elle se sentait comme ces objets précieux qu'on emballe dans des dizaines de papiers de soie multicolore, puis dans des boîtes de plus en plus grandes ; à l'abri. « C'est encore ce qu'on a trouvé de mieux, pensa-t-elle, pour se protéger des autres, des événements et, surtout, de soi-même. » Elle était loin de chez elle, loin de sa vie habituelle, et elle éprouvait une vague pitié pour la Jane qui se morfondait en attendant un hypothétique coup de téléphone. Était-ce la même d'ailleurs ? Non, ce n'était pas possible. « C'est moi, la vraie, celle d'aujourd'hui », décida-t-elle en sortant de son bain. Elle se mit alors à se pavaner devant la grande glace murale en critiquant ou en admirant l'image qui lui était renvoyée ; puis elle parla à cette image comme à une personne distincte d'elle-même. Tour à tour et en grimaçant elle la remerciait d'être ce qu'elle était ou elle l'injuriait de n'être pas mieux que ce qu'elle était. Mais ce qui la stupéfiait toujours c'était d'être « ça » – bien ou mal, là n'était pas le problème, mais « ça ». Et avec le narcissisme propre à son âge Jane ne se lassait pas d'interroger

l'énigme que représentait son propre reflet dans une glace. Non pas qu'elle aimât tellement son corps ; en fait elle n'en était pas vraiment satisfaite –, mais elle savait apprécier les services qu'il lui rendait et les plaisirs qu'il lui procurait. Elle estimait, en retour, lui devoir certains égards. Ce qui l'inquiétait, c'était la pensée que tout cela allait se défaire. Malgré elle. Contre elle. Elle n'aimait pas à y penser, et elle composait avec son corps comme avec ces divinités barbares aux humeurs changeantes et imprévisibles auxquelles on offre des parfums et des crèmes, des prières et des onguents, dans l'espoir de les apprivoiser un tant soit peu.

Tandis qu'elle s'habillait, Jane se demanda si Bertin se regardait souvent dans une glace, et de quel œil ? Il devait être en train de se préparer et elle l'imagina, non sans dégoût, rangeant précautionneusement son vieux sexe dans son slip.

Après dîner ils se retrouvèrent dans un cabaret de flamenco, comme il y en a tant à Madrid. Ils y avaient rendez-vous avec un ancien petit ami de Jane. Celui-ci, très bon guitariste, devait les emmener dans un endroit peu connu des touristes. Bertin, qui avait beaucoup bu, rotait sans arrêt et Jane, avec une certaine nostalgie, pensait aux rots toujours propres qu'on fait à vingt ans, simplement parce que les gaz dont ils se composent ne sont pas encore viciés par des années de catarrhe. Elle eut le temps de développer cette intéressante théorie car Paco, comme tout Espagnol qui se respecte, arriva avec une bonne demi-heure de retard. Par chance Bertin ne comprenait pas un mot d'espagnol, bien qu'il s'obstinât à le nier en disant *mesa* pour messe et *tabla* pour table. Paco et Jane purent donc parler tout à leur aise. Car évidemment Paco, encore une fois comme tout Espagnol qui se respecte, ne parlait

pas un mot de français ni un mot d'anglais, ni un mot de rien sauf d'espagnol. Immédiatement il lui demanda sur un ton de propriétaire outragé qui était ce *viejo* et ce qu'il représentait pour elle. Jane lui rappela qu'ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans et que leur amour fou n'avait duré que huit jours! Mais elle ne réussit à l'apaiser qu'en lui racontant que Bertin était un vieil oncle, veuf depuis peu, et qui se consolait en faisant voyager à tour de rôle ses petites-nièces. Cela parut tout à fait plausible à Paco qui n'était pas pointilleux sur les détails une fois qu'il avait prouvé qu'il était un homme, un vrai. Pour la troisième fois il lui demandait quand ils allaient enfin se retrouver seuls lorsque Bertin baragouina :

– *Vamos écouter la guitarra quelque parte, no?*

Paco les emmena dans le sous-sol d'un café miteux aux murs couverts d'affiches de corrida et de photos de pin-up de l'avant-guerre. Cinq ou six Espagnols aux mines patibulaires y jouaient de la guitare en chantant. Ils accueillirent Paco avec de grandes démonstrations d'amitié tout en regardant Jane avec insistance. On leur avança des sièges et un garçon leur apporta trois infâmes rondelles de chorizo en répétant : *Típico, típico de España*. Paco discuta quelques minutes avec eux et Jane entendit plusieurs fois son nom prononcé tandis que de noirs regards se posaient sur elle. Bertin, pour qui la pauvreté du lieu était la garantie de son authenticité, trépigrait sur sa chaise en répétant : *Guitarra, guitarra*. Enfin, Paco s'installa et commença à jouer. Jane l'avait toujours préféré à la guitare qu'au lit! Et si l'expérience n'avait pas été faite, et ratée, elle se serait bien laissée aller à le réaimer, pour un soir. Mais vraiment, à l'horizontale, il ne l'inspirait plus. Il en faisait des tonnes avec un côté m'as-tu-vu qui aurait été insupportable sans une grande gentillesse et une encore plus grande naïveté qui perçait à travers des attitudes stéréotypées qu'il considérait,

sans doute, comme seules dignes d'un mâle. Et Jane, une fois sa curiosité satisfaite, s'était ennuyée à périr sous lui. Elle soupira pourtant en entendant les harmonies qu'il tirait de sa guitare. Et déjà une douce euphorie l'envahissait; cette musique lui donnait toujours l'impression qu'une chaude intimité se créait, par-delà les âges et les opinions, et que la vie était aussi simple que les rengaines que Paco égrenait. Ce sentiment fut encore renforcé quand Bertin eut commandé une bouteille de champagne; et bien qu'il fût infect, Paco improvisa alors une chanson où une *Juanita sin corazón* lui faisait perdre la tête en lui refusant un baiser. En même temps il lui lançait des regards enflammés qui la menaçaient de se jeter par la fenêtre si elle résistait plus longtemps; il avait sans doute oublié qu'ils étaient dans un sous-sol! Bertin lui aussi était sous le charme; peut-être pas exactement le même, mais enfin il en oubliait de débiter ses habituelles fadaïses. Il écoutait avec un air penché de connaisseur et avec des moues approbatrices. Le champagne aidant, il se mit à taper du pied et des mains. Il se sentait sans doute des ailes, c'est-à-dire quarante ans de moins. Jane le regarda avec curiosité :

– Ça va, Jacques? Vous vous amusez?

– Ah... Ah... Ah... répondit-il l'air extasié et en saisissant avidement une de ses mains : Ah... Ah... Ah...

Jane, décidée à être aimable, lui laissa quelques secondes sa main qu'il malaxait avec violence.

– Ah... Ah... je vous adore, je vous adore, répéta-t-il cinq ou six fois et d'une voix de plus en plus stridente : Ah... Ah...

Soudain il se leva, renversant d'un même mouvement et sa chaise et la bouteille de champagne. Pendant quelques secondes il resta indécis sur ses jambes; le temps que son cerveau ordonne à ses membres de se mettre en route et que ceux-ci reçoivent le message. Enfin, il se lança. Cela

ressemblait à une danse de Saint-Guy, mais c'était sûrement, dans son esprit au moins, un flamenco. Jane ferma les yeux un instant en se demandant si elle ne rêvait pas. Elle ne rêvait pas. Furtivement elle jeta des regards autour d'elle tandis que Paco en profitait déjà pour rapprocher sa chaise de la sienne et lui faire du genou. Puis sur un signe qu'il fit tous accélérèrent le rythme en lançant des *olé, olé el viejo!* L'un d'eux se leva même pour danser avec Bertin et le ridiculiser un peu plus. Jane hésitait encore entre le rire et la pitié. Mais comment arrêter Bertin maintenant? Il était, malgré lui, grotesque. Aucun de ses mouvements n'atteignait le but qui lui était assigné; et ses bras et ses jambes ne suivaient pas le même rythme. À chaque instant il manquait de perdre l'équilibre et de tomber lourdement. Son souffle devenait de plus en plus rauque et sa bouche demeurait obstinément ouverte. Seuls ses pauvres yeux lui obéissaient encore et disaient à Jane : « Regarde, regarde-moi, est-ce que je n'ai pas l'air d'un vrai Gitan? » Et il suait, et il s'acharnait, avec cet exhibitionnisme de la vieillesse qui cherche dans le regard d'autrui une confirmation de l'espoir, toujours caressé, d'être encore jeune. Jane lui en voulut de se donner ainsi en spectacle; elle lui en voulut de ne pas comprendre que les autres se moquaient de lui. Et, comme à vingt ans on pardonne mal aux adultes la caricature qu'ils donnent parfois de l'avenir, elle se mit, à son tour, à battre des mains et à chanter tout en répondant à la pression de la cuisse chaude et ferme de Paco. Les années qui pesaient comme du plomb sur chacun des muscles de Bertin, et qu'il s'efforçait pathétiquement de nier, éveillaient en eux tous la peur et la haine. Ils s'en défendaient, tant bien que mal, par cette anesthésie momentanée du cœur qui permet de rire et de se moquer impunément de son prochain.

Madrid, le 15 avril.

Ma Liline chérie,

Il fallait absolument que j'utilise ce beau papier à en-tête pour quelqu'un; et qui le mérite plus que toi? Toi, grâce à qui il est en ma possession. Encore une heure et je quitte Madrid avec mon soupirant qui, sur mon conseil, se repose actuellement dans sa chambre avant d'affronter les émotions et les fatigues du voyage... Mère poule, ça ne m'était encore jamais arrivé; putain non plus d'ailleurs! Mais il n'y a pas d'âge pour bien faire, n'est-ce pas? Si tu n'es pas déjà morte d'une crise cardiaque, je te rassure vite avant qu'il ne soit trop tard : je ne suis pas encore une vraie putain puisque je ne donne à ton « Père Bertin » que ma présence, mon beau visage, mes reparties spirituelles, et deux ou trois autres choses dont je ne me souviens plus. Mais si tu m'aides un peu, si tu me conseilles bien, peut-être y arriverai-je... Tu vois, je t'écoute et je pense à mon avenir! Je pense aussi à Gilles, mais ça, tu le sais; pas trop pourtant, et c'est grâce à toi, vile entremetteuse, puisque tu as eu l'idée « géniale », comme il le dit lui-même, de me présenter à Bertin. Au fait, je te préviens tout de suite que tu ne reverras plus jamais la caisse en carton qu'il avait le culot d'appeler valise; je lui ai fait jeter et, à la place, il en a acheté deux somptueuses. Une pour lui et une pour moi. Charité bien ordonnée commence par soi-même... C'est toi qui m'as appris ça, je crois. Dans la foulée il t'a acheté un très beau sac à main que j'ai moi-même choisi et qui te plaira, j'espère. Il te devait bien ça...

Bref, la vie est belle et dans dix jours je serai dans les bras de Gilles à Nice. En attendant l'extase, j'approfondis ma connaissance de l'âme humaine en

me frottant à celle de Bertin. Mais pas à son corps, rassure-toi ! Car Jacques (oui, oui, nous sommes déjà très intimes), Jacques donc m'intéresse beaucoup ; ou, plus exactement, comme je suis très intéressée, Jacques m'intéresse. Enfin, tu me comprends... Allez, ne pleure pas, va. Il est très gentil, je m'amuse beaucoup avec lui, j'ai vu des tas de trucs chouettes, je bouffe bien, je rigole et j'espère que notre belle histoire romantique va durer très longtemps. T'es contente ? Bon, ça suffit maintenant, il faut que j'aille le réveiller. Je voulais juste te dire que je t'aimais et que dans le fond tu n'es pas la salope que je croyais ; je te dis ça parce que, si mon avion tombe, je ne pourrais plus jamais te le dire. Et ça m'ennuierait que tu ne le saches pas.

Voilà, c'est tout, ma Liline, rien d'autre à déclarer. Je monte au ciel dans trois quarts d'heure environ et j'espère ne pas m'y éterniser. Je t'embrasse très fort et je te promets de ne pas faire... Non, je ne te promets rien, finalement. On ne sait jamais, si dans l'avion il y avait Warren Beatty ou Marlon Brando, je pourrais regretter mon serment ! Et ce qui tue le plus sûrement dans la vie, ce sont justement les regrets...

Bises, bises, bises,

Jane

P.-S. J'ai revu Paco... Tu te souviens ?

Non, ne lève pas les yeux au ciel – où quoi que tu en dises il n'y a personne – car je n'ai rien fait ; ni de mal ni de bien. D'abord parce que, comme tu le sais, je suis assez bête pour ne pas pouvoir tromper Gilles, et ensuite parce qu'il ne me dit plus rien du tout, Paco. Ainsi va la vie, belle Liline...

« Il y a des gens qui font de l'argent, d'autres de la neurasthénie, d'autres des enfants. Il y a ceux qui font de l'esprit. Il y a ceux qui font l'amour, ceux qui font pitié. Depuis le temps que je cherche à FAIRE quelque chose. Il n'y a rien à faire. Il n'y a rien à faire. »

JACQUES RIGAUT, *Agence générale du suicide.*

Les volets sont fermés et les bruits de la ville et de la vie arrivent agréablement aux oreilles d'une Jane à demi assoupie. Ce matin elle avait rendez-vous avec un certain M. Delpo, pour un travail d'hôtesse. Salon de l'auto ? Salon de la confection ? Elle ne le sait même plus. Du moins elle s'en persuade. Pourtant hier soir elle était bien résolue à se lever de bonne heure ; la vie appartient à ceux qui se lèvent tôt, c'est bien connu. Et puis... et puis une formidable lassitude et un engourdissement persuasifs l'ont saisie tandis que son réveil sonnait l'hallali. Et Jane ne s'est pas levée. Elle a gardé les yeux fermés, les jambes immobiles, et c'était comme une paralysie douce et autoritaire qui l'envahissait. Elle a vu dans un rêve une Jane qui se levait et s'activait, une Jane qui a-ssu-mait. Elle a souri à ce fantôme agité et elle lui a envoyé un baiser moqueur quand il a enfin disparu en claquant la porte.

Maintenant elle est tranquille. Plus rien n'existe que son

poids dans le lit et une confortable pesanteur. Non sans satisfaction, Jane pense à ceux qui sont dans le métro, dans les embouteillages, dans leurs bureaux, dans les hôpitaux. Parfois elle va jusqu'au Vietnam, parfois elle s'arrête à Fresnes et parfois, tout simplement, elle pense aux vieillards. Et elle a de moins en moins envie de se lever.

Elle se sent libre et forte comme à l'époque où elle séchait ses cours ; cette impression merveilleuse de voler des minutes, des heures, au devoir et au quotidien. Elle s'enfonce avec délectation dans ses souvenirs, dans sa vie ; sa première rencontre avec Gilles, le jour où elle s'était ouvert le menton à bicyclette, la fois où elle avait copié sur sa voisine et s'était fait prendre, son premier baiser. Ce jour-là elle s'était sentie devenir une grande personne, car enfin elle éprouvait les mêmes sensations qu'Anna Karénine. La description de Tolstoï d'un de ses baisers avec Vronski l'avait, en effet, beaucoup frappée et elle brûlait, depuis longtemps déjà, d'y confronter ses propres sensations. Elle n'avait pas été déçue. Mais ce qui lui avait procuré la plus grande satisfaction, c'était le fait qu'à son tour elle connaissait les mêmes émotions qu'Anna Karénine : et que donc elle était une femme !

Jane rêve ainsi paresseusement de son passé sans songer qu'elle ferait mieux peut-être de vivre sa vie. Car déjà le temps la talonne et elle éprouve comme une culpabilité vague à n'être rien encore de définitif. Elle aimerait être spectatrice, pourtant, avant de se décider à être ceci, ou cela, ou rien. Alors comme beaucoup de gens de son âge, elle essaie de prolonger cet état intermédiaire où rien n'est dit, rien n'est joué, et où le passé ne pèse pas encore de tout son poids, vous empêchant d'être autre chose que ce que deux ou trois décisions, fruit le plus souvent du hasard, vous forcent à paraître aux yeux des autres. Longtemps Jane avait pensé que les grandes personnes avaient un secret et

que, le jour où elle le connaîtrait, tout s'éclairerait. Elles vivaient d'une façon tellement différente, tellement incompréhensible... Et tout en désirant violemment devenir une grande personne, Jane espérait ne jamais atteindre cet état dans lequel elle s'ennuierait sans doute beaucoup puisque rien de ce qui lui semblait alors le plus délectable n'aurait plus cours. Aujourd'hui elle a vingt ans et elle pense avoir enfin découvert ce secret : le sexe. Mais n'y a-t-il vraiment rien d'autre ?

Jane regarde sa montre ; elle est arrêtée.

Quelle heure peut-il bien être ? Après tout, quelle importance ? En soupirant, elle regarde les roses que Bertin lui a envoyées à leur retour de Madrid. Il y avait un petit mot dans le bouquet : « Vieil homme remercie petite fée qui lui a donné la joie de vivre ce week-end. » C'était gentil et Jane lui avait téléphoné pour le remercier. Du coup il lui en avait envoyé une nouvelle douzaine !

Liline prétendait que jamais encore elle n'avait vu Bertin si emballé :

– Il ne me parle que de vous, moi j'en ai marre. Dès qu'il arrive à la maison, et avant de me dire bonjour, il demande si vous avez téléphoné. Et tout le temps il faut que je lui parle de son « trésor ». Quand je dis que j'ai autre chose à faire, il me répond qu'il me paie pour que je lui parle de vous. C'est pas croyable ça, une saleté comme vous...

En réalité elle avait été éblouie parce que Bertin, pour la première fois, lui avait rapporté un cadeau. Car bien qu'il lui en promît un à chacun de ses voyages, il prétendait toujours avoir oublié. Jane avait dû insister d'ailleurs pour qu'il achète un sac à Liline. Il voulait lui ramener un affreux petit éventail qu'il prétendait être tout à fait typique...

– Un miracle, je vous dis, un vrai miracle, répétait Liline.

Vous ne pouvez pas vous imaginer comme il est radin. Il ose pas trop vous le montrer car, moi, je lui ai dit que vous détestiez ça et que vous étiez capable de vous fâcher avec lui s'il vous le montrait. Hi... hi... hi... Je lui ai dit aussi que s'il m'embêtait je vous dirais que le soir, quand il est seul, il mange que des noix, pour faire des économies. Riche comme il est... ça me dégoûte, je vous jure. En plus il voulait que je fasse pareil; mais moi je ne me suis pas laissé faire, vous me connaissez. Et maintenant je mange mon bifteck et mes patates sous ses yeux et en me moquant de lui... Hi... hi... hi...

Liline adorait parler de Bertin et elle avait une façon tout à fait réjouissante de présenter les choses. Récemment elle avait raconté à Jane comment elle avait réussi à l'obliger à changer plus souvent de slip; car, prétendait-elle, il n'en changeait pas plus de deux fois par mois.

– Deux fois, vous m'entendez? Et chaque fois ils étaient pleins de merde dans le fond. Moi, je ne voulais plus les laver, même avec des gants en caoutchouc; mais rien à faire. Il disait que c'était user de la lessive et du temps pour rien. Alors un jour je lui ai dit que, s'il ne me donnait pas ses culottes tous les soirs, je les donnerais en serviettes à ses invités... Parfaitement. Et ça, je l'aurais fait, je vous le jure. Je me demande comment il faisait avant, gloussait-elle. Déjà là, elles sont toutes noires dans le fond. Le pauvre – elle s'attendrissait soudain –, il ne peut plus se retenir.

Les rapports qu'ils entretenaient étaient assez ambigus. Car si Liline ne manquait pas de lucidité, elle était en même temps très maternelle; sans cesse, et avec une réelle tendresse, elle s'occupait de lui. Elle massait ses pieds fatigués, elle le mouchait, elle l'époussetait, elle lui mettait ses chaussettes, elle l'obligeait à manger des fruits cuits pour ses intestins tout en lui donnant des conseils pour sa vie sentimentale; unetelle était une garce qui n'en voulait qu'à son

argent, il ne fallait pas qu'il se laisse embobiner; une autre était une fille bien et il pouvait l'emmener en voyage. Il ne devait pas oublier son âge ni trop se fatiguer; et il fallait aussi qu'il pense qu'il n'avait plus vingt ans et qu'il devait donc vite en profiter... Bertin l'écoutait docilement avec un petit sourire en coin, l'air de dire : « Ça lui fait tellement plaisir, à cette brave Liline. » Et c'était en partie vrai. Ce qu'il se gardait bien d'avouer, c'était la satisfaction qu'il éprouvait à être mouché et réprimandé exactement comme sa mère devait le faire quelque soixante-dix-huit ans plus tôt.

Mais si Liline approuvait certains côtés de la vie de Bertin – vous mourrez bientôt, lui répétait-elle à tout propos, vous n'allez tout de même pas laisser tout votre argent à Giscard –, elle n'estimait cependant pas l'homme. Quand elle racontait à Jane les visites nocturnes de certaines de ses petites amies, il y avait dans son ton, et malgré le plaisir évident qu'elle éprouvait à parler de ces choses-là, une sourde réprobation qui perçait. Pourtant elle feignait toujours de se scandaliser quand Jane lui affirmait que tout cela n'était que des histoires de fesses. Et malgré ses efforts – elle avait été jusqu'à lui promettre un dîner chez *Maxim's* si elle la renseignait –, Jane ne réussissait pas à savoir ce que faisait Bertin au lit.

– Liline chérie, tu regardes par le trou de la serrure, c'est facile... Et tu me racontes tout après.

Mais Liline refusait obstinément.

– La seule chose que je peux vous dire, c'est qu'après il leur donne un billet de cent francs. Je l'ai vu.

– Et ses draps? demandait Jane, est-ce que tu as regardé ses draps, après?

– Vraiment, vous êtes dégoûtante... C'est pas croyable. En tout cas il n'y a pas de saletés dedans, ajoutait-elle dignement et après un silence.

Depuis son retour de Madrid, Jane avait déjeuné presque

tous les jours chez Bertin; et rituellement, au moment du dessert, Liline debout derrière sa chaise lui massait le crâne avec une crème blanchâtre et assez répugnante destinée à lui rendre les cheveux qu'il avait perdus. Mue à la fois par sa crédulité en la toute-puissance des drogues et par son désir de lui plaire, elle affirmait qu'elle trouvait régulièrement de nouvelles pousses sur ce qu'elle appelait son « mont Pelé » ! Jane ne la démentait pas...

Bertin lui avait raconté sa vie et elle comprenait mieux maintenant l'avidité un peu désespérée qui l'animait. Marié très jeune, il n'avait eu avec sa femme que des rapports épisodiques; elle n'acceptait qu'il ne pénètre dans sa chambre, et en elle par la même occasion, que trois ou quatre nuits par mois. Celles où, théoriquement, elle pouvait tomber enceinte, ce qui d'ailleurs ne lui arriva jamais. Pendant ce qu'elle devait appeler « l'acte », elle exigeait que leurs corps se touchent le moins possible; Dieu sait grâce à quelles acrobaties! Et jamais ce nigaud n'avait eu l'idée de la tromper. Après sa mort, survenue huit ans plus tôt, il avait enfin découvert la vie... et le vit. Mais il avait alors soixante-dix ans et à la fois moins de possibilités physiques et plus beaucoup de temps pour profiter de ses découvertes. Heureusement pour lui il était riche, ce qui lui avait permis, et lui permettait encore, d'obtenir assez facilement des plaisirs appréciables vu son état délabré. Dans un petit carnet de moleskine noire qui ne le quittait jamais, il tenait une comptabilité minutieuse de ses plaisirs. Sur la première moitié il notait tous les jours avec qui il avait déjeuné ou dîné, et pour la combienième fois; sur la seconde, il y avait en face de tous les prénoms de ses conquêtes des signes cabalistiques qui traduisaient, dans un langage à lui seul accessible, ses remarques sur le physique de chacune, ses appréciations et sans doute ce qu'il avait réussi à leur faire. À tout propos, il le sortait de sa poche et le feuilletait avec

délectation. Jane, en le regardant, se demandait s'il notait l'effet que Catherine ou Ginette produisaient sur son sexe : angle aigu, angle obtus ou angle droit !

L'horloge parlante vient d'apprendre l'heure à Jane : dix heures trente. L'heure de son rendez-vous avec M. Delpo. Un vague remords traverse son esprit et elle se met à penser à Gilles, à qui elle s'était juré de ne pas penser aujourd'hui. Pourtant elle sait que si elle s'abandonne à la petite flamme qui brûle en permanence dans son cœur – celle d'un soldat malheureusement trop connu – elle sera brûlée vive. Mais c'est plus fort qu'elle. Gilles pèse si lourd dans sa vie ; malheureusement c'est plus souvent son absence que ses quatre-vingt-deux kilos qu'elle doit supporter. Et si Jane n'existe plus vraiment seule, elle est plus seule que jamais. Il lui disait : « Je ne veux pas te perdre, attends-moi. » Et Jane l'attendait en croyant toujours qu'elle allait enfin comprendre ce qui se passait. Mais elle ne comprenait rien ; jamais. Mais pourquoi lui ? se demande-t-elle avec rage ; question évidemment sans réponse qu'elle s'obstine inlassablement à se poser. Un jour, elle avait essayé de le regarder comme on regarde un inconnu. C'était à Orly et ils attendaient un taxi ; elle s'était alors efforcée de porter un regard critique sur les chaussettes un peu criardes qu'on apercevait sous un pantalon trop court. Au même moment, Gilles avait interpellé bruyamment un de ses amis posté plus loin dans la file d'attente. Avec curiosité Jane s'était demandé ce qu'elle aurait pensé de Gilles s'il avait été un inconnu. Mais Jane aime. Et elle est incapable de se détacher, ne serait-ce qu'une minute, de cet amour qui colore tout. Il lui semble même que ces détails, dans le fond tellement sans importance, la rendent encore plus amoureuse. Elle l'avait trouvé attendrissant et elle avait dû le contempler avec ce

regard extasié qu'ont les parents devant leur sale rejeton en train de faire des bêtises qui n'amuse qu'eux. Car ce qui la touche en Gilles est bien au-delà des apparences, bien au-delà de la logique. Et tant qu'elle ne saura pas pourquoi elle est émue jusqu'aux larmes en le voyant, pourquoi elle se vide de son sang quand il la touche, pourquoi enfin sur un geste de lui elle égorgerait tous les nouveau-nés, tant que ce temps-là durera, Jane aimera. Et Jane pleurera.

«La prochaine fois, se promet-elle, je lui parlerai; je lui expliquerai que cette vie n'est plus possible et qu'il doit prendre une décision.» Mais la prochaine fois, pas plus que la dernière fois, Jane ne lui dira quoi que ce soit; car dès qu'elle est en face de Gilles, son corps obéit aveuglément à des ordres auxquels son esprit ne peut ni n'envisage plus de résister.

Grâce à Bertin, Jane avait réussi à échapper un peu à cette dépendance dans laquelle, sans même le savoir, Gilles la maintenait. Avant de connaître le vieil homme, elle restait terrée chez elle pour ne surtout pas risquer de manquer un coup de téléphone. Et quand enfin Gilles avait téléphoné, et qu'elle connaissait la date et l'heure de leur prochaine rencontre, toutes les occupations de la vie quotidienne lui paraissaient tellement ternes, en face de ce bonheur à venir, qu'elle devenait comme paralysée et incapable de faire quoi que ce soit, sinon rêver à lui. Et, en définitive, heureuse parce qu'elle allait le voir, ou malheureuse parce qu'elle ne savait quand elle le verrait, Jane était perdante puisque toujours cet excès de bonheur ou de malheur la rendait incapable de toute existence personnelle.

Comme toujours lorsqu'elle pense à Gilles, Jane se sent devenir fébrile. Et maintenant qu'il est trop tard, elle regrette amèrement de ne s'être pas levée tout à l'heure. Une nouvelle fois sa paresse et une certaine forme de lâcheté l'avaient fait retomber dans son marasme habituel. Elle s'en

veut et elle martèle rageusement son oreiller de coups de poing vengeurs. Elle déteste Gilles et elle aimerait avoir le courage de le frapper comme elle frappe son oreiller... Alors pour tout oublier, au moins aujourd'hui, elle se lève et comme mécaniquement se dirige vers son réfrigérateur. Elle se promet de juste grignoter un petit quelque chose, histoire de se changer les idées. Mais quand elle ouvre la porte du réfrigérateur et qu'elle aperçoit mille nourritures tentantes, elle sent sa volonté vaciller. «Non, non, se répète-t-elle en mordant dans le gruyère, je ne me laisserai pas aller. Un petit morceau de fromage, un peu de pain et de beurre, et c'est tout. À la rigueur, encore un fruit.» Malheureusement le gruyère est déjà englouti et le rôti de porc froid est trop joli dans sa gelée transparente. Impossible de lui résister. Jane oublie l'envahissante graisse qu'elle chasse tant bien que mal à coups de régime et de jeûne; elle oublie les digestions lourdes et les haut-le-cœur qui accompagnent ses excès alimentaires. La prochaine bouchée est toujours la meilleure; et la dernière. Elle mange maintenant à toute allure et dans n'importe quel ordre. Surtout ne plus penser. Jouir de la gueule, un point c'est tout. Jane bouffe le camembert, les carottes râpées, deux patates froides, du pain avec de la mayonnaise en tube, du chocolat, des bananes... Tout plutôt que de se manger les sangs. Elle songe soudain qu'il y a plus de quinze jours qu'elle n'a pas fait l'amour avec Gilles; cette pensée la fait mastiquer de plus belle. Pourtant ses mâchoires commencent à devenir douloureuses; mais, mécaniquement, elles continuent leur va-et-vient destructeur. D'un mouvement sec, Jane arrache la ceinture de sa robe de chambre qui l'empêche de respirer. Elle a le souffle court et le ventre déjà ballonné; mais sans faiblir elle accomplit un rituel magique qui va chasser, elle l'espère, tous ses problèmes. Tel un phagocyte, elle mange l'ennemi; mais le digérera-t-elle?

Elle a dévoré maintenant tout ce qu'il y avait dans le réfrigérateur; mais elle n'en est pas apaisée pour autant. Il lui faut autre chose à se mettre sous la dent. Il faut qu'elle déchiquette de la nourriture encore et encore. Comme un automate elle attrape dans un placard une boîte de couscous pour six. Elle l'ouvre fébrilement. Elle en met la moitié à chauffer et mange le reste, froid. Pas de temps mort. C'est bon, Jane se régale. Elle adore manger. Mais tout à coup elle sent comme un blocage au niveau du larynx; plus rien ne peut descendre car les moindres recoins de son estomac sont remplis. Elle a l'impression que, si elle avalait une bouchée de plus, elle resterait coincée dans sa gorge. Alors, vaincue, elle s'arrête. Épuisée. Et furieuse contre elle-même. Son plaisir a été violent mais bref; elle l'a déjà oublié. Il ne lui en reste qu'un vague dégoût aggravé par le fait qu'elle vient de prendre un kilo. Avec des doigts vengeurs elle essaie de se faire vomir; mais ce ne sont que des larmes qui montent à ses yeux et des rots à sa bouche. La purée d'aliments, elle, tient bon. Alors Jane se dirige vers sa salle de bains, ouvre la pharmacie et attrape un flacon de pilules laxatives. Elle double la dose normale et, avec rage, l'avale. Puis, toujours comme un automate, elle retourne dans sa chambre, se recouche et se met deux suppositoires d'Imménocral.

« Quand un être faible succombe, qui s'en aperçoit ? Mais, quand un être fort succombe le spectacle est inouï. »

HENRI MICHAUX, *La nuit remue*, Gallimard, 1935.

Jane est écartelée devant un œil vigilant et électrique ; un doigt plastique la fouille et elle a complètement oublié que le plaisir existe dans ces contrées-là. Le spéculum, pénétration métallique, dévoile au regard médical des choses que Jane préfère ignorer. Les organes génitaux de la femme la dégoûtent un peu, et même lui font peur. Un jour, elle a essayé de vaincre cette appréhension en explorant d'un doigt timide son vagin. En fait, beaucoup plus qu'autre chose, ce qui la guidait était la curiosité. Elle voulait savoir ce qu'un homme rencontrait quand son majeur l'emmenait chez elle. Elle a trouvé cela doux mais plein de replis, et quand la moitié de son doigt fut entrée, elle l'a retiré précipitamment en poussant un cri. Jane qui aime tant le doigt ou le sexe de Gilles se demande pourquoi elle éprouve cette inquiétude devant son propre corps.

Comme chaque fois qu'un gynécologue l'examine, elle maudit la condition féminine et se jure bien de n'avoir pas d'enfants. Mais depuis quelque temps elle sent monter en elle, plus fort que ses goûts et ses dégoûts, le besoin physiologique de donner la vie. Elle se console de cette dépendance

à l'espèce en pensant que tout ce qui vous rend heureux, même contre vos idées, est à vivre absolument.

En attendant elle sort de chez son médecin avec une ordonnance qui lui prescrit de nouveau la pilule pour six mois !

Dans quelques heures Jane prendra l'avion pour Nice et ce soir, enfin, elle sera dans les bras de Gilles. Elle n'arrive pas à croire que ce jour tant attendu soit arrivé. Elle s'étonne, et elle s'admire, de l'euphorie qui la soulève. Tout lui paraît être à sa place, y compris elle-même ; elle se demande avec curiosité quel cataclysme pourrait l'émouvoir aujourd'hui. Ni deux mille morts dans un tremblement de terre, ni l'incendie de son studio, ni rien. Sauf une grève des navigants. Jane pense que le bonheur est une denrée trop périssable pour le remettre au lendemain. Et quand, grâce à de complexes opérations chimiques, il passe à sa portée, elle est prête à tout pour le vivre le plus longtemps et le plus intensément possible. Dans ces moments-là elle est capable des actes les plus fous, même si elle sait devoir les payer très cher ensuite. Elle est exactement dans le même état que ces criminels qui ne peuvent expliquer leur acte qu'en répétant : « Je n'y comprends rien, je ne sais pas ce qui m'a pris. Tout à coup j'ai vu rouge. »

Jane, elle, ne voit pas rouge mais rose. Et c'est avec le sourire aux lèvres et beaucoup de douceur qu'elle éventrerait un petit chat si c'était une promesse de bonheur éternel pour Gilles et elle. Comme une somnambule, elle accomplit les gestes de la vie courante, attentive seulement à ce qui, grâce à son amour, monte lentement du plus profond d'elle-même et qu'elle essaie avec ferveur de déchiffrer. Il est des instants où notre inconscient est trop à découvert, trop en coïncidence avec nous-même, pour supporter sans accident le retour à ce qu'on appelle la réalité. Mais comme tous les somnambules, Jane a le sens de l'équilibre ; et son

équilibre à elle, pour le moment, réclame un corps et un visage impeccables. Elle a besoin pour ce soir du moindre de ses cheveux blonds. Elle va donc passer l'après-midi à polir l'instrument de ses plaisirs. Bain hydratant, gant de crin, épilage, crémage, parfumage, maquillage, coiffage; bref, ménage, ménage! Autant dire qu'elle ne craint pas d'apparaître à Gilles telle la vérité sortant du puits – le puits d'Elizabeth Arden bien entendu!

Il était vingt heures et douze minutes exactement quand Jane vit apparaître Gilles. Elle eut le souffle coupé. «Ridicule, absolument ridicule», pensa-t-elle. Mais que faire contre ces encombrantes manifestations physiologiques, sinon les subir et, éventuellement, en tirer un certain plaisir? Jane opta pour l'extase en laissant très loin derrière elle tout sens de l'humour. Gilles portait un costume rayé et lui souriait en rangeant son passeport dans sa poche intérieure droite. «Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce sale mec, pour me mettre dans cet état-là?» se demanda-t-elle vaguement indignée pendant quelques secondes... Ses yeux posés sur elle la faisaient littéralement fondre sur place et elle salivait comme un chien de Pavlov qui voit son susucré approcher. Quand il fut à deux pas d'elle, son visage devint soudain flou, comme un zoom mal réglé.

– Je suis à toi dans cinq minutes, entendit-elle murmurer à son oreille tandis qu'un chaste baiser se posait sur son front.

Cinq minutes? Un siècle, une éternité...

Mais que faisait-il donc? En pivotant sur elle-même, Jane le découvrit en train de parler tranquillement avec les dirigeants de la Fédération de lutte; comme un homme sérieux, comme un homme à qui on ne fait jamais guili-guili, comme...

– Je vous présente Jane, dit-il enfin.

– Enchantée.

– Enchantés, répondirent les deux hommes qui n’avaient pas du tout l’air enchantés et la regardaient avec suspicion ; mais qui c’est, celle-là ? Encore une mangeuse d’hommes, une voleuse d’influx nerveux, une coupeuse de jambes...

Gilles leur racontait son dernier combat à Sofia ; pour mieux se faire comprendre, il leur mimait les prises et ces deux messieurs dignes faillirent plus d’une fois se retrouver par terre ! Les gens, vaguement inquiets, regardaient avec curiosité ces trois hommes gesticulants et bruyants. Jane, elle, comme une imbécile heureuse, sentait peu à peu sa gorge se dessécher ; d’amour. Pourtant elle n’existait pas en ce moment précis pour Gilles, et sa présence devait même le gêner un peu.

– Bon, salut, et à demain dix heures à l’entraînement, entendit-elle comme dans un rêve.

– Bonsoir Gilles, et bonsoir mademoiselle, dirent-ils froidement à Jane en s’inclinant.

Enfin ils étaient seuls.

Enfin Jane sent la bouche de Gilles sur la sienne ; ses mains qui reprennent possession du terrain déjà conquis, elle retrouve son odeur, ses yeux, et tout est bien. Ils se parlent à peine ; à quoi bon ? Ce sont leurs prénoms qu’ils se lancent au cœur, leurs yeux qui se jurent n’importe quoi, ce plaisir qui les lie, ce trouble, et puis cette force, odeurs, tendresses, et puis le plaisir qui devient lancinant, qui n’en peut plus, qui va éclater. Et sous un grand soleil noir, c’est une pluie d’orage qui les inonde, qui les traverse, qui les engloutit.

Ils se réveillent l’un dans l’autre, amants siamois que la vie désunira vite. Ils hésitent à rompre ce silence qui les lie

mieux que des mots ; mots qu'il va falloir pourtant réintroduire dans leur univers tout de gestes et qui sauront trop bien les opposer. Mais il n'est qu'une heure du matin. Ils ont encore une nuit à respirer ensemble ; quelques heures de silence. Jane observe avec une certaine âpreté le visage de l'homme qui, à côté d'elle maintenant, se rendort doucement. Sans succès elle essaie d'y déchiffrer un secret, un secret qui expliquerait tout. Mais le sommeil l'envahit à son tour et elle est bien obligée de s'y soumettre. Encore quelques minutes et elle ne saura même plus que Gilles est à son côté.

– Tu sais, ma biche, pour un sportif, ce n'est pas très sérieux, ces nuits-là...

Voilà, c'était la première vraie phrase, avec un sujet, un verbe et un complément, que Gilles prononçait. Jusque-là il s'était contenté d'onomatopées, de grognements satisfaits et de regards qui voulaient tout dire. De nouveau il allait falloir répondre, discuter, expliquer, justifier ; tout le cinéma...

– Pas sérieux ? – elle approcha son visage du sien, lui caressa les cheveux et dit en prenant un air de petite fille grondée : C'est fou ce que tu es méchant avec moi le matin. Et puis d'ailleurs, moi je trouve qu'il n'y a rien de plus sérieux au monde.

– Mais Jane, tu sais bien que ce n'est pas de cela que je veux parler. Bien sûr que c'est sérieux, mais justement, c'est trop sérieux entre nous deux...

Jane, pour l'empêcher de continuer, lui fourra un gros morceau de croissant dans la bouche. Elle aurait toujours le temps de savoir pourquoi c'était trop sérieux et pourquoi ce n'était pas sérieux du tout. Pour le moment elle n'avait qu'une envie : envoyer au diable toutes les choses sérieuses

de la terre. Elle avait mieux à faire ; car Gilles, suprême honneur, l'emmenait à sa séance d'entraînement. Elle sauta donc rapidement du lit pour aller se confectionner un visage digne de l'événement.

– Tu sais, lui dit-il en la regardant tendrement, tu es la première fille que je traîne comme ça avec moi... Je dois me faire vieux.

Jane revint se blottir dans ses bras :

– Je le sais, lui répondit-elle, tu me le répètes chaque fois. Cela t'étonne donc tant que ça de...

Mais elle n'osa pas continuer sa phrase et prononcer le mot qui pourtant lui brûlait les lèvres : le mot aimer. Il faisait peur à Gilles et elle devait se contenter des preuves tangibles qu'il lui donnait. Après tout cette phrase qu'il prononçait rituellement, chaque fois qu'ils se retrouvaient, c'était sa façon à lui de le dire. Et puis ses yeux, sa bouche, ses bras ne le lui disaient-ils pas ? Ils roulèrent de nouveau sur le lit, muets, fébriles, enfermés chacun dans ses pensées et chacun luttant contre lui-même à travers le corps de l'autre.

Trois quarts d'heure plus tard ils pénétraient dans un sinistre bâtiment, pompeusement dénommé « ensemble sportif ». Ils traversèrent de longues et tristes salles aux murs rongés par l'humidité et la grisaille. Jane, tandis que les minutes passaient, sentait Gilles s'éloigner d'elle et réintégrer le personnage du lutteur Gilles Péret. Quand, enfin, ils trouvèrent la salle, ils avaient un bon quart d'heure de retard. L'entraînement était commencé, mais chacun affecta de ne remarquer ni le retard de Gilles ni la présence de Jane. Seul Ivan, l'entraîneur, la regarda et la salua gentiment d'un signe de tête. Le plus discrètement possible Jane s'installa sur une chaise et, avec curiosité, elle se mit à observer tous ces hommes. Ils étaient vêtus du traditionnel maillot de lutteur qui les laissait presque nus. Chaque muscle, chaque

mouvement pouvait être admiré. Et tous avaient de très beaux corps ; même les plus petits gabarits de quarante-huit à cinquante-deux kilos étaient parfaitement proportionnés. La pratique régulière des saunas et des massages leur avait donné une peau lisse qui appelait les caresses. Jane pensa qu'ils ressemblaient singulièrement aux jeunes gens pétrifiés de l'Antiquité qu'on admire au Louvre ; comme eux, ils étaient rompus à la même discipline, reine à cette époque, la lutte. Tandis qu'elle les admirait la pensée de Jane dériva vers Bertin et son pauvre corps ; quel épouvantail terrible il serait dans cette tenue et comme on détournerait la tête, gêné... Jane eut pitié de lui tout à coup en songeant à ce qu'il supportait quotidiennement : lui-même. Ou plutôt ce qu'il en restait.

Ivan encourageait, critiquait et, régulièrement, chronométrait le rythme cardiaque de ses hommes qui se démenaient tous contre mille ennemis invisibles que, jour après jour, ils essayaient de soumettre un peu plus. Jane remarqua avec un pincement au cœur que Gilles n'avait pas l'air content et que pas une seule fois il ne l'avait regardée.

Enfin midi arriva et Ivan les envoya tous à la douche et à la sacro-sainte pesée.

– Mais alors, on est obligés d'aller manger avec les autres ?

– Oui, bien sûr ; mais ne t'inquiète pas, répondit Gilles, ils sont très gentils. Et puis tu seras assise à côté de moi...

Jane avait espéré qu'ils se retrouveraient seuls pour le déjeuner ; mais elle ne protesta pas. Tendrement elle se serra contre lui en l'embrassant.

– Non, ma biche, pas ici voyons, grogna-t-il sans la repousser, mais l'air mécontent. Et puis d'ailleurs, il faut qu'on fasse attention car ce matin ça n'allait pas du tout.

– Comment cela ?

Alors, longuement, il lui expliqua les ravages que la Femme causait dans un organisme de précision comme le

sien. Jane apprit que faire l'amour fatigue le cœur d'un sportif comme celui de tout homme, et que, malheureusement, cela laisse des traces. Un homme ordinaire, lui expliqua-t-il, a environ soixante à soixante-dix pulsations cardiaques par minute, tandis qu'un sportif moyen en a entre cinquante et soixante. Mais un champion comme lui possède un rythme de cinquante à cinquante-cinq pulsations minute au repos, l'entraînement intensif ayant, entre autres, pour but de faire descendre le plus bas possible ces pulsations afin d'être toujours en forme pendant les combats les plus durs. Or ce matin, Ivan et lui avaient pu constater que le chronomètre indiquait avant l'effort soixante-dix pulsations minute et, après deux heures d'entraînement violent, quatre-vingts... Jane lui rappela que le cœur avait ses raisons que la raison ne connaissait pas ; mais cela ne le dérida pas.

– Tu te rends compte, continua-t-il, après une minute de récupération j'avais encore cent vingt pulsations au lieu de cent normalement. Ce n'est pas possible ; tu sais, à cent quatre-vingts, un homme normal est à moitié K.-O.

Jane écoutait en silence ces chiffres accusateurs en se demandant si Ivan savait aussi, d'après les pulsations de Gilles, combien de fois et, pourquoi pas, comment ils avaient fait l'amour...

– Tu comprends Jane, si on pousse une Simca 1000 trop fort, elle claquera trois mois après. Mais si tu pousses à tort et à travers une Ferrari, tu la bousilles immédiatement. Un athlète, c'est pareil ; le moindre excès et hop, le lendemain toutes ses performances baissent. Et tu sais que demain j'ai une rencontre avec les Américains ; et dans quinze jours les championnats du monde. C'est pour ça qu'on s'entraîne dur en ce moment. Tu comprends pourquoi ce n'est pas sérieux ?

Évidemment, ce n'était pas sérieux. Et Gilles lui en voulait et il s'en voulait. Jane eut envie de lui répondre qu'elle aussi

se déréglait facilement et qu'elle était un petit bolide vite emballé qui réclamait beaucoup de soins et d'attentions. Mais elle se tut une fois de plus.

Gilles avait l'air fatigué et ses traits, en deux heures d'efforts, s'étaient creusés.

Ils allèrent à pied au restaurant. Gilles fut plus tendre que d'habitude; sans doute pour lui faire oublier qu'il n'était pas un homme comme les autres, mais un spécimen rare et pas toujours drôle, une mécanique fragile, en un mot un champion du monde. Quand ils arrivèrent devant la *Brasserie des sports*, Gilles, juste avant d'entrer, lui murmura à l'oreille :

– Ce soir, il faut qu'on soit sérieux, tu sais.

Puis sans lui laisser le temps de répliquer il l'entraîna dans l'arrière-salle où deux longues tables avaient été dressées, l'une pour les Français, l'autre pour les Américains. Cela faisait environ trente-cinq personnes, c'est-à-dire soixante-dix yeux fixés sur Jane dans un silence lourd de sous-entendus. Il n'y avait pas une seule femme dans cette salle, sauf elle. Bien sûr les Français commençaient à la connaître, mais chaque fois ils étaient un peu plus surpris de voir qu'elle réussissait à se maintenir en place. Quant aux Américains, il était manifeste que c'était la première fois qu'ils voyaient une femme admise à partager leur pain ! Devant cette hydre qui n'attendait qu'un faux pas pour la dévorer, Jane se sentit assez mal à l'aise. Il fallait pourtant qu'elle se fasse accepter; ses rapports avec Gilles l'exigeaient. Littéralement décor-tiquée par tous ces regards masculins elle s'avança vers la chaise qu'Ivan lui désignait. Quand enfin elle s'assit, d'un seul coup toutes les conversations reprirent.

Le repas était des plus diététiques : crudités, steak grillé, salade, yaourt. Pas de frites, pas de vin, pas de pain. Mais Jane était à côté de Gilles, elle avait passé la nuit dans ses bras, et Ivan, gentiment, s'occupait d'elle. Que demander de plus ?

Elle se sentait terriblement flattée d'être la seule femme et, surtout, la première admise. Elle en était éperdument reconnaissante à Gilles car il affirmait ainsi à la face du monde, du moins de son monde, la place qu'elle tenait dans sa vie. Ivan, qui avec ses lunettes à fine monture d'argent ressemblait plus à un intellectuel qu'à un sportif, la sortit de ses pensées en lui déclarant que l'après-midi était consacré au footing dans la campagne et qu'elle pourrait, pendant ce temps-là, visiter Nice. C'était une façon comme une autre de lui dire qu'ils n'avaient pas besoin d'elle.

– Mais on se retrouve ici pour le dîner, ajouta-t-il en souriant.

Elle sentait qu'elle lui était sympathique et cela lui fit plaisir. Gilles serait content d'elle ! Il y avait cependant une petite ombre au tableau. La veille Gilles lui avait demandé de prendre une chambre afin de respecter, au moins extérieurement, les « convenances ». Elle y avait déposé quelques affaires et, très vite, l'avait oubliée. Mais les événements du matin et la petite phrase qu'il lui avait murmurée tout à l'heure l'inquiétaient. Cela voulait-il dire qu'ils dormiraient ce soir chacun de leur côté ? Jane en avait bien peur. Mais elle ne voulait pas y penser. Après tout, si Gilles préparait ainsi le terrain, c'était sans doute parce qu'il craignait de manquer de courage le moment venu. C'était plutôt bon signe et Jane, un peu ragaillardie, décida qu'elle attendrait qu'il prononce les mots nécessaires pour le suivre dans sa chambre ; elle-même ne dirait ni ne ferait quoi que ce soit pour l'influencer. Ainsi il ne pourrait rien lui reprocher le lendemain matin. Mieux même, il serait forcé de s'avouer qu'il se passait quelque chose puisqu'il ne réussissait plus à se dominer. Toute au moment présent, Jane n'envisagea pas l'éventualité qu'il ne dise rien.

À huit heures, elle le retrouva à la sempiternelle *Brasserie des sports*; ou plutôt elle retrouva Gilles Péret, et non son Gilles à elle. Celui-là fut froid et presque désagréable. Jane en souffrit, mais cela ne l'étonna pas. Elle devinait qu'il se débattait au milieu de désirs contradictoires et que son agressivité était exactement proportionnelle à l'intensité de ses sentiments. Elle en venait donc à espérer qu'il soit le plus désagréable possible. Pourtant elle lui en voulut de son attitude et du jeu qu'il l'obligeait à jouer. Et ce soir-là, pour la première fois, elle le regarda d'un œil froid; comme on regarde un adversaire qu'on s'est juré de soumettre. Elle ne céderait pas, c'était décidé. Et si lui ne cédait pas non plus, au moins, pensait-elle, elle aurait la satisfaction d'avoir mené le jeu. Elle perdrait peut-être, mais lui, quoi qu'il fasse, perdrait sûrement; ou vis-à-vis de lui ou vis-à-vis d'elle.

Comme il ne lui parlait pas, elle discutait avec une fausse animation avec Ivan. De temps à autre Gilles leur lançait des coups d'œil, mais il ne bronchait pas. La lutte serait serrée. Heureusement Jane se sentait en beauté et elle était soutenue par les regards des autres lutteurs. Cela lui permettait de jouer juste.

À neuf heures et demie Ivan les envoya tous se coucher. Gilles et elle quittèrent le restaurant avec l'équipe, toujours sans s'adresser la parole. Gilles ne lui prit même pas la main, comme il le faisait d'habitude. À plusieurs reprises, Jane eut envie de pleurer; mais elle n'en laissa rien paraître. Quand ils arrivèrent à l'hôtel, Gilles prit sa clé et Jane la sienne, celle de la chambre des «convenances». Puis ils montèrent tous les deux dans l'ascenseur. Ils étaient enfin seuls. Jane observait à la dérobée le visage de son amant; c'était le moment où il ne fallait surtout pas flancher. Il avait toujours son air lointain et froid. Que pensait-il? Que décidait-il? Allait-il attendre la dernière seconde pour faire

un geste, dire un mot? Le mot? Ou bien ne le dirait-il pas? Sans doute ne le savait-il pas encore lui-même. Et Jane résistait de toutes ses forces pour ne pas céder à la tentation de tendre la main et lui caresser les cheveux. Pourtant si elle le faisait, elle savait qu'immédiatement il fondrait et la prendrait dans ses bras. Mais le lendemain matin il lui dirait : «Tu comprends, Jane, j'étais bien décidé à rester seul, et c'est pour ça que je ne disais rien. Je ne voulais pas faiblir, et ce n'était pas facile. Et puis tu as été si tendre... Je ne voulais pas te faire de peine, et moi je ne pouvais plus résister. Mais ce n'est pas possible; essaie de comprendre...» Encore une fois elle serait en position d'infériorité; encore une fois il pourrait prétendre succomber à ses charmes, alors qu'elle voulait qu'il succombe devant son amour pour elle et qu'il se l'avoue enfin. Elle sait qu'elle risque de perdre une nuit en agissant ainsi, et leurs nuits sont rares, mais elle voudrait gagner cette bataille et qu'il dépose enfin sa soumission entre ses bras. Elle voudrait, pour une fois, que ce soit lui qui demande ce qu'il s'est promis de refuser, mais qu'il rêve d'accorder. L'ascenseur, inexorablement, continuait sa montée et le troisième étage arriva sans que Gilles eût dit un mot. Ils firent quelques pas dans le couloir et Jane, stoïque, se prépara à lui dire bonsoir. Elle le fit le plus froidement possible en déposant un baiser neutre sur sa joue gauche; côté cœur tout de même! Puis d'une voix qu'elle réussit à rendre sèche, elle lui souhaita une bonne nuit. La mort dans l'âme, elle pivota alors sur elle-même et entama sa marche au supplice. À chaque pas elle perdait un peu plus d'espoir; et des litres d'eau, lui semblait-il, s'échappaient de tous les pores de sa peau. Elle se voyait déjà fermer la porte de sa chambre et se jeter en hurlant sur son lit. Mais alors qu'il ne lui restait plus que deux ou trois mètres à franchir, la voix à la fois humble et faussement indifférente de Gilles la stoppa net.

– Où vas-tu ? – comme s’il ne le savait pas... Viens un peu avec moi tout de même.

Jane avait eu chaud ; elle s’attendait à tout et surtout au pire.

Dès le premier baiser elle oubliait ses angoisses, l’agressivité de Gilles et ses longues journées de solitude. Mais lui n’oubliait rien :

– Je t’en prie, ne m’excite pas, il ne faut pas, dit-il d’un ton désolé et mécontent.

Jane ne répond pas ; elle se demande où elle a eu la tête durant ces quelques minutes. A-t-elle oublié qu’une Ferrari se ménage et que, même si elle vous fait monter au septième ciel à deux cents à l’heure, on doit toujours en rester le maître ? Bien sûr il avait cédé, bien sûr elle avait gagné. Mais à quoi cela l’avançait-il ? Car si elle n’avait rien d’autre dans la tête et le cœur que Gilles, lui, il avait toute une vie à côté d’elle, sans elle ; et une vie qui le satisfaisait. À ses dépens, Jane apprenait qu’il vaut mieux miser sur plusieurs tableaux si on ne veut pas tout perdre. Mais elle en était encore à l’âge où l’on croit tout calcul indigne de l’amour ; elle voulait que la vie plie devant ses exigences sans comprendre que c’était elle qui devait plier devant la vie.

– Bon, je vais te laisser, murmure-t-elle la gorge serrée en se dégageant.

Et elle a vraiment envie de partir ; définitivement. Car l’espace d’une seconde elle comprend que rien ne changera jamais entre eux et que leur histoire est vouée à l’échec. Mais Gilles, avec l’instinct très sûr que vous donne l’amour, a senti le danger et la retient d’une main ferme.

– Reste, dit-il, tu n’es pas bien là ?

Immédiatement un immense et lâche soulagement envahit Jane et elle s’empresse d’oublier sa fugitive lucidité. Mais comme Gilles veut toujours donner à ses « faiblesses »

des raisons pratiques qui les justifient, il ajoute dans un souffle :

– J’ai les cervicales un peu coincées; tu ne veux pas me masser?

Et de nouveau subjuguée et docile, Jane commence à le masser.

– Mais non, ma biche, pas comme ça. Il faut que tu prennes ma tête entre tes mains et que tu la tournes de droite à gauche en tirant le plus fort possible vers toi.

Jane a l’impression de manipuler une tête de guillotiné, mais elle continue vaillamment puisqu’elle a décidé, une fois pour toutes, que le principal était qu’il soit là, à côté d’elle, même s’il l’emmerdait avec des histoires de cervicales coincées. Dix minutes plus tard, les cervicales allant mieux, c’est le genou gauche qui a « une légère crispation » ! Et hop, c’est reparti pour un nouveau massage...

– Tu te mets debout devant le lit, et tu prends mon pied dans tes mains en tirant fort sur ma jambe pour qu’elle soit bien tendue; et tu la plies et la replies, régulièrement et lentement, afin que cela fasse travailler les articulations en souplesse. Tu comprends?

Jane comprend très bien et s’active de son mieux. Cela a l’air simple, mais quand on sait que le monsieur à la « légère crispation au genou gauche » pèse quatre-vingt-deux kilos et que la douce masseuse en pèse quarante-cinq, en combien de minutes et à quelle vitesse le pied lui tombera-t-il des mains?

Au bout de cinq minutes Jane demandait grâce. Ils décidèrent alors de dormir; ou plus exactement que Gilles s’endormirait dans les bras de Jane. Ensuite elle regagnerait tout doucement, et sans le réveiller bien sûr, sa chambre.

– Déshabille-moi, Jane, je suis tellement fatigué, grommelle-t-il, avachi sur le lit.

Jane regarde la masse qui s’étend devant elle et se demande

par où elle va commencer. Manifestement Gilles ne désire faire aucun effort ; comme un nouveau-né il entend être pris entièrement en charge.

Jane l'a déshabillé et maintenant elle le regarde et elle le trouve beau. Elle aurait pu passer des heures à le contempler, nu et imposant. Elle a envie de l'embrasser, de le griffer, de le mordre, de le caresser ou de le taper avec une chaise ; de lui faire du bien ou du mal, mais de lui faire quelque chose. Des images de tortures exquises passent dans sa tête dont elle rit toute seule.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande Gilles en se retournant mollement.

– Rien mon chéri, répond Jane en lui caressant le front. Dors.

Alors, dans son demi-sommeil, il l'attire à lui en murmurant :

– Allonge-toi un peu près de moi.

Puis, très vite, il referme les yeux afin qu'elle comprenne bien que c'est uniquement de la tendresse, de la chaleur humaine qu'il réclame. Jane, qui même dans ses rêves les plus fous n'en espérait pas tant, s'installe précautionneusement à son côté. Elle se donne une demi-heure de grâce ; le temps qu'il s'endorme. Ensuite, petite fille obéissante, elle regagnera sa chambre.

Trente minutes plus tard, fidèle à sa promesse, et surtout soucieuse de ne point déplaire à Gilles, Jane essaie doucement de se dégager. Mais Gilles, le traître, bien qu'il fit semblant de dormir, ne dormait pas ; et cette fois encore, il la retient. Il a envie de faire l'amour et, non sans irritation, il s'aperçoit que le sommeil se refusera à lui tant qu'il n'aura pas cédé. Lui, le maître absolu de ses muscles, est obligé de capituler devant ce qui n'est, après tout, qu'un muscle ; un peu moins maniable que les autres, simplement.

Alors, très vite, vaincu, il la déshabille.

«L'amour dore la vie.»

ANDRÉ BRETON

Le sport est un univers extrêmement net, coupant et intelligible, exactement en opposition avec celui, confus et frénétique, dans lequel Jane se débat : l'univers de l'âme. Gilles sait parfaitement ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, qui lui est inférieur ou supérieur, et cela sans contestation possible. Il en tirait une sérénité et une confiance en lui-même qui manquaient singulièrement à Jane et que, naturellement, elle lui enviait. Mais ce qu'elle admirait le plus, sans doute parce qu'elle-même s'en sentait incapable, c'était que Gilles soit parvenu à bouleverser les données de son destin ; fils d'un ouvrier métallurgiste, rien au départ ne lui permettait d'espérer une vie différente de celle de son père. Jane respectait ces réussites-là. Et en attendant de vivre par elle-même – si cela devait arriver un jour –, elle se contentait de vivre par amant interposé. Quel sentiment, mieux que l'amour, permet cette substitution ?

Une fois de plus cela lui avait fait une drôle d'impression de voir Gilles lutter, presque nu, sous les regards de quelque quinze cents spectateurs. Elle ne s'habituaît pas à voir ce corps qu'elle connaissait si bien, ce dos qu'elle caressait, ces jambes qui l'emprisonnaient, ces bras persuasifs,

comme programmés différemment soudain. Car Gilles ne se démenait plus pour leur plaisir commun, mais pour vaincre un homme à travers des prises et des mouvements savamment codifiés. Pourtant, comme celles des amants, leurs peaux étaient en étroit contact et ils mélangeaient leur sueur en roulant à terre. Quand on est concerné par un de ces corps, comme Jane l'était par celui de Gilles, c'était presque indécent à regarder. Mais dans cette sensation d'indécence il y avait une pointe acérée de plaisir. Car sur l'image de Gilles luttant se calquait dans l'esprit de Jane celle de l'homme qui lui murmurait des mots tendres, la caressait, l'embrassait, riait ou tremblait... Bref son Gilles à elle, celui qu'il ne laissait vivre que dans l'amour et qui ressuscitait parfois l'enfant qu'il avait été. Et quand leurs regards se croisaient, Jane se sentait la précieuse dépositaire d'un secret qu'elle était seule avec lui à partager. Cette connivence que la nuit donne aux amants n'est-elle pas l'un des plaisirs les plus satisfaisants de l'amour ?

Après la rencontre, ils décidèrent de se rendre à pied à la soirée organisée dans un night-club de la ville en l'honneur des deux équipes. Comme Gilles avait gagné tous ses combats il était d'une humeur exquise et Jane songeait que personne ne pourrait l'accuser d'avoir diminué son champion ! Main dans la main ils discutaient des combats de la soirée ; Jane était devenue très calée en lutte et la prise de la Liane ou celle de Karma, infaillibles si on les porte bien, n'avaient plus de secrets pour elle ! Peu à peu, chaque porte cochère devint prétexte à baisers, et chaque baiser prétexte à caresses. Ils étaient heureux ; insouciantes et fébriles à la fois car ces minutes de bonheur étaient les dernières et l'imminence de leur séparation les rendait encore plus précieuses. Dans ces moments-là, Jane avait toujours le sentiment que Gilles était sur le point de lui dire quelque chose d'important ; mais elle ne savait jamais quels mots, quelle

attitude elle aurait dû prendre pour qu'enfin il se décide. Et jamais il ne se décidait.

– Je suis bien avec toi, lui murmura-t-il soudain. Tu sais, il y a beaucoup de choses dont je ne parle jamais et que j'aime pourtant. Toi, par exemple.

Jane le regarda, surprise : c'était dit d'une façon détournée, mais c'était dit. Pour masquer son émotion elle répondit d'un ton léger :

– Oh, je sais, tu ne m'en parles même pas à moi... Enfin tellement rarement. Tiens, tu ne m'as jamais fait une vraie déclaration d'amour ; comme dans *Nous Deux* ou *Confidences*... Non, jamais.

–

– Bon, je vais t'apprendre car c'est indispensable pour réussir auprès des femmes. Tu vas répéter après moi tout ce que je dirai, d'accord ?

– D'accord.

– Il m'arrive quelque chose d'extraordinaire...

– Je ne sais pas ce qui m'arrive.

– J'éprouve des sentiments violents pour une fille merveilleuse...

– J'éprouve des sentiments bizarres pour quelqu'un.

– Gilles, tu ne joues pas le jeu ; allez, répète exactement ce que je dis, insista Jane en lui martelant la poitrine de ses poings. Dis : je me sens dans un état extraordinaire.

– Je me sens dans un état pas marrant...

– Tu exagères, tu triches, espèce de saleté, va ! – Jane recula de trois pas et hurla dans la nuit : Bref, je t'aime.

Gilles se rapprocha d'elle et lui répondit tout doucement :

– Bref, un sacré pépin...

Puis, avec de grands cris de Sioux sur le sentier de la guerre, il la souleva du sol et l'installa sur une de ses épaules.

Quand ils arrivèrent au night-club, une heure avait passé ! On leur demanda en riant s'ils s'étaient perdus en chemin

ou s'ils s'étaient cassé une jambe... Tout le monde était très gai car, exceptionnellement, l'alcool était autorisé ce soir-là. Des plaisanteries douteuses fusaient et on faisait des paris sur la couleur de la culotte de chaque fille un peu jolie qui passait. Pour gagner la bouteille de champagne, il fallait bien entendu ramener la culotte. Un Français et deux Américains soulevèrent le délire quand ils en ramenèrent trois. Ils disparurent d'ailleurs très vite avec les culottes et les filles! Jane, elle, passait sans transition des plaisanteries les plus grasses aux émotions les plus éthérées quand Gilles lui caressait la main en la regardant dans les yeux.

Comme d'habitude les rigolos de service faisaient semblant de marcher sur les pieds de Gilles, ou d'inviter Jane à danser, pour pouvoir ensuite crier bien fort :

– Toi, petit minet, si tu cherches des crosses, tu me trouveras. Allez, sors, si tu es un homme.

Et tout le monde de rire bêtement en regardant les quatre-vingt-deux kilos de Gilles tout auréolé de ses titres de champion du monde et champion olympique. Enfin, les rocks cessèrent et Gilles entraîna Jane sur la piste de danse pour le quart d'heure de slows. Là, il se colla littéralement contre elle et Jane se laissa enfermer sans résistance dans un monde tout de sensations. Pourtant elle eut un mouvement de recul quand elle sentit les mains de Gilles la parcourir un peu trop précisément; ils étaient au bord de la piste, juste sous le nez des gens assis. Qu'est-ce que tous ces inconnus allaient penser? Mais très vite elle se laissa faire en pensant que cela n'avait absolument aucune importance et que, le lendemain, elle serait seule dans son lit avec ses souvenirs. Il était donc temps de s'en faire, et des bons! Et que d'ailleurs elle se foutait éperdument de tous ces cons qui la lorgnaient, et que la seule chose qui comptait, c'était elle et c'était lui. Si Gilles l'avait voulu elle aurait même fait l'amour sous leurs yeux, sous leur nez, sur leurs tables. Car

pour Jane, c'était cette impossibilité où l'amour nous tient de se dérober à ses exigences qui en faisait tout le prix.

Puis de nouveau ce furent ces baisers qui n'en finissent pas, ces caresses dont la prochaine sera la meilleure, ces morsures qui sont un peu la vengeance inconsciente du goût qu'on a pour un corps, et dont on s'étonne, et dont on s'énerve, d'un corps qu'on voudrait absorber, s'incorporer, et qui résiste à notre tentative d'érosion douce, nous obligeant bien à devenir violent.

« Je ne sais pas trop pourquoi c'est de se nourrir de façon saine et vertueuse qui me paraît être immoral. Je préfère les excès, la démesure, la ripaille, la soulerie. Il y a dans la ripaille une gratuité, une liberté; on ne mange pas pour vivre; on mange pour que ça craque, pour que cela éclate; une façon de se tuer. »

EUGÈNE IONESCO, *Journal en miettes*,
Mercure de France, 1967.

C'est le soir. Mais ce sont toujours des heures, des minutes, des secondes. Que le soleil soit à l'ouest ou à l'est, qu'est-ce que cela change? De toute façon le soleil à Paris ne ressemble à rien, comme la vie ne ressemble à rien quand elle ne ressemble pas à Gilles. Et voilà trois jours déjà que les bras de Jane se referment sur le vide. Avant-hier encore, tout allait bien; le souvenir vivace des nuits qu'ils venaient de passer ensemble l'aidait à oublier qu'elles n'étaient justement plus qu'un souvenir. Après chacun des départs de Gilles, elle avait ainsi vingt-quatre heures de répit, le temps nécessaire sans doute pour se déshabituer du bonheur. Mais depuis hier, c'est l'effondrement. Jane se heurte sans cesse à l'absence de Gilles; il est là, aux quatre coins de sa chambre, aux quatre coins de son lit, aux quatre coins de sa vie. Et c'est une réelle douleur physique qu'elle éprouve; exactement comme les amputés souffrent au membre perdu,

elle a mal à Gilles. Bien sûr il y avait eu l'ivresse, mais ses lendemains sont amers. On est là à se demander ce qu'on fait, pourquoi, pour qui? Et on ne sait même pas vraiment ce qu'on attend, si jamais on attend quelque chose... Faute de savoir quoi faire de sa vie, Jane s'occupe à aimer un homme qu'elle ne voit jamais ou presque, avec qui elle n'a rien de commun intellectuellement, qui ne lui écrit pas, et avec qui même baiser est un problème. Après tout, souffrir c'est une occupation comme une autre; et Jane n'a encore rien trouvé de mieux.

Pour la centième fois elle se répète que cela ne peut plus durer et que la prochaine fois elle va lui parler. Et qu'autrement, autrement... Mais Jane a trop démissionné d'elle-même pour ne pas accepter que les décisions de Gilles soient également les siennes. Alors elle maudit l'anneau magique dans lequel il l'a enfermée et, comme d'habitude, elle pleure. Si au moins il avait le courage de lui dire qu'il ne l'aimait pas assez pour organiser sa vie différemment; mais non, toujours il la tient en haleine, et toujours elle espère qu'un jour enfin il se décidera. Jane ne supporte plus cette incertitude qui la ronge et, peu à peu, ses larmes deviennent imprécations haineuses. Ce soir, tout en elle refuse de se laisser démolir par un homme qui semble, lui, si bien supporter son absence. Et dans un sursaut de révolte, elle décide de téléphoner à Bertin et de passer la soirée avec lui.

Quand il lui demanda où elle voulait dîner, Jane s'entendit répondre d'une voix suave :

– Pourquoi pas chez *Lasserre*?

Il lui fallait au moins cela pour oublier Gilles et se supporter elle-même!

– Mais bien sûr, mon petit, bien sûr, répondit-il en tousotant tandis que Jane songeait qu'avec lui elle n'avait qu'à émettre ses désirs pour qu'ils deviennent des réalités.

En fait, ses désirs ressemblaient singulièrement à des

ordres; et Bertin le savait. Car si elle estimait normal, et même obligatoire, de payer un certain prix pour eux, c'était elle qui le fixait, ce prix. Et comme elle n'aimait ni ne désirait Bertin, sa volonté pouvait être, et était, inébranlable.

Dès qu'elle l'entendit sonner, Jane attrapa son manteau et son sac en ouvrant puis refermant rapidement la porte derrière elle. Elle n'avait ni l'envie ni le courage de lui offrir un verre et, encore moins, celui de rester une minute de plus chez elle. Et puis il pouvait très bien, juste ce soir, s'enfoncer dans un fauteuil et ne plus s'en relever; comme disait Liline, «à son âge, on ne sait jamais». Le pauvre Bertin, fidèle à son rôle de jeune homme fringant, n'osa pas lui avouer, comme n'importe quel vrai jeune homme l'aurait fait, qu'il était fatigué par les cinq étages sans ascenseur.

Immédiatement le luxe du décor enchanta Jane et elle sentit s'évanouir les dernières traces de la nervosité qui la tenaillait encore quelques minutes plus tôt. Les états d'âme, quand on dîne chez *Lasserre*, c'est immoral! L'argenterie étincelante, les fleurs rares, la porcelaine décorée d'or, les objets précieux dans les vitrines, tout cela préparait bien l'âme à recevoir les nourritures terrestres et pourtant immatérielles du lieu. Très vite, le regard de Jane fut attiré par un jeune homme qui la fixait avec insistance; «un jeune homme très consommable», pensa-t-elle. Bertin, lui, n'était certes pas consommable, mais il avait fait des efforts de toilette, et Jane lui sourit en se demandant si c'était pour elle ou pour *Lasserre*. Naturellement, le vieil homme en profita pour saisir sa main et la baiser. Jamais il ne ratait une occasion d'affirmer aux yeux des autres leur intimité pourtant inexistante. Jane détestait cela.

– Voyons, lui dit-elle en souriant toujours, ne soyez pas ridicule, on nous regarde.

– Eh bien, quoi? Quoi? N'ai-je pas l'âge d'être votre grand-père?

– Oh si, soupira-t-elle.

– Vous voyez bien.

Jane ne voyait rien du tout!

– Qu'est-ce que vous voulez, je vous adore, ajouta-t-il en baisant une seconde fois sa main. Et je suis votre dévoué serviteur.

Jane répondit par un vague sourire et, en récupérant enfin sa main, elle songea que, si réellement Bertin était son dévoué serviteur, cela ferait longtemps qu'elle l'aurait envoyé aux cuisines; à sa place, elle aurait fait venir le charmant jeune homme d'en face qui n'avait certainement pas besoin, lui, d'être son dévoué serviteur pour lui plaire. Mais quand le maître d'hôtel lui tendit la carte, d'un seul coup Jane oublia et les effusions un peu gênantes de Bertin et le joli jeune homme. Le moment était grave et il s'agissait pour la brebis de ne pas s'égarer! Marmite dieppoise, foie gras en brioche, poule faisane à la crème, pigeon André Malraux, délice de la Pompadour, tous ces plats la faisaient rêver comme en lisant sur une carte Istanbul, Acapulco, Bangkok ou Madère, on peut rêver... Mais il fallait choisir; c'est-à-dire éliminer. Opération délicate qui demande beaucoup de sang-froid et une grande connaissance de soi. Intrépide mais point folle, Jane demanda d'abord à Bertin ce qu'il prenait; ensuite seulement elle se décida pour une sole Bagatelle et des cailles farcies aux foies de volailles présentées sur canapés de foie gras. L'appétit sûrement modéré et l'estomac sûrement fragile du vieil homme lui laissaient de grandes espérances quant à la truffe façon Lasserre et le mesclagne landais mère Irma qu'il avait choisis! Pour le dessert ils s'étaient mis d'accord, non sans mal, pour un soufflé aux trois liqueurs. Le maître d'hôtel laissa alors la place au sommelier; dans ce domaine Jane faisait entièrement confiance à Bertin et

elle se contenta d'approuver son choix : un Mumm Cordon rouge 1966.

C'était maintenant ce moment exquis où, un verre à la main, on laisse négligemment errer ses regards sur le décor et les dîneurs. Loin, très loin, à des années-lumière, des hommes s'affairaient dans l'ombre et la chaleur infernale des fourneaux à réaliser de compliqués chefs-d'œuvre qui, le lendemain, finiraient en étrons plus ou moins consistants selon l'état des intestins de chacun... Et Jane songeait que même si Gilles, par miracle, l'avait attendue en bas de chez *Lasserre* elle ne l'aurait certainement pas rejoint avant la fin de son dîner. Elle se sentait bien et elle éprouvait le sentiment délicieux que chacun, ici, considérait que la chose la plus importante au monde était de satisfaire, et même de prévenir, ses moindres désirs. Habitué depuis toujours à ces prévenances qui entourent l'argent, et non telle ou telle personne en particulier, Bertin devait ressentir une formidable impression de puissance et de facilité qui lui rendait sans doute les problèmes de la vieillesse plus amers encore. Mais déjà, courbés devant elle, deux garçons et un maître d'hôtel lui faisaient admirer sa sole Bagatelle. D'un hochement de tête magnanime Jane prouva sa satisfaction avant qu'ils ne s'affairent à transbahuter élégamment la bête dans son assiette. Alors, profondément, comme on respire l'air du large, elle huma les senteurs délicates et osées qui montaient à ses narines. À tour de rôle le hachis de homard ou le hachis de truffes, la sauce américaine qui les liait ou les filets de sole eux-mêmes se disputaient la prééminence. Mais tous ces ingrédients, étroitement liés, possédaient encore une autre odeur; l'odeur spécifique de la sole Bagatelle. Exactement comme un parfum est fabriqué à partir d'essences différentes qui, une fois mariées, créent une nouvelle harmonie. Jane s'arracha à cette subtile analyse pour sourire à Bertin qui ne la lâchait pas des yeux. Il lui sourit à son tour

et, fin psychologue, lui offrit de goûter sa truffe qui reposait, impériale, sous son feuilletage. Jane se servit le plus modérément possible et déposa l'offrande dans son assiette à pain. Elle n'avait jamais vu de si grosse truffe et, fascinée comme devant un serpent à sonnette, elle la contemplait en se grisant de son parfum. Enfin, elle se décida à la déguster ! Elle ne prenait que de toutes petites bouchées dont elle suivait attentivement le parcours dans son corps. Ensuite, lentement et par le même chemin, elle remontait jusqu'à sa bouche en scrutant religieusement les effluves du tubercule. Et c'était seulement lorsque, enfin, les ultimes vapeurs s'étaient dissipées qu'elle portait de nouveau la fourchette à sa bouche. Quand, faute de combattants, ce cérémonial fut achevé, Jane saisit d'un mouvement avide la saucière et, à la cuillère, avala tout ce qui restait de la sauce aux truffes...

– Vous savez que vous êtes ravissante quand vous mangez toutes ces bonnes choses, susurra Bertin. On dirait une petite chatte.

La petite chatte, tout entière dans sa bouche, ne répondit pas ; attentive seulement à ne rien laisser perdre des nuances les plus subtiles de sa sole Bagatelle. Le beau jeune homme lui non plus n'en perdait pas une miette car existe, dans le plaisir de la chère, un abandon aux regards des autres assez comparable à celui de l'amour. C'est grâce à cela qu'on ressent comme de l'indécence et beaucoup de plaisir à regarder manger quelqu'un que l'on aime.

Quand Jane eut avalé la dernière bouchée de sa sole, Bertin se décida tout de même à attaquer ce qui restait de sa truffe. Elle l'aimait bien quand il mangeait ; d'abord et sans doute parce que cela signifiait qu'elle mangeait elle aussi, et très bien en général. Mais également parce que c'étaient les seuls moments où il ne cherchait pas à jouer un rôle. Il savourait simplement. Tout le monde n'est pas également doué pour cet exercice et elle aurait pu tomber plus mal.

– Savez-vous que je dois supporter des scènes de Liline à cause de vous ? Elle prétend que je vous accapare et qu'elle ne peut plus vous voir.

« Brave Liline à qui je dois ce dîner », songea Jane attendrie.

– Venez donc déjeuner à la maison demain ; comme ça, je ne me ferai plus gronder. Et si vous le voulez, après déjeuner, nous irons faire des courses dans le magasin de votre choix. Si, si, j'y tiens. Je veux vous gâter, moi.

Jane arrêta une seconde la dégustation de ses cailles. Où allait-elle l'emmener ? Chez Sonia Rykiel ? Chez Tiffany ? En un éclair elle vit défiler devant ses yeux des robes et des chemisiers. Mais elle y penserait demain. Pour l'instant, seules ses cailles la préoccupaient. Chaque plaisir à sa place, et une place pour chaque plaisir ! Les oiseaux étaient superbes, juteux et moelleux à souhait. En un tournemain Jane les engloutit, rongéant sans vergogne le moindre osselet jusqu'à la moelle. Experte, elle s'attela ensuite à l'éradication des cervelles. D'un coup de dent sec et bien placé elle brisa la boîte crânienne et, avec son ongle le plus long, elle les sortit délicatement ; minuscules et attendrissantes, elles tenaient sur le bout de son index. Jane n'en fit qu'une bouchée ; de choix il est vrai. Puis elle tendit son verre à Bertin. Elle commençait à être légèrement ivre et elle avait envie de rire et de chanter, de danser sur les tables, de tout et de rien... De son beau jeune homme, peut-être, qui la regardait toujours. Elle lui sourit, les yeux plantés dans les siens, et des images précises traversèrent son esprit. Mais Bertin prit le sourire pour lui et le lui rendit. Les images disparurent. Mais quelle importance ? Jane but d'un trait son verre de champagne en songeant combien elle avait eu raison de téléphoner à Bertin. Elle savait bien sûr que cette espèce de boulimie, dont elle était atteinte depuis qu'elle connaissait Gilles, n'était qu'une réaction à sa frustration sexuelle ; mais puisqu'il fallait bien l'apaiser, autant que

ce soit chez *Lasserre*. Et Jane se jetait à fond dans l'instant présent, faisant totalement abstraction de ce qui aurait pu la détourner de son plaisir. Car pour elle, la seule justification valable de la vie était justement le plaisir ; tout le reste n'était que balivernes.

Bombé comme le ventre d'une femme enceinte, le soufflé aux trois liqueurs dansait légèrement dans son moule. Impassible, le maître d'hôtel l'éventra avec des gestes précis et en fit deux parts égales qu'il déposa dans les assiettes. Une nouvelle fois, Jane se livra au plaisir subtil et premier de la dégustation qui est celui de l'inhalation. Un long soupir de volupté s'échappa de ses lèvres tandis qu'elle savourait la première bouchée. Le soufflé était parfaitement cuit ; c'est-à-dire à peine. Chaque bouchée fondait dans la bouche en laissant derrière elle un sillage tendre et alcoolisé ; et plus rien n'avait d'importance. Sauf, peut-être, la seconde bouteille de champagne que le sommelier venait d'apporter.

Sous la chaleur conjuguée de la nourriture et de l'alcool, Jane se sentait devenir d'une indulgence sans bornes pour le genre humain, Bertin y compris. « Qu'il bouffe, qu'il boive, qu'il rigole, qu'il tripote tout son soûl, pensait-elle, il a raison. Ne vaut-il pas mieux crever d'excès plutôt que de vieillesse ? » Dans un élan de pure fraternité elle décida que, s'il ne l'avait pas tant dégoûtée, elle l'aurait branlé à mort ; c'était là son devoir. Car bientôt il serait un squelette et plus rien, ni les jeunes filles en fleurs, ni les soufflés aux trois liqueurs, ni les champagnes millésimés ne seraient plus pour lui. Et c'était intolérable.

Bertin, loin de se douter à côté de quoi il passait, expliquait à Jane une ténébreuse affaire de droit fiscal à laquelle elle ne comprenait rien car elle ne l'écoutait pas. De temps à autre il lui demandait ce qu'elle pensait :

– Absolument comme vous, tout à fait, répondait-elle avec conviction.

C'était suffisant pour le relancer. Soudain Jane réalisa qu'on allait leur servir le café et que, par conséquent, son repas était terminé. Bien sûr, elle ne mourrait pas de faim, mais vient-on chez *Lasserre* pour se nourrir? Elle ne s'attarda pas sur ce problème d'éthique et, d'un geste ferme, elle héla un garçon à qui elle commanda, d'une voix non moins ferme, un délice de la Pompadour. Elle l'avait échappé belle!

Son beau jeune homme lui lança un sourire admiratif quand il la vit attaquer son second dessert. Pendant quelques secondes leurs yeux se caressèrent et leurs sourires se figèrent. C'était fou ce qu'ils réussissaient à se dire de tendre et d'intime par l'intermédiaire de leurs pupilles. Hélas, elles n'ont jamais réussi encore à se transmettre quelque chose d'aussi prosaïque qu'un numéro de téléphone...

Jane maintenant était rassasiée; physiquement et moralement. Pourtant il était hors de question qu'elle dédaigne l'assortiment de petits-fours qu'on venait de leur servir avec le café. Elle refusait farouchement de se laisser arrêter par des détails aussi vulgaires qu'un ventre lourd ou un estomac plein. Et elle s'étonnait que personne encore n'ait inventé la pilule qui permettrait, après un bon dîner, de tout évacuer d'un côté ou de l'autre, afin de pouvoir recommencer. Les hommes du xx^e siècle ne sont pas aussi civilisés qu'ils veulent bien le croire!

Quand Bertin demanda l'addition, Jane jeta un dernier regard sur son beau jeune homme. Leur chaste et brève aventure touchait à sa fin... Elle sentait ses regards sur elle, lourds comme des caresses et aussi habiles que des mains à la déshabiller. Mais il fallait partir. Ils se dirent silencieusement adieu et Jane se dirigea vers l'ascenseur avec dans son dos un regard planté comme un couteau.

« Comme la vie est lente Et comme l'Espérance est violente »

GUILLAUME APOLLINAIRE,
« Le pont Mirabeau » in *Alcools*.

Après ce dîner, Jane eut quelques jours de répit ; c'est-à-dire qu'elle vécut à peu près normalement. Depuis qu'elle connaissait Gilles, c'était la seconde fois que cela lui arrivait. Et comme la première fois, à Madrid, c'était encore grâce à Bertin – à l'argent de Bertin plus exactement. Cela la fit réfléchir et, du haut de cette sérénité momentanée, elle se jugeait et jugeait sa vie sans complaisance aucune. Elle savait trop bien maintenant qu'elle ne se révoltait en l'absence de Gilles que pour mieux se soumettre en sa présence. Quant à lui, jamais il n'aurait le courage de prendre une décision ; ni l'envie peut-être. Il aménageait sa vie au mieux entre deux impératifs, inconciliables à ses yeux, Jane et la lutte ; c'était déjà beaucoup et il ne fallait pas en espérer plus. Pour la première fois Jane acceptait de voir tout cela clairement et d'en tirer la conclusion logique : elle devait le quitter. Il lui avait fallu un an pour en arriver là, un an et beaucoup de larmes. Tant il est vrai qu'en amour le plus difficile est de renoncer à l'espérance. Ne croit-on pas aux miracles quand on a la foi ?

Mais plus peut-être que cette raison « raisonnable » – si je ne quitte pas Gilles, tout continuera comme avant –, ce qui poussait soudain Jane à oser envisager une rupture était le violent sentiment d’humiliation et de révolte qui, depuis quelque temps, prenait corps en elle. Elle détestait, en effet, ce rôle de victime que Gilles l’obligeait à jouer et elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus accepter cette image d’elle-même qu’il lui renvoyait. Au début, bien sûr, elle avait éprouvé un réel plaisir à observer les transformations que cet amour opérait en elle ; et avec une certaine complaisance même, elle s’y était prêtée. Mais alors, elle croyait qu’un jour Gilles serait tout à elle et cet espoir lui avait permis de faire taire son orgueil qui, bien souvent, tempêtait. Aujourd’hui, Jane n’entendait plus que lui et elle savait que seul celui-ci serait de taille à lutter contre son amour et contre son chagrin. L’orgueil n’est-il pas l’ultime barrage que nous possédons contre nous-même ?

Mais comment quitter un absent, sinon en refusant de l’attendre ? En ce moment Gilles était en Bulgarie, pour un stage de trois semaines, ou d’un mois, ou d’un mois et demi, il ne savait pas exactement. Comme il ne savait jamais rien exactement, ni quand il la verrait, ni comment et jusqu’à quel point il l’aimait, ni rien. Il fallait donc que Jane parte et, surtout, se distraie ; au sens premier du mot qui est « séparer d’un ensemble », et au sens second qui est « se divertir, s’amuser, se désennuyer ». Une fois encore Bertin allait lui être d’un grand secours. Cependant, si Jane voulait sérieusement en terminer avec Gilles, une autre Jane – celle qui avait jeté ses forces vives dans son amour, celle qui, envers et contre tout, estimait que rien n’est plus beau que d’aimer – résistait encore et n’entendait déposer les armes qu’à la dernière extrémité. Et celle-là, Jane devrait la tuer. En droit, on appelle cela la légitime défense. Toutefois, comme on offre aux condamnés à mort un dernier verre de

rhum, Jane offrit à celle qu'elle avait condamnée quelques jours de sursis. Une fois ce délai passé, et si Gilles n'avait pas appelé, et si aucun miracle ne s'était produit, plus rien ne la retiendrait et elle partirait avec Bertin.

Alors la dernière attente commença. Jane ne sortait plus de chez elle et restait prostrée des heures entières à fixer désespérément le téléphone en le suppliant de sonner enfin. Sans cesse elle revivait les moments de bonheur qu'elle avait connus avec Gilles; elle ne pouvait pas accepter l'idée que tout soit terminé; elle arrivait encore moins à imaginer qu'avec d'autres de tels moments seraient possibles. Au nom de quoi, après tout, voulait-elle renoncer à Gilles? N'était-il pas beau de se perdre pour un homme et, mieux même, pour l'idée qu'on se fait de l'amour?

Sans cesse également, elle revivait leur histoire depuis la première minute où elle l'avait rencontré, et elle essayait désespérément de comprendre quand et à quel moment elle s'était trompée; elle imaginait mille autres possibilités, les mots qu'elle aurait dû dire, les attitudes qu'elle aurait dû prendre et qui, peut-être, auraient tout changé. Mais elle oubliait qu'avec Gilles jamais elle n'avait pu mener le jeu à sa guise; et que c'était justement cela qui lui avait tant plu. Car dès le premier jour où il était venu la chercher pour l'emmener dîner – ils s'étaient rencontrés la veille dans un cocktail –, à peine lui avait-elle ouvert la porte que Gilles, sans un mot, l'avait prise dans ses bras et embrassée. Elle avait été tellement surprise, et ravie, qu'elle n'avait pas eu le réflexe de le repousser. Pourtant elle détestait d'habitude laisser l'initiative à l'autre; et toujours elle décidait quand et où elle se laisserait embrasser pour la première fois. Dès la seconde où Gilles avait bousculé tous ses plans, elle avait perdu la partie; et la tête. Et les sentiments qu'elle avait

éprouvés pour lui avaient été d'autant plus violents qu'ils lui semblaient inexplicables. Mais n'est-ce pas le propre de l'amour? Toutes ces idées tournaient à toute allure dans la tête de Jane et elle ne savait plus très bien où elle en était. Alors elle faisait des paris stupides avec elle-même. Si je fixe l'aiguille de ma montre pendant un quart d'heure, en pensant à lui de toutes mes forces, il appellera ; si je compte jusqu'à trois mille, tout haut et sans me tromper, il m'écrira ; si je prends une douche glacée, il téléphonera... Un soir, pour forcer le destin, elle fit comme si Gilles devait venir. Elle prit un bain, se maquilla, s'habilla soigneusement, et mit un disque qu'il aimait. Puis elle s'allongea sur son lit, les oreilles aux aguets. Il allait venir, elle en était sûre, ce serait la preuve éclatante de son amour dont plus jamais elle ne douterait. En désespoir de cause Jane s'en remettait au hasard, bouc émissaire idéal, pour décider de l'amour ou du non-amour de Gilles. Il ne vint pas, et vers deux heures du matin, elle alla se démaquiller la rage au cœur. Elle se trouvait bien belle et elle injuria celui qui lui manquait. Toute cette marchandise gâchée! Tout cet amour repoussé! L'imbécile...

Souvent Jane songeait à ce que son amour lui avait fait découvrir, modifiant ce qu'elle croyait savoir sur son propre compte. D'abord et avant tout qu'elle était capable d'aimer. Mais Gilles lui avait également permis de découvrir des possibilités de plaisir dont elle ne se serait jamais crue capable. Pas les plaisirs du sexe, ceux-là, elle les avait déjà rencontrés avec d'autres, mais le plaisir bizarre qu'on peut éprouver en repassant la chemise de l'aimé, par exemple. Un jour en effet, Gilles lui avait laissé une chemise qu'il avait portée la veille et qu'il comptait remettre le soir même, n'en ayant plus de propre. Repasser a toujours été une des choses que Jane déteste le plus au monde ; mais là, à sa grande surprise, elle l'avait fait avec délice et émotion. Elle avait eu beau se

répéter que trois ans, un an, six mois même de ce régime, et ces beaux sentiments disparaîtraient et la feraient bien rire, elle n'en était pas arrivée pour autant à trouver cela moins délicieux. Et elle s'était moquée de tout ce que lui soufflait cette voix raisonnable, bien décidée à cultiver cet étrange bonheur aussi longtemps qu'il durerait. Elle l'avait même repassée deux fois, cette chemise, car elle n'avait pu résister au besoin viscéral qui l'avait soudain envahie de la renifler et de s'envelopper dedans. Purs émois de jeune fille... Mais ce qui était bon à quinze ans – à l'époque elle dormait parfois avec le pull-over de son flirt, à défaut de dormir avec lui – devenait ridicule à vingt ans. Jane savait bien qu'elle ne pourrait pas passer sa vie à repasser et à renifler les chemises de l'homme qu'elle aimait.

Un après-midi, inquiète de n'avoir pas de nouvelles, Liline passa la voir.

– Qu'est-ce qui se passe? tonna-t-elle devant les yeux rouges et la mine défaite de Jane. Vous devenez folle ou quoi? C'est encore pour cet imbécile, je suis sûre...

À ses yeux Gilles était évidemment un imbécile puisqu'il ne se rendait pas compte de la chance inouïe qu'il avait d'être aimé d'elle. Ulcérée de le voir délaissier Jane, elle lui en voulait comme s'il la délaissait, elle.

– Mettez-le à la poubelle, comme les autres, lui répétait-elle. Non mais... Cet idiot ne va pas continuer à nous ennuyer tout de même. C'est ridicule, tout ça, ridicule.

Longuement elle maugréa ainsi contre les hommes et contre les idiots qui se laissent prendre à leurs sortilèges.

– De toute façon, Gilles se fout de vous et je suis sûre qu'il est en train de coucher avec des tas d'autres filles. Vous êtes vraiment bien bête de pleurer pour lui.

Et de conclure que, si elle était à la place de Gilles, elle ferait la même chose parce que Jane n'était qu'une sale petite garce qui avait déjà trop fait souffrir les hommes. Bref,

c'était le Bon Dieu qui la punissait ! À plusieurs reprises, Jane la menaça de mettre trois crapauds vivants dans son lit – bêtes qui la terrifiaient –, mais rien ne la fit taire. Et, pour la première fois, grâce à Liline, elle réussit à rire à travers ses larmes.

C'était si réconfortant de se sentir aimée et défendue contre soi-même. Liline était la seule personne pour qui le bonheur de Jane primait tout et, avec elle, Jane se sentait toujours la petite fille qu'elle avait été et qui se réfugiait dans ses bras. Pourtant la pudeur qui régissait leurs rapports leur interdisait de tomber dans le piège de la sensiblerie ; elles se connaissaient assez pour se comprendre à demi-mot et elles estimaient que la vie n'était pas assez sérieuse pour la prendre au sérieux. Tacitement elles avaient donc choisi le persiflage et leurs mots d'amour préférés étaient plus souvent salope ou garce que chérie ou mon petit chat !

Tandis que Liline lui préparait un plaignant de sa composition, Jane, ragaillardie, se mit à tout lui raconter : oui, elle allait mettre Gilles à la poubelle, comme elle le lui conseillait depuis longtemps ; et, pour l'oublier définitivement, elle allait partir en voyage avec Bertin...

– Mais quand ? demanda Liline partagée entre le ravissement et la stupéfaction. Quand ?

– Après-demain matin, lui répondit Jane qui, une minute plus tôt, ne le savait pas encore. Préviens-le et dis-lui que je viendrai dîner demain soir.

– C'est pas possible, répétait Liline, vous êtes pas croyable... Après-demain matin ? En tout cas Père Bertin va être content ; je ne peux plus le tenir depuis huit jours qu'il ne vous voit pas. J'ai même été obligée de lui dire que vous aviez la grippe et une extinction de voix. Ah ça, alors... Mais où vous allez partir ?

– Là, ma Liline, j'en ai pas la moindre idée, je te le dirai demain soir.

Liline soupira, renonçant manifestement à comprendre sa «p'tite garce». L'important, à ses yeux, c'était qu'elle ne se laisse plus dépérir pour un homme alors qu'il y en avait tant d'autres, beaucoup plus intéressants, prétendait-elle.

Avant de partir Liline lui ordonna de boire sous ses yeux, et cul sec, le second planteur qu'elle avait préparé.

– Avec ça, vous êtes guérie, c'est moi qui vous le dis. Le rhum de la Martinique, ça vaut tous les hommes de France...

Après son départ, légèrement ivre mais tout à fait remontée, Jane se mit à écrire une lettre de rupture à Gilles. Elle faisait cela mécaniquement, comme si elle l'avait décidé depuis longtemps; et les mots couraient sous sa plume sans qu'elle y réfléchisse. Cela prouvait à quel point son inconscient, lui, y avait pensé; et de longue date. Jane pourtant ne comptait pas envoyer cette lettre immédiatement. Elle ne le ferait qu'un peu plus tard quand elle se sentirait assez mûre. Mais il lui fallait l'écrire dès maintenant pour mener à bien l'exorcisme! Comme un talisman, cette lettre la protégerait contre Gilles et contre elle-même.

Après avoir relu son brouillon et corrigé deux ou trois formules, satisfaite, elle le recopia sur un papier à son nom. Pour que Gilles comprenne bien que sa décision était prise de longue date, elle nota en haut et à droite : écrit le 15 mai, et dessous : envoyé le... laissant là un blanc qu'elle remplirait le moment venu. Puis elle relut lentement et tout haut cette lettre.

Mon cher Gilles,

Je me demande souvent sous quel équateur tu es et, surtout, sous quelle latitude de sentiments... Malheureusement il n'y a que moi pour me répondre. Vois-tu, tes silences sont moins littéraires que ceux du colonel Bramble et le temps me semble long. Quand

tu recevras cette lettre, le fil de mon amour aura filé au fil des jours et, en guise d'épithaphe, je ne noterai qu'un mot : OUF! En d'autres termes j'aurai enfin coupé le cordon ombilical qui me relie à toi autant qu'à mon adolescence. Bref, quand tu recevras cette lettre, tout sera fini entre nous. C'est-à-dire, pour être encore plus claire, que lorsque tu téléphoneras (si tu téléphonais encore) je ne serai plus disposée à te recevoir. Je t'ai trop attendu, trop souvent et trop longtemps, et la corde a cassé. C'est dommage et je le regrette, mais c'est ainsi. J'ai longtemps cru que tu dirais les mots nécessaires et que tu prendrais les décisions non moins nécessaires; mais tu ne l'as jamais fait. Tu manquais sans doute de courage, peut-être de certitudes, en tout cas d'élégance. Je vais donc replacer la pierre qui me sert de cœur – au dire de certains – à la place que tu avais prise; avec une certaine nostalgie mais aussi un réel soulagement.

Avec des regrets donc, un peu d'amertume et un zeste de tristesse, mais sans remords aucun, je t'embrasse affectueusement.

Jane.

Le lendemain matin Jane se leva de bonne heure, s'habilla et se maquilla soigneusement – ce qui ne lui était pas arrivé depuis une éternité, lui semblait-il – et alla chez le coiffeur se faire couper les cheveux. Quand on change de vie, on a envie de changer de tête, c'est bien connu. Elle était presque étonnée de s'apercevoir que malgré sa décision de quitter Gilles – décision qui sur le moment lui avait semblé devoir bouleverser le monde – tout continuait comme avant; la terre tournait et son estomac digérait.

Avec beaucoup d'intérêt Jane regardait ses cheveux tomber sous les ciseaux du coiffeur; elle aimait bien la nouvelle tête

qui apparaissait et elle songea quelques secondes à Gilles en se demandant comment il la trouverait si... Mais elle chassa vite ce nom de son esprit; elle ne devait plus y penser. Elle se mit alors à réfléchir à son voyage, cherchant quel pays elle allait choisir. Elle élimina d'abord les pays chauds où les principales activités sont le bronzage et la baignade, car il ne fallait surtout pas qu'elle restât inactive, en proie à ses pensées. Elle chercha donc un pays avec beaucoup de villes et de musées intéressants et, bien sûr, avec une gastronomie convenable. Finalement elle opta pour les Pays-Bas qui lui semblaient réunir toutes les conditions nécessaires. Atout supplémentaire, ce n'était pas très loin et Bertin et elle pourraient y aller en voiture, ce qui leur permettrait de se déplacer à leur guise.

Pas un instant, durant cette journée, Jane ne pensa à Bertin lui-même et à leurs rapports pendant ce voyage.

Amsterdam, le 30 mai.

Ma Liline,

On est déjà loin de Paris et moi je suis loin de la Jane que tu es venue secouer il y a une dizaine de jours. Quelle conne celle-là! Ah, elle nous en a fait baver la garce, mais on l'a eue. Enfin, presque, car je te mentirais si je te disais que j'ai tout oublié; mais ça viendra, je te le jure, et je fais tout pour que ça vienne le plus vite possible. D'ailleurs si tu me voyais, tu n'en reviendrais pas; moi que tu as toujours connue plutôt nonchalante, je n'arrête pas. Je me suis, en effet, découvert un furieux besoin d'activités et, du matin au soir, je cours avec Bertin sans lui accorder, et sans m'accorder, une seule minute de répit. Et pas un moulin, pas un bon restaurant, pas un musée, pas une tulipe n'échappe à ma vigilance! Quand arrive le soir, je n'ai plus qu'une idée en tête :

dormir. Malheureusement je me réveille toujours vers deux heures du matin avec dans le ventre une angoisse – tout se passe dans le ventre chez moi, tu le sais bien – que la nuit et l’oisiveté ne me permettent plus de juguler tout à fait. Alors, stoïque, et ne voulant surtout pas céder à la tentation de penser à l’imbécile, je lis, je lis, je lis... Jusqu’à ce que le livre me tombe des mains et que je m’endorme. Bref, avec méthode et non sans application, je brise la bête !

Les Pays-Bas, c’est beau, ma Liline, et j’aimerais bien que tu y ailles un jour. Hier, on a marché pendant deux heures dans les champs de fleurs de Keukenhof; des kilomètres de jacinthes et de tulipes sublimes qui t’auraient rendue folle. Et, au milieu, un bel étang avec des cygnes. Pour te prouver à quel point la guérison approche, figure-toi que je n’ai même pas eu envie de me jeter dedans ! J’ai peut-être eu tort car j’ai lu un jour l’histoire d’une dame Lédà et de son cygne, et c’était pas mal. Le cygne devenait un bel homme, et lui faisait des tas de trucs que les cygnes sont incapables de faire, je crois... On a pris plein de photos et tout l’après-midi Bertin m’a répété que j’étais une fleur parmi les fleurs... Comme il voulait absolument avoir des photos de nous deux, il a fallu que je me débrouille pour trouver quelqu’un pour nous photographier; j’ai mis cinq minutes à me faire comprendre en mélangeant l’anglais, le français et le javanais. Ensuite, il a fallu prendre la pose – plusieurs poses en fait –, une fois avec le bras de Bertin autour de ma taille, une fois autour de mon cou, une fois main dans la main, etc. Il en voulait toujours une autre et le pauvre mec que j’avais racolé se demandait dans quel piège il était tombé. Il s’est même fait engueuler parce que, vers la septième photo, il commençait à faire la

moue. Mais mon sourire Gibbs a arrangé les choses ; et j'ai calmé et le vieux et le jeune. Merci Gibbs !

D'ailleurs je passe mon temps à engueuler Bertin, il adore ça. Je ne sais pas s'il fait exprès, mais sans arrêt il me donne des occasions et moi, je fonce tête baissée. Il paraît que j'ai un caractère épouvantable, mais ce n'est pas l'avis de tout le monde, rassure-toi. Dans les restaurants les serveurs sont plutôt satisfaits quand je m'interpose entre eux et lui. Il a l'injure facile, ce cher homme, et il n'admet guère qu'on ne comprenne pas immédiatement les quelques mots de hollandais qu'il a appris par cœur : « Ils sont hollandais ou chinois ? » répète-t-il sans arrêt en me regardant d'un air scandalisé. « Chinois, chinois, je réponds, vous voyez bien leurs yeux bridés. » Comme tu vois je suis toujours aussi spirituelle !

Une des choses qui m'emballent le plus ici, ce sont les musées ; tu sais que j'ai toujours aimé la peinture, et dans ce pays, c'est vraiment le bonheur. Heureusement Bertin partage cet amour – ce qui nous fait au moins un point commun – et on passe des heures à piétiner devant les toiles de maîtres. Tu rirais si tu le voyais se précipiter comme un gamin vers telle ou telle salle pour retrouver telle ou telle toile qu'il aime particulièrement. Il est plutôt mignon dans ces moments-là ; et comme il connaît déjà tous ces musées, je dois dire qu'il est un bon guide. Bien sûr on se fait un peu remarquer, car il gesticule beaucoup et parle fort en me lançant des œillades assassines. Et comme en plus il est persuadé que personne, à part nous deux, ne comprend le français il n'hésite pas à injurier tous les « emmerdeurs » qui ont le culot de regarder en même temps que lui certains tableaux. En fait je crois qu'il aime bien que tout le monde

remarque qu'il est accompagné d'une jeune et jolie fille. (C'est de moi dont je parle!) J'ai acheté plein de reproductions en cartes postales que je te montrerai; je t'en envoie tout de suite une qui s'appelle *La Petite Mangeuse d'huîtres* avec qui je me trouve certaines ressemblances. Regarde bien son œil concupiscent tandis qu'elle savoure ses huîtres... Il y a quelque chose de semblable dans mon œil quand je bouffe ou quand je regarde un homme qui me plaît!

Ah! j'allais oublier de te dire le plus important : je suis tombée folle amoureuse d'un mec qui s'appelle Avercamp; malheureusement il est sourd-muet et encore plus malheureusement il est mort il y a deux bons siècles... T'as eu peur, hein? J'avais jamais entendu parler de ce peintre et ç'a été le coup de foudre. J'ai acheté (fait acheter à Bertin plus exactement) un splendide livre de ses reproductions. Tu verras, c'est sublime. Il y a toujours plein de petits personnages affairés sur ses tableaux, qui patinent sur les étangs gelés, qui courent, qui font leurs courses, qui discutent, qui se mouchent ou qui se cassent la gueule... Plus tu regardes, plus tu vois de trucs. Et t'as même l'impression d'entendre tout ce qui se passe; pour un sourd-muet, c'est fort de rendre ça, non? Enfin voilà, la peinture, c'est bien. Pas mieux que l'amour, mais bien mieux qu'un chagrin d'amour. Et puis je vais te dire, Liline, l'avantage avec un type comme Avercamp, c'est qu'il ne me décevra jamais; parce que, entre nous, c'est une affaire d'affinités. Tandis qu'avec Gilles, ce n'est qu'une affaire de glandes après tout! On se console comme on peut, n'est-ce pas?

Tu ne reconnaîtras plus ton Bertin quand tu le retrouveras; petit à petit je transforme sa vieille

garde-robe en lui faisant acheter des chemises roses et vertes et des petits foulards à la place de ses cravates. Il est ravi et se regarde tout le temps dans la glace ; qu'il s'occupe un peu moins de moi et un peu plus de lui, c'est tout ce que je demande ! Quant à moi je commence à être sapée comme, comme... comme je le mérite tout simplement !

Pourtant au début j'aimais pas tellement faire des courses avec lui. Tu sais comment il est dès qu'il y a du monde et qu'il peut faire son numéro... Les petits sourires mielleux et les regards sournois des vendeuses m'énervaient pas mal. Mais que veux-tu, le jeu en vaut la chandelle, et si Bertin m'habille, il ne me déshabille pas ! Maintenant je m'amuse carrément et j'en rajoute comme c'est pas possible. J'essaie dix robes et je viens virevolter devant lui en minaudant et en lui lançant des "Jacques chéri" à qui mieux mieux. Lui, il est ravi car il a une excellente occasion pour me reluquer tout à son aise, et moi je suis ravie parce que j'imagine les ravages que je vais causer, très bientôt, grâce à ces petits bouts de tissu hors de prix. À la fin, quand je lui dis qu'il faut se décider et que je lui indique mes préférences, il prend tout le magasin à témoin en disant très fort : « Bon, bon, d'accord, du moment que vous l'exigez... je suis votre esclave, moi... » Il frétille en regardant partout pour voir si tout le monde l'entend bien. Et moi, je me marre en imaginant les conversations qui vont démarrer dès qu'on sera sorti du magasin. Enfin, tu imagines le tableau...

Voilà, ma Liline, c'est tout ou presque. On passe trois jours à Amsterdam et ensuite nous continuerons vers le nord jusqu'à l'île de Texel, qu'on appelle l'île aux oiseaux car elle est pleine d'oiseaux extraordinaires, paraît-il. Je ne sais pas quand j'aurai le temps

de t'écrire de nouveau, mais je penserai à toi, ma Liline toute noire à l'âme toute blanche. Tâche de bien profiter de l'absence de Bertin pour faire la grasse matinée ; fais aussi quelques bêtises, il n'y a rien de meilleur dans la vie, crois-moi. Et surtout ne t'inquiète de rien ; ni de moi ni de Bertin dont je m'occupe très bien et que je te rendrai en pleine forme.

Ta Jane toute blanche à l'âme toute noire t'embrasse mille fois.

« On durcit à de certaines places, on pourrit à d'autres ;
on ne mûrit pas. »

CHARLES AUGUSTIN SAINTE-BEUVE,
Pensées et maximes.

Au début donc, tout alla très bien. Pour une simple raison qui était l'espèce d'indifférence qu'éprouvait Jane à l'égard de tout ce qui n'était pas son problème, son but : oublier Gilles. Tout entière absorbée par l'effort qu'elle faisait sur elle-même pour y parvenir, elle ne voyait plus Bertin. Mécaniquement, elle se contentait de jouer le rôle qu'il attendait d'elle, trop heureuse d'être ainsi occupée pour réfléchir aux conséquences éventuelles. En outre, l'un et l'autre en étaient encore à ce stade où, se connaissant à peine, chacun cherche à donner de soi l'image la plus flatteuse possible. L'amour-propre et la curiosité leur tenaient lieu de sentiments, chose fréquente dans les rapports humains, dans les premiers temps au moins.

Cependant, peu à peu, cette indifférence se transforma en irritation. Car Jane, moins tendue et moins angoissée par ses problèmes, commença à regarder de nouveau avec un œil critique ce qui l'entourait ; et naturellement et surtout Bertin. Elle s'aperçut du changement qui s'opérait en elle par mille détails insignifiants qui, répétés, trahissaient

l'évolution de ses sentiments. La première fois où elle s'en rendit vraiment compte, ce fut pendant un dîner. Bertin, à son habitude, ponctuait toutes ses paroles d'un grand mouvement de bras; et chaque fois, au lieu de le poser avec douceur, il le laissait tomber bruyamment comme s'il n'avait plus la force de le retenir. Cela agaça prodigieusement Jane. Elle avait également remarqué, dès le début de ce même dîner, une petite croûte noirâtre coincée dans le sillon presque fessier qui descendait de son nez à sa bouche et dont elle suivait avec dégoût les allées et venues quand Bertin mastiquait. Vingt fois elle avait cru que la chose allait tomber, mais vingt fois elle avait été déçue. Et vingt fois, malgré elle, elle s'était demandé de quels débris elle était composée. Était-ce une croûte de nez égarée là par hasard? Ou une boulette de pus venant de l'œil qui avait glissé en noirissant peu à peu? Tout cela était idiot bien sûr, mais Jane n'avait pas réussi à s'arracher à cette contemplation ni à se défendre de l'aversion qui montait en elle contre Bertin.

Un autre détail l'alerta : sa nervosité croissante en face du vieillard. Avant, lorsqu'il posait une main possessive sur ses genoux ou sur ses épaules et la tripotait en feignant d'apprécier la qualité du tissu qui la recouvrait, elle ouvrait de grands yeux étonnés et le regardait comme s'il faisait les pieds au mur ou quelque autre chose aussi inattendue.

– Quoi? Quoi? disait-il alors, mais c'est vrai ce que je vous dis. Ce cachemire est vraiment étonnant, vous savez. D'une douceur...

Et il enlevait sa main en changeant précipitamment de sujet de conversation. Ou bien, lorsqu'il lui parlait de son corps, ce qu'il faisait sans arrêt en affirmant qu'il parlait uniquement en artiste et qu'il avait un œil de connaisseur pur et désintéressé, Jane prenait un air à la fois excédé et bon enfant en levant les yeux au ciel et en hochant la tête ironiquement. Ainsi, en feignant de croire qu'il plaisantait

ou qu'il était devenu subitement fou, Jane désamorçait ses tentatives.

Depuis quelques jours, en revanche, elle repoussait sèchement ses mains en invoquant des prétextes divers : « je conduis, voyons », ou « laissez-moi donc manger tranquillement », et elle faisait suivre ces mots d'un silence hostile tout en se reprochant sa nervosité. Mais le plus souvent, se dominant, elle faisait le jeu du vieillard ; autant par lassitude que par une espèce de curiosité vaguement sadique qu'il décuplait en répétant continuellement :

– Oh, mais vous savez, si je vous dis tout ça, c'est parce que j'ai l'âge d'être votre grand-père... N'oubliez pas que je suis un vieux monsieur, un très vieux monsieur. J'ai soixante-dix-huit ans, moi, soixante-dix-huit ans...

Pourtant, si quelqu'un n'oubliait pas son âge, c'était bien elle ; elle, qui le voyait tel qu'il était et tel qu'il ne se voyait plus ! Mais peut-être qu'à force de s'entourer exclusivement de visages lisses il finissait par oublier qu'il en existait de ridés.

– Et alors, lui répondait-elle, soixante-dix-huit ans, qu'est-ce que ça veut dire ? Vous savez très bien, Jacques, que la vieillesse c'est un état d'esprit ; rien de plus.

Régulièrement Bertin trépignait d'aise et se gargarisait de ses mots :

– Vous croyez ? Oui ? Dans le fond, c'est vrai, vous avez tout à fait raison. Oui, la vieillesse est un état d'esprit... Un état d'esprit.

S'il se regardait pourtant à cette minute précise, et avec ses yeux d'autrefois, oserait-il encore prétendre que la vieillesse était un état d'esprit ? Mais il regardait Jane et elle avait vingt ans.

Tout cela n'empêchait pas Jane de se féliciter chaque jour d'être partie ; elle savait bien que, sans Bertin, elle serait encore à se morfondre et à se lamenter dans sa chambre en

attendant un hypothétique coup de téléphone. N'importe quoi valait mieux que cela. Car elle, qui n'avait aucun sens moral, estimait immorale la vie qu'elle avait menée pendant les absences de Gilles. Il serait toujours temps de se lamenter quand elle aurait l'âge de Bertin ; et pour de bonnes raisons. En attendant, il y avait tant de choses à voir dans le monde ; tant de choses à faire. Et tant d'autres hommes... Quand elle y songeait, Jane bénissait le ciel de lui avoir envoyé le vieil homme. Elle bénissait également son argent qui leur permettait de si bien vivre. Mais elle ne le bénissait jamais lui...

Avant de traverser la mer du Nord, ils avaient déjeuné dans un petit restaurant de Den Oever. Au moment du café le vieil homme se mit à feuilleter le *Michelin* en s'essayant à prononcer les noms imprononçables des villes hollandaises : Steenwijk, Oostelijk, Waalwijk, Zwinjndrech... Il s'escrimait contre ces noms impossibles avec un acharnement qu'il voulait sans doute drôle et attendrissant, pareil à celui des petits enfants qui s'essaient à prononcer leurs premiers mots. Hélas, une fois sur deux, au lieu du son guttural attendu, c'était un rot, ou ce qui lui ressemblait étrangement, qui s'échappait de ses lèvres. Jane le regardait en se demandant comment on pouvait s'oublier à ce point.

– Allons, lui dit-elle un peu sèchement en se levant pour éviter les postillons dont il la criblait. En route !

Dans la voiture, il s'assoupit rapidement, comme il le faisait toujours après déjeuner, et Jane lui lançait de temps à autre des regards furtifs. Sans le sifflement rauque qui sortait de sa bouche entrouverte, on aurait pu le croire mort. Jane pensa soudain qu'il pourrait très bien ne plus se réveiller, son cœur ayant cessé de battre sans même qu'elle s'en aperçoive. « Pauvre vieux machin », soupira-t-elle en

ouvrant sa fenêtre et en respirant avidement l'air frais. Elle avait un peu mal au cœur ; sans doute parce qu'elle avait beaucoup bu et mangé, mais également parce que de Bertin émanait une drôle d'odeur. Vaguement sucrée, vaguement dégoûtante, et dans laquelle entraît quelque chose d'indéfinissable, de trouble et d'insidieux. Ce n'était pas la première fois que Jane la remarquait ; au début elle avait pensé qu'elle provenait du manque d'enthousiasme qu'éprouvait le vieil homme pour l'hygiène corporelle. Mais n'était-ce pas plutôt, et soudain cette idée lui paraissait évidente, la lente décomposition des cellules qui avait commencé ? Le délabrement des organes qui ne fonctionnaient plus tout à fait ? Mieux même, cette odeur ne provenait-elle pas d'une sorte de peur physiologique, inconsciente, d'un corps qui se savait destiné à mourir à plus ou moins brève échéance ? Jane en était sûre tout à coup : Bertin puait la mort. Elle frissonna à cette idée et accéléra, vaguement mécontente d'elle-même. Elle se rendait bien compte que plus les jours passaient et moins elle observait le vieillard avec un sourire amusé et vaguement étonné. Pourtant, se répétait-elle, il y a quelque chose de touchant en lui ; son goût de la vie et l'avidité qu'il mettait à en jouir. À soixante-dix-huit ans, ce n'était pas si courant après tout. Parfois même, Jane avait l'impression qu'une complicité naissait entre eux ; quand il parlait peinture le plus souvent. Car alors un vrai sentiment vibrat en lui et ses paroles et ses actes n'étaient plus seulement provoqués par des mécanismes qu'elle observait sans bien les comprendre, mais par une émotion qu'elle partageait. Malheureusement cette impression était fugitive et régulièrement le vieil homme la décourageait. Elle sentait bien, en effet, qu'en tant qu'être humain elle ne l'intéressait pas le moins du monde. La seule chose qui le séduisait, c'était l'illusion qu'elle lui permettait d'entretenir vis-à-vis de lui-même autant que vis-à-vis des autres. Il avait envie

de la regarder, de la toucher, et il voulait qu'on la prenne pour sa maîtresse. Les gens et les objets n'étaient plus pour lui que des moyens d'accéder aux plaisirs dont il pouvait encore jouir. Il n'avait plus le temps de faire du sentiment ; restait la sensiblerie.

Bertin dormait toujours et son visage était agité de tics nerveux qui le faisaient grimacer. Songeuse, Jane se demanda où se cachait le jeune homme qu'il était hier encore ; se promenait-il souvent derrière ses paupières closes ? Et quand il se réveillait, combien de secondes fallait-il au Bertin d'aujourd'hui pour se souvenir que ce jeune homme était mort et qu'un vieillard avait pris sa place sans qu'il ait eu le temps, vraiment, de s'en apercevoir ? Combien de secondes, ensuite, lui fallait-il pour accepter cette substitution ? Et surtout, pour l'oublier ?

Jane se regarda dans le rétroviseur, inquiète soudain. Et si elle avait soixante-dix-huit ans et qu'elle l'ait oublié ? Perdue dans ses rêves du temps où elle en avait vingt et voyageait avec... comment donc déjà ? Elle sourit avec reconnaissance au visage jeune que lui renvoyait le rétroviseur : le sien. Encore le sien. Un sonore raclement de gorge l'avertit alors que Bertin se réveillait. Bon, il n'était pas mort. À son regard légèrement hébété, elle devina qu'il en était étonné lui-même et en soupirait d'aise. Se réveiller, cela devient un exploit à partir d'un certain âge...

– Vous avez bien dormi, Jacques ?

– C'était merveilleux, lui répondit-il en la dévisageant des pieds à la tête. Je rêvais de vous. Vous savez, ajouta-t-il après une minute de contemplation muette, je trouve exquis de me faire conduire par vous car cela me permet de contempler tout à loisir votre ravissant profil.

« Ravissant profil, mon cul », pensa Jane en lui répondant qu'effectivement il avait une chance inouïe.

– Mais oui, mais oui, bafouilla-t-il, c'est une chance

d'avoir à côté de soi un petit sexe... un petit, heu... je veux dire, un petit Saxe comme vous, ma tendre amie.

Le désir le rendait maladroit et sa voix, quand il était ému, ne lui obéissait plus ; elle partait dans l'aigu, ridicule. Bref, il muait. Hélas, il ne se dirigeait plus vers l'âge d'homme, mais retournait, en passant par les mêmes frontières, à celui de bébé bavant et trébuchant.

– Vous a-t-on déjà dit que vous aviez de ravissants petits pieds ? continua-t-il en louchant sur les jambes de Jane. Vous savez, mon petit, les jeunes gens ne savent pas apprécier ces détails esthétiques, artistiques je dirais même, comme des hommes... heu... des hommes faits.

– Ah bon, répondit Jane en pensant au camembert.

– Je vous assure, je parle sérieusement. Tenez, est-ce qu'un de vos jeunes admirateurs vous a déjà dit que vous aviez des pieds ravissants ? Hein ?

Voilà exactement le genre de conversation qu'elle subissait depuis leur départ. Continuellement, Bertin lui parlait de son corps ; sans doute parce qu'il ne pouvait pas le toucher, mais également parce que c'était la seule chose qui l'intéressât vraiment. Et lorsqu'elle lui posait une question sur un sujet qui ne concernait pas ses obsessions, il ne lui répondait pas et continuait sur son idée fixe comme s'il n'avait pas entendu. Jane s'était donc résignée à n'avoir jamais aucune conversation avec lui ; elle l'écoutait distraitement, hochant la tête d'un air entendu et souriant quand il souriait. Mais à la longue, cela lui pesait et les efforts qu'elle devait faire pour ne pas se trahir la rendaient parfois irritable.

Bertin brusquement posa une de ses mains sur son genou. Sous ce contact, Jane se rétracta et le repoussa en lui rappelant sèchement qu'elle conduisait.

– Oh pardon, petite diablesse, si on ne peut plus vous faire de compliment...

Il n'avait pas l'air gêné et feignait de considérer qu'elle

était de mauvaise humeur. Les dents serrées, Jane regarda la main de Bertin, maintenant posée sur sa propre cuisse ; comme toujours elle était habillée d'ongles sales, coupés ras et inégalement. Quelques poils grisâtres y traînaient mélancoliquement. Dire que c'était avec ce vieux truc qu'il espérait la caresser... Pauvre Bertin !

– Alors, vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure ; est-ce qu'un de vos jeunes admirateurs vous a déjà dit que vous aviez des pieds ravissants ? Et des jambes également, je dois l'avouer...

Jane soupira ; ses pieds, ses pieds, il lui cassait les pieds, oui...

– Répondez-moi franchement...

– Par pitié, Jacques, taisez-vous un peu ; je suis fatiguée.

– Comment ? Comment ? – il semblait surpris et un peu décontenancé. Mais qu'est-ce qui se passe ?

– Vous me fatiguez, c'est tout.

– Ah ! les femmes, susurra-t-il, toutes les mêmes. Elles s'énervent pour un rien. Enfin, nous sommes vos esclaves et toujours prêts à satisfaire vos petits caprices.

Il jubilait à nouveau, ravi sans doute de prouver par sa magnanimité combien il était supérieur à ces êtres fragiles et capricieux que sont les femmes. Et il continua ainsi à déblatérer contre ces « petites choses imprévisibles qui sont tout le sel de la terre ».

– Mais de qui me parlez-vous, à la fin ? lui demanda Jane. De Brigitte Bardot ? de Golda Meir ? de George Sand ? de Marie-Antoinette ? Ou de moi ?

– Mais...

– Mais rien, vous êtes stupide.

Il la regardait toujours d'un air protecteur et il lui demanda d'un ton béat :

– Vous me trouvez vraiment stupide ?

Jane, excédée, lui lança alors sans réfléchir :

– Non, vous n’êtes pas stupide, mais vieux.

Instantanément le visage du vieillard s’altéra et ses mains se mirent à s’agiter spasmodiquement sur ses cuisses. Jane l’avait touché au point sensible et déjà elle s’en voulait. C’était cruel et inutile. Alors, doucement, elle essaya de lui expliquer combien étaient ridicules et excédantes ces éternelles considérations sur LA femme. Elle lui dit aussi qu’elle ne comprenait pas qu’un homme intelligent comme lui y succombât. Bertin l’écoutait d’un air attentif et opinait de la tête comme s’il découvrait une vérité nouvelle pour lui. Mais Jane sentait bien que ses paroles seraient vite oubliées et qu’il n’y avait rien à faire ; plus rien à faire.

«Veux-tu vieille ridée entendre Pourquoi je ne te
puis aimer?»

CLÉMENT MAROT, *Épigrammes*.

Ce matin-là, comme tous les matins, Bertin appela Jane pour lui annoncer qu'il était neuf heures et qu'il arrivait dans sa chambre avec les petits déjeuners.

– Je vous adore, mon petit, lui murmura-t-il avant de racrocher – puis après un silence, il ajouta : Qu'est-ce que vous voulez, c'est trop fort, il faut que ça sorte.

«Comme le sperme, sans doute», pensa Jane en fermant jusqu'au cou sa chemise de nuit.

– Mon Dieu, comme vous êtes ravissante, s'écria-t-il en entrant, une déesse.

La déesse sourit d'un air lointain et demanda à son adorateur s'il avait bien dormi.

– Merveilleusement, répondit-il en posant ses mains crochues et ses yeux vifs sur les épaules de Jane et en l'embrassant sur les joues.

Jane prit son plateau et s'installa sur son lit; Bertin ne la lâchait pas des yeux.

– Au lieu de me regarder tout le temps, mangez donc un peu, lui lança-t-elle entre deux bouchées.

– Mais je vous mange des yeux, mon petit, et c'est bien

meilleur que n'importe quel petit déjeuner au monde... bien meilleur. Vous êtes tellement jolie avec cette chemise de nuit, tellement fraîche. Je ne me lasserai jamais de vous regarder, moi...

Jane, elle, regardait par la fenêtre en tapant nerveusement du pied contre le montant du lit. Elle attendait que les grandes eaux se calment. Vaguement, elle l'entendait parler de ses petits pieds fragiles et ravissants, de ses épaules et de ses bras ronds lorsque soudain, sans qu'elle l'ait entendu se déplacer, Bertin fut à ses pieds. Alors, avec une rapidité dont elle ne l'aurait jamais cru capable, il attrapa son pied nu et le couvrit de baisers humides. Jane, stupéfaite, resta quelques secondes sans réaction ; il était grotesque, à moitié affalé sur la carquette ! Enfin, elle le repoussa en éclatant de rire :

– Vous devenez fou ? lui demanda-t-elle tandis qu'il se relevait péniblement, un sourire niais aux lèvres.

– Je vous adore, je vous adore, répéta-t-il en s'époussetant et en allant se rasseoir devant son petit déjeuner, comme si de rien n'était.

– Je suis ravie de l'apprendre, répondit Jane en riant toujours. Bon appétit, maintenant.

Elle n'en revenait pas de son audace et elle était beaucoup plus amusée que dégoûtée – ou indignée. Les pieds sont si loin de la tête et du cœur... Tant qu'à faire d'ailleurs, elle préférait qu'il embrasse ses pieds plutôt que ses mains.

Un quart d'heure plus tard, tandis qu'elle faisait sa toilette, Jane repensait à cette scène en se demandant si l'obsession sexuelle que manifestait Bertin cachait une impuissance ou, au contraire, si en ne lui parlant que de « ça » il tentait de lui faire savoir qu'il pouvait encore. Cette question la tracassait, car bien qu'elle sût qu'on pouvait encore bander à un âge avancé, quelque chose en elle se refusait à l'admettre. Exactement comme à douze ans elle refusait l'idée que sa mère, ou les « vieux » du même âge,

puisse encore faire l'amour. Pour elle, Bertin n'était plus un être humain à part entière; ses rides et ses cheveux blancs l'isolaient plus sûrement qu'aucune prison et, à vingt ans, on préfère souvent penser qu'on n'a rien de commun avec ces êtres diminués et abîmés par la vie. Et surtout pas le sexe.

Au soir de cette même journée ils décidèrent de prendre un verre au night-club de leur hôtel. Pour la circonstance le vieil homme s'était fait beau et avant de passer à table, tel un écolier, il lui avait présenté ses mains. Elles étaient propres et soignées.

– Ce n'est pas tout, avait-il ajouté en saisissant la main de Jane et en la passant longuement sur ses joues : Sentez comme c'est doux.

C'était flasque. Mais elle lui avait souri en le complimentant; il s'était fait raser et manucurer pour elle. Et même s'il espérait sournoisement que ses efforts porteraient leurs fruits, c'était plutôt mignon!

Le night-club était une cave dont on avait gratté les murs pour y mettre à nu les pierres et la pénombre habituelle à ce genre d'endroits y régnait. Jane et Bertin, installés devant une bouteille de champagne, continuaient leur sempiternelle conversation.

– Je ne comprends pas pourquoi, lui disait-il, les gens de mon âge ne vivent pas comme moi. Les femmes adorent les hommes d'expérience qui savent les traiter comme elles le méritent...

– Oui, c'est vrai, lui répondait Jane machinalement. Mais vous savez, tout le monde n'est pas comme vous. Aussi jeune d'esprit, aussi anticonformiste...

– Ah bon? Oui? Mais tout de même, je ne comprends pas...

– Vous, vous êtes formidable, Jacques, et c'est rare, croyez-moi.

– Moi? Moi? Formidable? Pourquoi? Vous le croyez vraiment? Mais pourquoi?

– Eh bien! parce que...

– Vous me trouvez vraiment formidable! Je vous étonne, hein?

– Oui, c'est si rare qu'un homme de votre âge aime tant la vie et sache si bien en profiter.

– Oui, vous trouvez? Mais pourquoi les autres ne font-ils pas comme moi? Vous trouvez ça vraiment extraordinaire? Dans le fond c'est vrai que c'est assez exceptionnel...

Vingt fois Jane devait lui répéter les mêmes choses et vingt fois il s'en gargarisait. Ne pensait-il donc jamais que son argent était pour beaucoup dans la vie qu'il menait? Il était renversant et Jane se demandait toujours jusqu'à quel point il était dupe de lui-même. Elle oubliait que la vieillesse secrète parfois une maladie qui s'appelle la sénilité; et que nul n'en est à l'abri.

Absorbée par ses pensées, elle ne vit pas qu'un homme s'approchait de leur table. Ce fut seulement quand il s'inclina devant elle pour l'inviter à danser qu'elle le remarqua.

– Vous permettez? demanda-t-il à Bertin qui se trémoussa en signe d'acquiescement.

Jane nota immédiatement que l'inconnu était jeune et, sans chercher plus loin, elle se leva et le suivit. Tandis qu'ils dansaient l'homme se présenta : il s'appelait Marc, était français et en voyage d'affaires à Apeldoorn. Il dit aussi à Jane qu'il l'avait remarquée à la réception de l'hôtel le matin même et qu'il avait eu envie de la connaître. Jane l'écoutait en souriant; elle se sentait bien dans ses bras et elle se moquait du reste! Il n'était pas vraiment beau pourtant, mais il avait un charme fait de virilité poilue et de regards parfois très doux et très chauds. Et surtout, surtout, il était jeune. Jane le trouva donc bien plus séduisant qu'il ne l'était peut-être. Et quand les slows s'arrêtèrent, elle lui

proposa de venir boire le champagne à sa table. Bertin, ravi de trouver un compatriote, engagea tout de suite la conversation tandis que Jane en profitait pour mieux dévisager Marc. Avec curiosité elle regardait cet homme civilisé qui se servait d'un verre pour boire, qui s'essuyait les lèvres avec une serviette en papier et qui allumait ses cigarettes d'un geste précis. Cet homme-là ne laissait pas bien deviner qui il était réellement. Et Jane essayait de calquer sur cet inconnu posé l'image de l'homme libéré du regard des autres, libéré de son contexte social, face aux seules sensations du corps. L'homme nu face à la femme nue. Et quand Marc se rapprochait d'elle en parlant négligemment de tout et de rien, son haleine, premier indice de l'autre, arrivait jusqu'à elle et tous ses sens étaient en alerte ; seuls son esprit et ses propos feignaient d'être occupés à autre chose. Car déjà Jane savait que Marc serait son amant ; à la façon dont il la regardait, elle sentait qu'elle n'aurait qu'à dire oui pour obtenir ce qu'elle voulait. Et elle le voulait. Contre Bertin d'abord dont les rides finissaient par lui faire croire qu'il n'existait plus d'hommes tentants et de désirs propres ; contre Gilles ensuite ; et contre elle-même aussi, peut-être.

Ils dansèrent une fois encore ; Jane sentait la bouche de Marc frôler ses cheveux et sa peau de plus en plus précisément et elle s'étonnait presque d'en ressentir un plaisir aussi vif. Aussi, quand il lui demanda d'une voix neutre s'il pourrait la retrouver un peu plus tard, c'est en souriant qu'elle acquiesça.

Il fallut bien ensuite qu'elle accordât quelques danses à Bertin ; mais le dégoût que cette étreinte molle lui eût inspiré en temps normal ne l'effleura même pas. Car ce n'était pas elle que Bertin tenait dans ses bras, ce n'était pas elle qui souriait en réponse à ses fadaïses. Elle, elle était tout entière absorbée par un petit renard aux dents aiguës

qui lui rongeaient le ventre et que, pour rien au monde, elle n'aurait délogé.

Deux heures plus tard, nue et immobile dans le lit de Marc, Jane attendait qu'il eût terminé ses ablutions. Elle passa sa langue sur ses lèvres – mais quel goût avaient-elles donc? –, elle caressa son cou, serra ses seins dans ses mains et se trouva douce. Elle était heureuse parce que ce soir tout cela ne serait pas inutile; tout à l'heure ce seraient les mains d'un homme qui la caresseraient. Avec curiosité elle se demanda comment il allait lui apparaître à la porte de la salle de bains. Nu? En slip? Une serviette autour des reins? Souriant? Faussement indifférent? Est-ce qu'il lui parlerait? Au fait, allait-il lui plaire? Et elle, allait-elle l'inspirer? Elle vérifia une nouvelle fois la douceur de sa peau et elle arrangea l'abat-jour pour que la lumière lui soit plus flatteuse. Puis elle attendit en écoutant les bruits de robinetterie qui venaient de la salle de bains. «Pourvu qu'il ne se lave pas trop», pensa-t-elle; elle détestait l'odeur que le savon fraîchement utilisé laisse sur la peau d'un homme. Ne sachant que faire, et un peu nerveuse, elle s'absorba dans la contemplation des meubles, remarquant çà et là un objet ou un vêtement qui appartenait à Marc et qu'elle essayait naïvement d'interroger sur leur propriétaire. Elle se sentait étrangement absente et elle n'arrivait pas à croire qu'elle allait être un des deux protagonistes du jeu qui se préparait. Elle avait presque envie de se sauver sans bruit et de rigoler un bon coup en imaginant la tête de Marc... L'adolescente qu'elle était, il y a si peu de temps encore, talonnait la femme qu'elle devenait et ricanait dans son dos. Mais soudain Marc fut là. Il portait un caleçon à fleurs et cela lui plut. Elle le regarda en souriant et en se demandant si ce monsieur qu'elle connaissait à peine allait vraiment lui mettre cette chose dure qui fascinait tant Liline. Il avait une chaîne en or autour du cou et Jane aimait aussi; Dieu

sait pourquoi, elle avait toujours trouvé cela très sexy chez un homme! Mais déjà il était allongé à côté d'elle et il l'embrassait sans un mot.

C'était agréable. Très vite pourtant Jane s'inquiéta de ne rien sentir là où justement elle aurait dû sentir quelque chose! Marc la pressait contre lui, l'embrassait, la caressait, et rien... Avait-il des problèmes? Avec Gilles, elle était habituée à des manifestations plus rapides du désir. C'était un peu déroutant et presque vexant. Au bout de dix bonnes minutes la chose commença tout de même à durcir!

– Tu sens ma grosse queue entrer en toi?

–

– Je pénètre ta chatte, je te fous mon sexe dedans. Tu es toute à moi. Tu aimes?

–

– Dis-le moi que tu aimes ça, je veux que tu me le dises.

«Allons bon, pensa Jane, voilà qu'il cause...» Elle qui aimait plutôt l'amour silencieux, surtout la première fois, elle allait être servie. Mais elle ne voulait pas le vexer ni couper ses élans déjà laborieux et elle se décida à pousser quelques soupirs qu'elle espérait éloquents.

– Prends ma queue dans ta main et mets-la toi-même. Regarde comme je bande, salope, à cause de toi. Dis-moi qu'elle te plaît ma queue, dis-moi tout ce qui te passe par la tête.

–

– Tout à l'heure je suis allé aux chiottes et je me suis branlé en pensant à toi... Oui, avant de boire le champagne, quand je suis allé aux chiottes. Tu te souviens?

Tiens, était-ce vrai? Effectivement il était bien allé aux toilettes un moment; elle s'en souvient. Mais s'était-il vraiment branlé? Jane aurait bien voulu le savoir, mais Marc s'agitait de plus en plus frénétiquement en elle ce qui l'empêcha de pousser plus avant ces intéressantes

réflexions ! Elle commençait à se sentir vraiment obligée de dire quelque chose maintenant ; après tout il avait peut-être besoin de cela pour jouir. Et puis il lui faisait mal.

– C'est bon, oh... oh, c'est bon...

C'est tout ce qu'elle a trouvé ! Avec une certaine inquiétude elle se demande si ce brutal va-et-vient va encore durer longtemps ; elle se retrouve dans des positions incroyables et elle a l'impression qu'une de ses jambes ou un de ses bras vont rester définitivement coincés !

Pourtant elle fait de méritoires efforts pour se mettre au diapason. « Maintenant que je suis là, se dit-elle, autant en profiter. » Mais toutes ces acrobaties, si elles sont intéressantes techniquement, ne lui laissent guère le loisir de se laisser aller au plaisir.

– Tu es toute mouillée, tu jouis grâce à ma queue ; tu aimes ?

–

– Tu sens mes couilles ? Elles tapent sur ta raie ; ça te plaît, salope ?

Salope, salope...

Jane commence à le trouver fatigant avec son vocabulaire de corps de garde et elle aimerait vraiment qu'il en termine avec ses coups de bélier qui lui font mal.

– Plus doucement, s'il te plaît, tu me fais mal, lui murmure-t-elle en le retenant légèrement.

Mais ces mots le déchaînent encore plus et Jane commence à gémir – de douleur.

– J'aime te faire mal ; crie si tu en as envie. Ouvre-toi complètement. C'est de ta faute si je te fais mal, tu m'ex-cites trop, salope.

–

– Regarde ma queue énorme, elle va te brûler le cul, brûler ta chatte. Je te défonce avec parce que tu es une vraie putain et que j'aime ça.

Soudain il lui saisit violemment les cheveux et, en lui maintenant la tête sur l'oreiller, il lui dit d'un ton dur :

– Tourne-toi, je veux te prendre partout; comme une chienne.

– Non, non, crie Jane en se débattant.

– Obéis! Je t'ordonne de te retourner, répète-t-il d'un ton oppressé et menaçant. Tu feras tout ce que je t'ordonnerai de faire.

Jane résiste, mais très vite elle est obligée de céder car Marc, après l'avoir giflée, l'a retournée de force. Jane a peur; elle n'a jamais aimé, ni pratiqué d'ailleurs, la violence au lit. En même temps elle est intéressée par cette façon de faire et très curieuse de voir comment cela va se terminer. Et puis la logorrhée de Marc commence à agir sur elle et elle ne sait plus très bien où elle en est. Elle a mal, elle a peur, elle s'énerve, elle tremble, elle pleure et tout se brouille dans son esprit; par moments des silences énormes pèsent sur eux et ils deviennent muets, accolés comme de la cire. Puis de nouveau les ordres fusent :

– Mets-toi à quatre pattes... Suce-moi... Mets-toi debout... Retourne-toi que je t'encule.

Fais ceci, fais cela. Et Jane fait ceci et Jane fait cela. Il la gifle, elle le mord. Il la pince jusqu'au sang, elle le griffe jusqu'au sang. Elle le déteste, elle a besoin de lui, et le plaisir et la douleur se mêlent étroitement et plus rien n'a de sens.

Soudain, il s'arrête net et s'endort. C'est fini.

Le lendemain, très tôt, alors que Marc dormait encore, Jane s'est habillée rapidement et, sans bruit, elle a rejoint sa chambre. Elle est maintenant assise sur son bidet et elle pense à sa nuit en se demandant si elle l'a vraiment vécue. Mais son sexe enflé et douloureux, son vagin érodé et comme javellisé, lui rappellent péniblement mais sûrement

que cela n'a pas été un rêve. Jamais elle n'a eu le sexe dans cet état! Le voilà inutilisable pour plusieurs jours... Elle aimerait bien savoir si Marc fait toujours l'amour aussi violemment avec les filles; et s'il leur dit à toutes exactement les mêmes choses. A-t-il réellement besoin de tout ce cinéma chaque fois? Il n'avait commencé à s'exciter vraiment que lorsqu'il s'était mis à l'injurier; il suçait les grossièretés qu'il lui lançait comme des bonbons à la fraise et il les lui assenait comme autant de coups mortels. Ne se sentait-il donc un homme, un vrai, que de cette manière? C'était plutôt triste, ce besoin de mépriser l'autre pour pouvoir jouir; on imagine trop bien ce qui se cache derrière. Comment faisait-il, le pauvre, quand il était amoureux? Mal, sans doute, privé de ses petites armes de mâle inquiet... Tranquillement, Jane rêve ainsi à tout ce à quoi on peut rêver, assise sur son bidet, occupée à effacer les traces du plaisir.

Arnhem, le 8 juin.

Ma Liline,

Il va falloir que tu fasses beaucoup de prières pour moi car j'ai dû commettre pas mal de péchés mortels la nuit dernière. Le premier et le plus grave étant sans doute le fait que j'ai forniqué sans aucune intention de donner la vie! Les autres, je te les raconterai de vive voix... Toi qui prétends toujours que je ne suis bonne à rien, sauf à «faire des saletés avec les hommes», eh bien, je vais te décevoir. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre; toi aussi par conséquent! Figure-toi que j'ai découvert cette nuit une nouvelle façon de faire qui m'a bigrement intéressée et assez surprise : pas beaucoup plu, à vrai dire, mais vraiment intéressée. Je croyais, jusqu'à hier soir, que ce genre de rapports n'existaient que dans les livres pornos, eh bien, non, ça existe aussi dans la vie...

Je te sens dévorée par la curiosité, ma Liline, mais tu attendras mon retour pour tout savoir. Parfaitement! Tout ce que je veux bien te dire, car je suis très bonne, c'est que moi j'avais plutôt envie de rigoler et que c'est un miracle si je n'ai pas une jambe cassée ou un bras tordu mais seulement un vague torticolis et des crampes partout... Jamais je ne me serais crue si souple! Quant à mes chastes oreilles, elles se demandent encore si elles ont bien entendu... Chienne, pute, salope, je croyais que c'étaient des petits mots doux et rigolards réservés à l'amitié; mais non, il paraît que ce sont également des mots pour l'extase. Comme tu vois, on en apprend toutes les nuits et je vais pouvoir ajouter un chapitre intéressant à ma grande étude sur les mœurs bizarres de la tribu des hommes. Enfin, grâce à Marc – c'est son nom –, j'ai comblé mon besoin de chair fraîche qui était assez violent – car, tu auras beau dire, Bertin est plutôt avarié – et j'ai également prouvé à mon cher petit corps qu'il était toujours désirable et en bon état de marche. Après Gilles, je me demandais s'il était encore capable de me procurer certaines sensations délicieuses sans lesquelles la vie ne vaut pas d'être vécue. Tout va bien, merci, ta Jane n'est pas encore foutue. Alléluia!

Du coup j'ai décidé d'envoyer ma lettre de rupture à l'imbécile. J'attends encore deux ou trois jours pour être tout à fait sûre, et hop, à la poubelle... Je redeviens enfin moi-même et je n'en suis pas mécontente. Il faut dire qu'à force de côtoyer Bertin je me sens tellement belle, tellement désirable, tellement intelligente, tellement jeune et tellement tout que ça m'aide drôlement pour remettre à leur place mes petits problèmes.

Lui, il est toujours le même; sans arrêt il me parle de mes charmes et de ses glandes sexuelles, que je vais finir par connaître par cœur sans y avoir jamais touché. À midi il m'a annoncé d'un ton sans réplique qu'il était l'amant parfait, car depuis qu'il a été opéré de la prostate il est stérile; l'idéal pour une femme, m'a-t-il répété cinq ou six fois. Je ne sais pas s'il espérait que je m'écrie : « Quelle chance, Jacques chéri, je n'ai plus rien à craindre et dès ce soir je vous appartiens. » Mais en tout cas il est gonflé, tu ne trouves pas? Enfin, j'ai souri bêtement et j'ai fermé ma gueule. J'ai eu du mérite parce que pendant tout le déjeuner il m'a raconté en détail, et sans rien m'épargner, les films pornos qu'il a vus, tout à fait par hasard naturellement. Et je t'assure qu'entendre certains mots sortir de sa bouche molle ça fait froid dans le dos. Pourtant tu sais que les mots ne me font pas peur, mais venant de lui, ce n'est vraiment pas la même chose. « Un scandale, ce qu'on ose aujourd'hui faire au cinéma, m'a-t-il affirmé d'un ton outragé mais l'œil brillant. Un vrai scandale, je n'en reviens pas. » Il n'en revient peut-être pas le vieux bonhomme, mais il y retournera sûrement! Ah, ma pauvre dame, la vieillesse, c'est vraiment pas très ragoûtant... Oui, oui, je sais, c'est pas de sa faute s'il a soixante-dix-huit ans. Oui, oui, je sais, tous les âges ont leurs excuses; mais l'âge en est-il une? Oui, oui, je sais, je suis une garce... Ne t'inquiète pas, va, ma Liline, je suis très douce avec lui, très prévenante, très gentille, très tout, quoi... Et je respecte ses cheveux rares et sa jeunesse défunte; au moins tant qu'il respectera ma jeunesse à moi. Car ce pauvre vieux machin me semble très intéressé par le jeune machin que je suis. Un peu trop, à mon goût. Enfin, je lui pardonne car il est très riche et que rien

n'est plus agréable que de dépenser l'argent qui ne vous appartient pas ; l'argent qui ne sent pas la sueur. Sa propre sueur !

Bon, je m'arrête, parce que je sens que tu vas dire que je suis une sale garce sans cœur et que, dans le fond, ça m'ennuierait que tu le penses ; même si c'est vrai ! Je vais donc me coucher, ma Liline, en t'embrassant et en te répétant que t'es la plus belle du monde.

Jane, la vilaine qui t'aime.

P.-S. On rentre par la Belgique ; donc on reste une semaine de plus. Tu vois, tout va très bien. Mais comme malgré tout je ne crois pas que je revoyagerai avec Bertin, j'en profite tant que j'y suis. C'est pas tous les jours qu'on rencontre des hommes jeunes, riches, beaux et disponibles ; j'en ai un vieux, riche, moche et disponible. Je m'en sers... mais je n'en use pas.

« Savez-vous quel est le plus grand de tous les vices ?
Avoir plus de cinquante-cinq ans. »

IVANTOURGUENIEV

Le recul que Jane avait pris vis-à-vis de Gilles lui permettait maintenant de considérer son amour comme un sentiment distinct de celui qui l'inspirait. Et elle savait que cet amour finirait, lui aussi, par devenir quelque chose de distinct d'elle-même. Elle vivait cette période, classique dans ce genre de situations, où l'on se met à penser à l'autre avec une certaine hargne tout en se trouvant des tas de raisons bien carrées, bien logiques, pour ne plus l'aimer. On ne songe plus guère alors que beaucoup de la force et du charme de l'amour résident justement dans l'absence de ces raisons bien carrées, bien logiques. Et Jane se persuadait que rien de sérieux n'aurait été possible entre eux simplement parce qu'elle n'aimait pas Gilles en tant qu'individu, mais en tant que réactif chimique. Il produisait en elle des réactions qui la bouleversaient, mais s'il était doux de s'y abandonner il était inadmissible de s'y perdre. Par rapport à Gilles, son voyage était donc une réussite ; avec Bertin, c'était moins évident. Pourtant, depuis sa nuit avec Marc, Jane avait trouvé en elle des trésors d'indulgence pour le vieil homme ; simplement parce qu'il n'aurait plus jamais la chance d'être

désiré pour lui-même. Cette certitude-là devait être insupportable et c'était sans doute ce qu'il cherchait à oublier. Jane lui pardonnait donc tout ce qu'il était à cause de tout ce qu'il n'aurait plus; du moins le croyait-elle quand elle était seule dans sa chambre. Car en sa présence, malgré les promesses qu'elle se faisait et malgré ses réels efforts, le lait d'humaine tendresse qui coulait dans ses veines tournait souvent à l'aigre. Bertin, en effet, possédait une qualité de bêtise décourageante et, sans cesse, Jane hésitait entre le fou rire et la consternation. Mais il y avait plus grave : c'était le dégoût physique qu'il lui inspirait. Car si Bertin se sentait aussi jeune à l'intérieur de lui-même que quarante ans plus tôt et s'il oubliait les stigmates que l'âge lui avait infligés, Jane, elle, ne pouvait les oublier puisque sans cesse ils lui sautaient aux yeux, au nez et aux oreilles. En fait, sans qu'elle s'en rende bien compte, elle devenait obsédée par la vieillesse. Avant, elle savait bien sûr que cela existait, mais elle ne se sentait pas concernée; sa propre vieillesse était quelque chose de trop lointain, trop improbable même à ses yeux, pour qu'elle puisse l'imaginer vraiment. À force de côtoyer Bertin, elle ne pouvait plus ignorer cette réalité que chacun s'efforce, sa vie durant, d'oublier. Et elle en arrivait à éprouver un sentiment de culpabilité parce qu'elle avait encore vingt ans. Que n'aurait-il donné pour être comme elle belle, belle parce que jeune, jeune?

Jane s'efforçait pourtant de respecter le contrat tacite qui les liait – entre eux ne s'agissait-il pas d'un marché où chacun prenait chez l'autre ce qui l'intéressait? –, mais cela lui devenait de plus en plus désagréable. Elle s'y appliquait cependant et avait le sentiment d'être honnête en donnant au vieillard beaucoup de son temps, un peu de sa jeunesse et pas mal de sensations. Ils étaient quittes; du moins le croyait-elle.

Après avoir visité le musée Kröller-Müller, consacré à Van Gogh, et s'être baladés dans le parc de la Haute-Veluwe, Jane et Bertin avaient passé deux jours à Utrecht. Comme il faisait très beau, ils décidèrent d'y rester un jour de plus et de profiter de la piscine de leur hôtel pour se reposer et bronzer. Jane, qui n'avait jamais vu le vieil homme en maillot de bain, se demandait avec autant de curiosité que d'inquiétude ce qu'elle allait découvrir. Comme lui non plus ne l'avait jamais vue dans cette tenue, elle appréhendait également le moment où il lui faudrait apparaître presque nue. Bertin ne la quittait pas des yeux et attendait visiblement avec impatience qu'elle enlève son peignoir. Elle le fit rapidement et s'étendit sans plus attendre sur le ventre; elle avait ainsi l'impression d'offrir moins de prise à ses regards. Il installa son matelas tout contre le sien et, très vite, elle sentit venir à elle les effluves de son eau de Cologne qui, par de mystérieuses altérations chimiques, virait régulièrement au bout de quelques minutes. Rageuse, elle enfonça sa tête dans le matelas et essaya de ne plus se préoccuper que de la chaleur du soleil sur sa peau. Mais sans succès. Elle sentait les regards pesants du vieillard et c'était comme si on lui passait un chiffon sale sur le corps. N'y tenant plus, elle se retourna et lui demanda d'aller voir comment était l'eau.

– Mais tout de suite, ma petite fée, vos désirs sont des ordres...

Jane, méditative, le regarda s'éloigner d'un pas précautionneux. On avait l'impression qu'un mauvais plaisant avait disposé un peu au hasard des paquets de chair sur son corps, sans liens apparents entre eux et comme détachés des os. À chacun de ses pas ils dansaient tristement la gigue. Car bien que Bertin ne fût pas gros, tout pendait chez lui, attiré sans doute par la terre qui le recueillerait bientôt. Quel pauvre vieux machin c'était! Jane ferma les yeux en

soupirant; Bertin et elle étaient, devaient être, deux instantanés de la vie qui ne se rejoindraient jamais. Comment dormir tranquille sans cette certitude-là?

Quand elle rouvrit les yeux, elle le découvrit, debout à côté d'elle, qui la contemplait. L'air courroucé, elle se souleva sur ses coudes et lui demanda comment était l'eau.

– Très bonne, vous savez ils la mettent chaude et...

– Vous vous êtes baigné?

– Non, je vous attends, répondit-il l'œil gourmand en rapprochant son matelas que Jane avait éloigné de quelques centimètres. Je vous observe depuis quelques minutes, continua-t-il en se rallongeant, et réellement vous avez un corps parfaitement proportionné. Et tout est dans les proportions dans un corps. Une femme, par exemple, peut avoir de très jolies jambes mais un buste qui ne va pas avec, et hop, l'harmonie est détruite. C'est très très important, très...

Il disait cela en hochant la tête d'un air pensif et il en profitait pour s'appesantir du regard sur toutes les parties du corps qu'il décrivait. Et ses fesses parfaites, et le galbe de ses jambes, et sa chute de reins délicate, et son ventre si adorablement bombé... Ce fut tout juste s'il ne parla pas de son délicieux pubis moulé dans l'étoffe de coton! Jane l'écoutait en tapant nerveusement ses pieds sur le sol dallé; elle l'aurait volontiers envoyé à l'eau d'une bonne bourrade dans son matelas. C'est elle qui s'y jeta, le laissant seul avec son discours. Elle nagea vigoureusement et se sentit presque lavée, débarrassée de toute cette glu dont il l'avait tartinée. Mais dès qu'elle le vit approcher, elle sortit de la piscine. L'idée de tremper dans la même eau que lui, ne fût-ce qu'une minute, la dégoûtait. Elle se rallongea, bien décidée cette fois-ci à ne plus se laisser importuner par ses regards; et doucement elle tomba dans une agréable torpeur. Jane adorait le soleil et cette sensation qu'il vous donne, en vous

écrasant au sol, de ne plus faire qu'un avec la terre. Elle devenait herbe, caillou, et plus rien ne comptait que cette brûlure sur sa peau et le bruit de son sang à ses oreilles. Quand Bertin se réinstalla à son côté, elle ne l'entendit qu'à peine. Cela durait depuis dix minutes, une demi-heure peut-être, Jane ne le savait pas exactement, quand elle fut brutalement arrachée à cette bienheureuse somnolence par quelque chose qui la stupéfia et la laissa sans réaction une seconde ou deux, le temps qu'elle réalise ce qui se passait. Car Bertin, le salaud, l'ignoble, le répugnant, le dégueulasse, l'affreux – tous ces qualificatifs qui montaient tumultueusement à ses lèvres lui semblaient mille fois trop doux –, Bertin donc était en train de déposer un long baiser suceur dans son cou tandis qu'une de ses mains remontait le long de sa jambe et s'arrêtait sur ses fesses. Elle l'entendit alors murmurer à son oreille :

– Ah, ma petite Jane, je ferai tout pour vous, tout...

En l'espace de ces deux mêmes secondes, Jane vit défiler dans son esprit toutes les réactions possibles en même temps qu'elle imaginait avec effroi la tête des gens, heureusement peu nombreux, qui les entouraient. Enfin, comme mue par un ressort, elle bondit sur ses pieds. La scène avait duré au plus dix secondes. Une envie de vomir l'envahissait maintenant et quand elle vit le corps flasque du vieillard elle désira le tuer. Mais que dire? Que faire? Toutes les réactions qu'elle avait imaginées la seconde précédente lui paraissaient ridicules. Bertin était là, à ses pieds, lamentable. Muette d'indignation et de dégoût, Jane le regardait et soudain, sans réfléchir à ce qu'elle faisait, elle lui cracha à la figure. Puis, toujours sans un mot, elle ramassa ses affaires et remonta dans sa chambre.

Alors seulement elle réalisa tout à fait ce qui venait de se passer et les conséquences que cela allait inmanquablement entraîner. Mais elle y penserait tout à l'heure, pour l'instant

elle n'avait qu'une envie : se précipiter sous la douche pour effacer jusqu'au souvenir de cette bouche et de cette main infectes sur sa peau. Furieusement elle se frottait au gant de crin en souhaitant à Bertin mille morts plus affreuses les unes que les autres. Comment avait-il pu oser ? Et qu'allait-elle faire maintenant ? En pleurant de rage, Jane se sécha et s'inonda d'eau de Cologne ; puis elle se mit à parcourir sa chambre en donnant des coups de pied dans tout ce qui se trouvait sur son chemin. Sa colère était d'autant plus violente qu'elle se sentait responsable de ce qui s'était passé. Car en partant avec Bertin, elle avait pris ses risques ; ou elle aurait dû les prendre. Mais, toute à sa rage, Jane refusait de l'admettre et accablait le vieil homme sans pitié. Et déjà elle n'avait plus qu'une idée en tête : fuir. Par n'importe quel moyen, mais fuir. Elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus continuer ce voyage. Mais pour partir, il lui fallait de l'argent ; et il était bien sûr hors de question de le demander à Bertin qui ne le lui aurait sans doute pas donné. Cet argent, elle le volerait donc. Toutes ces pensées tournaient à toute allure dans la tête de Jane qui, fébrilement, cherchait comment elle allait s'organiser. Partir, partir, elle ne pensait plus qu'à cela.

Une heure plus tard son plan était arrêté et elle préparait sa valise. Par téléphone, elle avait réservé une place sur le vol Amsterdam-Paris de vingt-deux heures trente ; et un taxi pour parcourir les quarante kilomètres qui la sépareraient de l'aéroport. Maintenant il fallait qu'elle éloigne Bertin pour aller chercher l'argent là où il était, c'est-à-dire dans sa chambre. Ensuite elle dînerait avec lui et, prétextant une grande fatigue, elle monterait se coucher tôt. Une demi-heure plus tard, elle roulerait vers Amsterdam. Pas une seconde Jane n'éprouva un scrupule, ou l'ombre d'un scrupule. Elle se sentait absolument dans son plein droit, et sa colère contre le vieil homme, inextricablement

liée à son propre sentiment de culpabilité, lui ôtait toute mesure.

C'est le cœur un peu battant malgré tout qu'elle se décida à l'appeler. Une voix chevrotante lui répondit :

– Oui? Oui? Qui est-ce? – il ne semblait pas trop à l'aise.

– C'est moi, répondit Jane d'un ton qu'elle essaya de rendre léger. J'ai un petit problème – Bertin ne répondit pas, inquiet sûrement. J'ai un violent mal de tête et je voudrais que vous alliez me chercher du Salgidal; il n'y a que ça qui me soulage.

– Du... heu... Si vous voulez, j'ai de l'aspirine.

– Non, l'aspirine ne me fait aucun effet. Je voudrais du Salgidal.

– Mais bien sûr, bien sûr. J'y vais tout de suite.

– Au fait, ajouta-t-elle, c'est vous qui avez le *Michelin*, je crois? Bon, si ça ne vous ennuie pas je vais venir voir la route pour demain; mais je sors juste du bain, laissez la clé sur la porte et j'arrive. D'accord?

– Oui, oui; moi, je pars tout de suite.

Sa voix avait déjà repris un peu d'assurance. Il pensait sans doute que rien n'était perdu.

Cinq minutes plus tard Jane était dans sa chambre et s'y enfermait à clé. Rapidement elle se dirigea vers son armoire et, les lèvres pincées, elle se mit à fourrager dans ses chemises et ses dessous géants. Elle savait qu'il laissait toujours du liquide dans ses affaires. Presque tout de suite, elle trouva la liasse de billets; elle en prit la moitié et remit le reste à sa place. Mais aurait-elle assez? Le taxi et l'avion, cela allait lui coûter cher; elle aurait l'air maligne à l'aéroport s'il lui manquait de l'argent. Vite, elle reprit trois ou quatre gros billets en songeant qu'elle avait failli être pingre. Tant qu'à voler, autant voler bien!

Elle s'installa alors dans un fauteuil, le *Michelin* à la main. Maintenant que l'excitation de l'acte de voler – peur,

inquiétude, fébrilité – s'éteignait, elle commençait à se sentir assez mal à l'aise. L'idée de revoir Bertin n'arrangeait rien. Quand elle l'entendit frapper elle prit un air dolent – n'avait-elle pas prétexté un mal de tête? – et d'une voix plaintive lui dit d'entrer. Il avait plein de roses dans les bras et l'œil vaguement inquiet. Sans un mot il lui tendit les fleurs et le Salgidal.

– Merci, Jacques, murmura-t-elle sans oser le regarder. Je vais demander un vase et, si vous voulez, on se retrouve au bar pour prendre un verre avant de dîner.

Une fois dans sa chambre, Jane déposa les roses dans le lavabo et rangea l'argent dans son sac. Puis elle descendit rapidement au bar. Elle préférait ne pas trop penser à ce qu'elle venait de faire et elle osait encore moins imaginer ce qu'elle allait raconter à Liline le lendemain matin.

Bertin l'attendait comme convenu et, en avançant vers lui, Jane pensa qu'elle devrait lui laisser un mot à la réception avant de partir. Dès qu'il l'aperçut le vieillard se leva précipitamment et lui offrit un siège.

– Vous vous sentez mieux? demanda-t-il le regard un peu fuyant.

– Oui, mais je suis très fatiguée et je voudrais me coucher tôt, répondit-elle d'une voix froide.

– Naturellement, je comprends; on passe à table tout de suite, si vous voulez.

Pour une fois Bertin n'était pas bavard et, en l'observant à la dérobée, Jane, avec une joie mauvaise, se demandait comment il réagirait quand il s'apercevrait de sa fuite. Et de son vol. Elle ne pouvait s'empêcher de revivre la scène de la piscine et elle devait faire un effort pour dominer son dégoût et ne pas quitter la table. Elle était presque étonnée d'ailleurs de voir que rien ne se lisait sur son visage de ce qu'elle venait d'accomplir; et par moments elle avait envie de crier à Bertin qu'elle allait l'abandonner dans quelques

heures et qu'elle l'avait volé. Que croyait-il donc? Qu'elle avait oublié et que tout allait continuer comme avant? Furieuse, elle le regardait marmonner tout seul en feuilletant le *Michelin* qui semblait l'intéresser prodigieusement; son visage était secoué de tremblotements et, avec son cou flasque, il ressemblait à une tortue sortant la tête de sa carapace.

Jane pensa qu'elle détestait la vieillesse, ce vivant portrait de la mort. Pourtant s'il est injuste de vieillir, il est satisfaisant de penser qu'on n'est jamais mieux trahi, ou servi, que par soi-même. Car c'est à vingt ans qu'on porte un masque : celui de la jeunesse qui fait tout passer.

Enfin le moment de quitter la table, et le vieillard, arriva. Tandis qu'elle se levait Jane songeait que pas une seule fois, pendant le dîner, il n'avait utilisé ses habituels « mon petit ange », « ma délicieuse enfant », et autres qualificatifs qui l'exaspéraient tant. Elle en conclut qu'elle aurait dû lui cracher à la gueule plus tôt; cela semblait lui faire un bien fou. Cérémonieusement, il lui souhaita une bonne nuit sans même oser l'embrasser sur les joues. Mais, tandis qu'il s'éloignait, un curieux sentiment de lassitude envahissait Jane; et quand sa silhouette malhabile disparut, elle se sentit tout à coup étrangement vide. L'espace d'une seconde elle eut envie de lui courir après et de lui dire... Mais que pouvait-elle lui dire? Il était trop tard maintenant, elle ne pouvait plus faire marche arrière. Désespérée, elle regagna sa chambre à pas lents. Là, elle écrivit au vieil homme une courte lettre lui disant qu'elle était désolée mais qu'elle était obligée de partir pour des raisons sur lesquelles elle préférait ne pas s'étendre. Elle lui signala également qu'elle avait dû lui « emprunter » un peu d'argent pour son voyage.

Une demi-heure plus tard, comme prévu, Jane montait dans un taxi pour rallier Amsterdam. Mais avec dans le cœur un étrange sentiment de frustration. Elle avait cru haïr Bertin et elle s'apercevait qu'elle en avait pitié; pire même, elle lui trouvait des excuses! Quant à sa vengeance qu'elle avait crue éclatante et juste, elle ne lui apparaissait plus que cruelle et disproportionnée.

Et ce goût amer dans la bouche de Jane marquait la fin d'une ère, celle de l'insouciance. Plus tard, elle appellerait cela le début de la maturité.

«Le monde brise les individus, et, chez beaucoup, il se forme un cal à l'endroit de la fracture ; mais ceux qui ne veulent pas se laisser briser, alors ceux-là, le monde les tue.»

ERNEST HEMINGWAY, *L'Adieu aux armes*,
Gallimard, 1932.

Le lendemain matin Jane se prépara un petit déjeuner avec les maigres provisions qu'elle trouva dans son placard : café noir et biscottes sans beurre. Sans cesse et malgré elle, elle revoyait la pauvre silhouette de Bertin disparaître dans le couloir. Comme il lui était apparu vieux et pitoyable soudain... Avec le recul, Jane commençait à comprendre à quel point c'était son âge et, surtout, sa prétention à le nier qui l'avait exaspérée ; qu'avec son visage défait et son corps repoussant il puisse encore songer à l'amour, elle l'avait senti comme une atteinte à son intégrité. Comme si à vingt ans on ne pouvait pas supporter l'idée que vieillesse ne soit pas forcément synonyme de sérénité. Ne parle-t-on pas toujours du détachement propre au grand âge, de la sagesse des vieillards que rien ne trouble et qu'aucun désir n'enflamme plus, soi-disant... Ne dit-on pas, avec dans la voix une complaisance assez suspecte, qu'on retombe en enfance ? Expression significative qui vise à nous faire croire que la

vieillesse est un délicieux moment d'irresponsabilité et de légèreté. Tout est bon pour se rassurer quant à son propre avenir... Et si le pauvre Bertin s'était contenté d'être vieux, selon les schémas admis, Jane n'aurait pas éprouvé en face de lui cette répulsion dégoûtée qui n'était que la manifestation de sa peur et de son refus devant sa propre vieillesse.

Mais pour elle le problème avait été double ; car non seulement elle avait ressenti viscéralement l'horreur de la vieillesse, et la fausseté des images qu'on s'en fait, mais en plus elle avait joué là-dessus ; elle avait utilisé Bertin comme s'il avait été un être dénué de chair et de sentiments s'obstinant à ne considérer que son âge qui en faisait, à ses yeux, tout ce qu'on voulait, sauf un être humain à part entière. Et elle avait un peu honte ; car même s'il était un vieil égoïste sans cœur, il était plus à plaindre qu'à blâmer.

Toute cette journée Jane se répéta qu'elle devait téléphoner à Liline pour lui raconter ce qui s'était passé et la prévenir que Bertin n'allait sans doute pas tarder à arriver. Finalement elle le lui écrivit. Mais tandis qu'elle relisait sa lettre – dans laquelle elle n'avait rien caché –, elle se demanda s'il était vraiment utile de mettre Liline dans une situation délicate vis-à-vis de Bertin ; tout cela allait évidemment la peiner. Et puis, sans qu'elle se l'avoue tout à fait, elle n'était pas très fière non plus de ce qu'elle avait fait. Ce n'était pas le vol lui-même qui la gênait – deux mille cinq cents francs de plus ou de moins, cela ne représentait pas grand-chose pour Bertin –, mais le sentiment désagréable qu'elle éprouvait de sa culpabilité. Comme par ailleurs elle se doutait bien que Bertin, pour d'autres raisons, n'aurait pas tellement envie lui non plus de tout raconter, elle déchira cette première lettre et en écrivit une seconde, courte et sibylline, comptant sur la tendresse de Liline pour

tout deviner à mi-mot. Puis elle alla la poster afin qu'elle parte le soir même; en même temps elle posterait sa lettre à Gilles.

Au moment de lâcher ces deux lettres dans la boîte, Jane eut quelques secondes d'hésitation. Elle sentait qu'elle était en train de franchir une étape décisive et qu'une période de sa vie s'achevait. Son amour pour Gilles comme ses rapports avec Bertin avaient hâté la métamorphose et l'apparition d'un être qu'elle portait en elle sans le savoir. Elle avait mûri tout simplement; ou vieilli, si on préfère... Mais il faut bien un jour se décider à abandonner son adolescence; malgré les souvenirs qu'on a en commun et même si on n'a pas encore réussi à tout bien comprendre. Bien sûr Jane regretterait parfois l'ancienne Jane; celle qui, grâce à une certaine forme d'inconscience, croyait que ses actes ne seraient pas forcément suivis de conséquences et qui cédait à toutes ses impulsions sans jamais calculer ni supputer. Et en vieillissant ce ne doit pas être sa jeunesse qu'on regrette le plus, mais cette souveraine inconscience qui nous faisait croire que jamais on ne serait soumis aux lois générales. La vie d'ailleurs se charge très vite de nous l'apprendre et nous oblige à ne plus l'oublier. Est-ce un bien, est-ce un mal? Jane ne le savait pas; et de toute façon cela n'aurait rien changé.

Le lendemain matin, vers huit heures, elle fut réveillée par des coups de sonnette insistants. C'était un télégramme de Liline : – BERTIN TRÈS MALADE TÉLÉPHONEZ URGENCE. Elle mit quelques secondes à réaliser ce que cela signifiait; ou plutôt, son esprit qui refusait absolument une telle nouvelle – et toutes ses implications – s'embrouilla un instant pour reculer le moment où il lui faudrait bien l'accepter. Son corps, lui, était déjà au courant et une sourde angoisse l'avait

envahie. Pendant quelques secondes Jane revit les derniers moments qu'elle avait passés avec Bertin ; jusqu'à celui où elle l'avait vu disparaître dans le couloir. Que s'était-il passé depuis ? Jane, qui ne voulait surtout pas envisager qu'elle y était peut-être pour quelque chose, trouva mille explications à cette maladie. En dernier ressort elle se demanda même si ce télégramme venait bien de Liline et s'il disait la vérité. Après tout, c'était peut-être une ruse de vieux Sioux pour la revoir. Mais cette angoisse qu'elle ressentait, cette peur qui peu à peu l'envahissait, tout cela lui criait qu'il se passait réellement quelque chose. Alors, vite, elle téléphona à Liline.

Une heure plus tard elle était dans la chambre de Bertin, assise à côté de son lit. Il y gisait, grand crabe mou en train de changer de carapace, et elle entendait sa difficile respiration. Il était inconscient et, manifestement, il ne la reconnaissait pas ; pourtant Liline lui avait annoncé son arrivée comme s'il pouvait encore entendre. Sait-on jamais ? Les mots parvenaient peut-être encore à lui.

Quand Liline lui avait ouvert, elle avait raconté à Jane comment elle l'avait trouvé, le matin même, prostré sur sa descente de lit. Il était arrivé la veille au soir et il n'avait eu la force ni de se dévêtir ni d'appeler un médecin. Le docteur qu'elle avait fait immédiatement venir avait diagnostiqué une crise cardiaque et n'avait laissé aucun espoir. Comme Bertin n'avait plus de famille proche, il lui avait demandé si elle voulait qu'on le transporte à l'hôpital. Liline avait refusé. Bertin lui avait toujours dit qu'il voulait mourir chez lui. Car il allait mourir ; peu à peu cette idée s'imposait à Jane. Elle n'arrivait pas à y croire pourtant, et elle avait presque envie de secouer le vieillard et de lui crier d'arrêter de faire l'idiot. Elle qui avait si souvent songé à sa mort, maintenant qu'elle était là, elle ne pouvait se résoudre à l'accepter. Et la question à laquelle elle n'avait pas voulu répondre, une

heure plus tôt, revenait maintenant lancinante. Oui ou non, était-elle un tant soit peu responsable de ce qui arrivait? La gorge nouée, elle le contemplait en se répétant qu'elle n'avait jamais voulu cela, que c'était impossible. Soudain un rôle un peu plus fort que les autres la fit sursauter. Bertin venait d'ouvrir les yeux et il regardait autour de lui d'un air hagard. Un moment il la fixa. La reconnaissait-il? Jane ne le savait pas, mais elle se sentit mal à l'aise; son regard était haineux. Pourtant, elle avait le sentiment que ce n'était pas directement à elle que ce regard s'adressait, mais au genre humain en général; à ceux qui allaient rester. Ses mains, ses pauvres mains s'agrippaient aux draps cherchant à se retenir à eux comme à la vie même, et pendant quelques secondes Jane hésita à en prendre une dans les siennes. Mais elle n'osa pas; elle avait l'impression que c'est à elle qu'il s'agripperait et qu'il lui enfoncerait ses ongles dans la peau comme un homme en train de tomber se raccroche aux moindres aspérités. Elle avait peur de lui, peur qu'il cherche à l'entraîner à sa suite, et une crainte superstitieuse l'envahissait. Et si la mort s'attrapait comme une grippe ou une rougeole? Et si l'air que Bertin relâchait était empoisonné? Déjà elle avait l'impression de respirer de plus en plus difficilement dans cette chambre où il aspirait goulûment son oxygène et le restituait plein de relents de mort. Anxieuse, elle regarda Liline. Une main compatissante posée sur le front du mourant, elle lui chuchotait des mots doux et berceurs pour qu'il s'endorme sans crainte du mauvais loup. Comme une mère à son enfant. Jane soupira en songeant combien elle était meilleure qu'elle...

– Il n'en a plus pour longtemps, dit-elle alors à Jane, interrompant sa mélopée. Il a de plus en plus de mal à respirer. Vous entendez?

Jane entendait trop bien. Elle se faisait l'effet du corbeau qui guette la mort et elle pensa qu'elle n'aimerait pas être

regardée en train de mourir; l'idée de tous ces regards sur votre cadavre, après, est déjà tellement pénible... Elle n'aimait pas Bertin; elle ne devait pas le regarder agoniser. C'était indécent.

Dans le salon où elle s'était réfugiée, Jane, nerveusement, se servit un grand verre de whisky; elle n'en buvait jamais d'habitude et, même, le détestait. Mais c'était sans importance; tout ce qui comptait, en cette minute précise, était que, elle, elle pouvait encore boire. Et quand elle sentit le liquide brûlant et vivant descendre dans son corps, elle éprouva un intense plaisir. Elle s'installa alors dans un fauteuil et, machinalement, commença à se mordiller les lèvres, à se pincer les bras et les jambes, de plus en plus fort et jusqu'à se faire mal. Elle pensait à Liline, qui avait dû recevoir sa lettre le matin même, et elle regrettait maintenant de ne pas lui avoir tout dit; peut-être imaginait-elle des choses affreuses... Il fallait absolument qu'elle lui explique le plus vite possible que ce n'était pas de sa faute et que Bertin l'avait obligée à l'abandonner. Un hasard malheureux, voilà ce que c'était, un hasard, rien de plus. Mais Jane, malgré elle, ne pouvait s'empêcher de penser que, peut-être, rien ne serait arrivé si elle n'était pas partie. Et elle aurait donné n'importe quoi pour que Bertin ne meure pas.

Le cœur serré, elle regardait ses tableaux, ses meubles, ses livres... Voilà donc ce qui resterait de lui jusqu'à ce qu'on oublie même un jour à qui ils avaient appartenu. « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme? » Ces vers de Lamartine remontèrent à sa mémoire; ils avaient été le thème de sa dissertation au bac et elle se demanda ce qu'elle avait bien pu écrire là-dessus. Tout à coup elle repensa à la scène de la piscine, vieille de trois jours à peine. Et, de nouveau, elle ressentit le terrible dégoût qui l'avait alors envahie. La mort de Bertin n'y changeait rien; mais la mort elle-même qui, lentement et sûrement,

l'entraînait à sa suite – vers quels horizons, vers quels néants? –, la mort lui donnait une nouvelle dimension. Et pour la première fois Jane éprouvait quelque chose de réel pour le vieillard. Ce n'était pas vraiment de la tendresse ou de la pitié; sa déchéance, sa vieillesse lui en avaient inspiré parfois, l'homme jamais. Cela ressemblait plutôt à un élan de fraternité. Car Bertin était confronté avec l'inacceptable qu'il devait accepter, de gré ou de force. L'inacceptable que tous nous devons accepter un jour.

Jane sursauta en entendant Liline entrer; dans ce silence, le moindre bruit devenait effrayant. Elle avait les yeux rouges et elle hochait la tête d'un air fataliste.

– Que voulez-vous, lui dit-elle, chacun son tour. Et lui, il en a bien profité, longtemps. Je crois qu'il ne souffre pas trop.

– Tu as raison, Liline, chacun son tour.

– Mais ce n'est jamais drôle quand ça arrive – Liline soupira longuement puis elle chuchota, toujours comme si Bertin pouvait entendre : Vous savez, il n'est pas content de partir, ses yeux sont méchants.

Jane la regarda tandis qu'elle se mouchait bruyamment; Liline avait de la peine et Jane se sentait coupable; coupable d'avoir abandonné le vieillard, coupable de l'avoir seulement considéré comme un vieux machin dégoûtant, coupable enfin du chagrin de Liline. Il fallait qu'elle lui raconte tout et qu'elle se libère de ce poids qui l'oppressait, il fallait... Et soudain elle éclata en sanglots et se précipita dans ses bras en hoquetant :

– Écoute, Liline, ce n'est pas de ma faute, il faut que je t'explique...

– Non, taisez-vous, lui répondit-elle doucement en hochant la tête, taisez-vous. Je sais que ce n'est pas votre faute; à son âge, c'est une chose qui arrive.

Jane se mit à pleurer de plus belle. Sur elle-même, sur

Bertin qui allait mourir, sur Liline qui l'aimait et la comprenait, sur la vie qui était si compliquée... Liline tendrement la berçait en essuyant ses larmes.

– Pleure, ma Janou, pleure, ça fait du bien, lui répétait-elle.

Et Jane pleurait et se blottissait dans ses bras comme elle le faisait enfant lorsqu'elle avait un gros chagrin. Elle aurait tant voulu lui dire combien elle lui était reconnaissante de son amour et combien elle désirait s'en montrer digne. Mais les mots restaient bloqués dans sa gorge et seuls des sanglots s'échappaient.

– Je t'aime, ma Liline, je t'aime, réussit-elle enfin à lui murmurer en l'embrassant fougueusement. Et je te défends de mourir, toi.

Liline roucoula et répondit, absolument ravie soudain devant cette perspective :

– Vous seriez embêtée, hein? Sans moi vous êtes perdue, je le sais bien.

En souriant à travers ses larmes Jane lui affirma que, de toute façon, elle ne mourrait jamais parce qu'elle était une sorcière! Elles rirent toutes les deux, heureuses de retrouver enfin ce ton de douce raillerie qui leur tenait si chaud au cœur. Pour Liline, les larmes de sa « p'tite garce » valaient toutes les explications du monde; elle l'aimait tout simplement, et cela lui suffisait. Elle n'avait pas besoin d'apprendre ce qu'elle devinait plus ou moins et, généreuse, elle lui donnait l'absolution sans la confession. Pourtant toutes deux savaient que cela resterait un secret entre elles; un secret dont elles ne parleraient jamais, mais qu'elles n'oublieraient jamais non plus. Elles s'embrassèrent une fois encore et Liline, en caressant les cheveux de Jane, lui dit que maintenant il fallait retourner voir Bertin.

Immédiatement l'atmosphère de la chambre suffoqua Jane. Il lui sembla que la mort avait encore gagné du terrain

depuis vingt minutes. À moins qu'elle n'ait déjà oublié que Bertin allait mourir pour de bon. Mais comment jamais croire à la mort? Même, et surtout peut-être, quand elle est là, sous vos yeux... De nouveau le même malaise que tout à l'heure envahissait Jane et de nouveau elle avait envie de pleurer. Elle regardait Bertin, déjà pareil à une momie, et des images du vieil homme fringant et amoureux de la vie passaient dans sa tête. Pensait-il encore? Ou bien revivait-il sa vie comme les agonisants le font, dit-on? Que signifiaient ces râles, ces mouvements spasmodiques, ces mots incompréhensibles qui parfois s'échappaient de ses lèvres? Était-ce simplement nerveux? Jane ferma les yeux; elle ne pouvait pas supporter de regarder Bertin se défaire, définitivement cette fois-ci. Elle ne pouvait pas non plus s'habituer à l'obscurité qui régnait dans cette chambre, à la mort qui peu à peu le terrassait. Indignée soudain, elle se demanda pourquoi on fermait toujours les volets et les rideaux dans la chambre d'un mourant. Bertin n'avait-il pas envie de sentir une dernière fois la lumière du jour sur sa peau plutôt que de respirer ses propres miasmes? N'avait-il pas l'impression, ainsi, d'être déjà dans son cercueil? Enfermé, coupé du monde? Mais peut-être qu'au contraire cette obscurité allait lui permettre de renoncer plus facilement à la vie. Après tout, pour le visage d'un mourant, le soleil pouvait être une dernière et inadmissible insulte. Comment savoir? Que faire pour lui? Que faire pour un mourant, qui ne semble pas dérisoire, injurieux même? Car vous qui voulez bien faire, vous restez là : vous vivez.

Une étrange odeur maintenant montait du lit. Liline, stoïque, passait un gant mouillé sur le front de Bertin. Ne sentait-elle donc rien? Jane porta sa main à sa bouche pour tenter de faire écran; mais à sa propre odeur se mêlait, insidieuse, celle de Bertin. Elle s'infiltrait à travers ses doigts

et l'imprégnait et la révoltait. Soudain une nausée monta jusqu'à sa bouche l'obligeant à se précipiter aux toilettes.

Quand elle en sortit, un peu tremblante, elle s'appuya à la porte, hésitant à retourner dans la chambre de Bertin. Elle ne s'en sentait pas le courage; pourtant elle ne devait pas quitter cette maison. Liline pouvait avoir besoin d'elle et Bertin, s'il reprenait conscience, serait peut-être heureux de la voir. Cette fois-ci elle ne l'abandonnerait pas. Jane retourna donc dans le salon qu'elle avait quitté quelques minutes plus tôt; elle ouvrit toutes les fenêtres en grand et s'accouda à l'une d'elles, respirant avidement l'air du printemps. Comme il sentait bon... Il était rempli d'oxyde de carbone? Qu'importait! Il lui semblait extraordinairement pur. Elle ferma les yeux et caressa doucement son visage en écoutant la musique qui montait de la rue; la musique quotidienne de la vie. Soudain un voiltement léger la fit tressaillir; c'était un oiseau. Jane le regarda comme si elle n'en avait jamais vu. Il se détachait, fragile, sur un ciel d'un bleu inqualifiable tellement il était bleu. Plus bas, dans la rue, des enfants riaient en se courant après; un chien traversait, deux dames discutaient. Tout cela était la banalité même, mais Jane avait l'impression de vivre un instant miraculeux, un de ces instants qui par leur sensualité font illusion avec l'amour. Et elle avait envie de rendre des actions de grâce à Dieu sait qui pour toutes ces merveilles. À quoi se rattacher d'autre, quand un homme à côté de vous est en train de mourir, sinon à la sensation intense, viscérale, de la vie? Car si rien n'avait de sens et si la mort était scandaleuse, la vie malgré tout valait la peine d'être vécue. Son visage et ses cheveux étaient si doux sous la main de Jane. Et elle se sentait si jeune et si vivante; si terriblement vivante...

Elle l'était encore.

DU MÊME AUTEUR

L'Involontaire, Stock, 1976 ; Phébus, 2015.

Des nouvelles de la famille, Benoîte et Flora Groult, Paul Guimard, Blandine et Lison de Caunes, Bernard Ledwidge, Éditions Mazarine, 1980.

La Mère morte, Stock, 2020.

Libretto

Dernières parutions

- 671 BLANDINE DE CAUNES *L'Involontaire*
- 670 WILLIAM GODWIN *Les Aventures de Caleb Williams*
- 669 JOSEPH SHERIDAN *Invitation au crime*
LE FANU
- 668 LYTTON STRACHEY *Ermyntrude et Esmeralda*
- 667 MARGUERITE AUDOUX *Douce Lumière*
- 666 EDWARD PAGE *L'Homme le plus doué du monde*
MITCHELL
- 665 CAMILLE *Bertram le Baladin*
LEBOULANGER
- 664 ZIAY-ED-DIN *Contes du perroquet*
NAKHCHABI
- 663 MARK TWAIN *Un Yankee à la cour du roi Arthur*
- 662 AHMAD AL-QALYOÛBÎ *Histoires étranges et merveilleuses*
- 661 HERMAN BANG *Ida Brandt*
- 660 CHRISTIAN KRACHT *Imperium*
- 659 SABRINA CALVO *Sous la colline*
- 658 NICOLAS BOKOV *La Tête de Lénine*
- 657 DRAGO JANČAR *Cette nuit, je l'ai vue*
- 656 GUILLERMO ARRIAGA *Mexico, quartier Sud*
- 655 JACQUES RENOIR *Le Tableau amoureux*
- 654 ALAIN RENÉ LESAGE *Les Aventures de Beauchesnes,
capitaine de flibustiers*

- 653 MARCEL SCHNEIDER *Jours de féerie*
- 652 KLAUS MANN *Alexandre suivi de Ludwig*
- 651 ALEXANDER KENT *Cœur de chêne*
- 650 FRANÇOIS
TAILLANDIER *Mémoires de Monte-Cristo*
- 649 EMMANUEL
CHASTELLIÈRE *Célestopol*
- 648 EDWARD BULWER-
LYTTON *Les Derniers Jours de Pompéi*
- 647 LINDSEY DAVIS *Les Saumons d'argent*
- 646 GEORGES LE FÈVRE *La Croisière jaune*
- 645 AL-QÂSIM AL-HARÎÎ *Le Livre des Malins*
- 644 FÉLIX FÉNÉON *Nouvelles en trois lignes*
- 643 ÉLIE BERTHET *La Bête de Gévaudan*
- 642 ANONYME *Aventures merveilleuses de Huon
de Bordeaux*
- 641 THOMAS EDWARD
LAWRENCE *Les Sept Piliers de la sagesse, T. 2*
- 640 THOMAS EDWARD
LAWRENCE *Les Sept Piliers de la sagesse, T. 1*
- 639 ARTHUR BERNÈDE *Belphégor*
- 638 ROBERT MARGERIT *Les Amants*
- 637 HOWARD CARTER *La Fabuleuse Découverte de la tombe
de Toutankhamon*
- 636 AUGUSTE BIARD *Le Pèlerin de l'Enfer vert*
- 635 CHARLES DICKENS *Voyage en Amérique*
- 634 SIDO *Lettres à Colette, 1903-1912*
- 633 FELDRIK RIVAT *Le Chrysanthème Noir*
- 632 SALVADOR DALÍ *Visages cachés*
- 631 MORITZ THOMSEN *La Ferme sur le río Esmeraldas*

- 630 WILLIAM CHAMBERS MORROW *Le Singe, l'Idiot et Autres Gens*
- 629 COMTE DE MIRABEAU *La Morale des sens*
- 628 ALEXEÏ TOLSTOÏ *Les Sept Jours où le monde fut pillé*
- 627 MAURICE LEVEL *La Malle sanglante suivi de Laquelle?*
- 626 GEORGE MACDONALD *La Princesse légère*
- 625 CHARLEMAGNE ISCHIR DEFONTENAY *Star, ou ψ de Cassiopée*
- 624 FELDRIK RIVAT *La 25^e Heure*
- 623 JACK LONDON / ROBERT LLOYD FISH *Le Bureau des Assassins*
- 622 MEHMED UZUN *La Poursuite de l'ombre*
- 621 ROBERT D'ORBIGNY *Floire et Blanchefleur*
- 620 THEODOR PLIEVIER *Berlin*
- 619 FREDERIK GUSTAVUS BURNABY *Khiva*
- 618 JÂMI *Medjnoûn et Leïla*
- 617 DRAGO JANČAR *Aurore boréale*
- 616 KURBAN SAID *Ali et Nino*
- 615 DOROTHY LEIGH SAYERS *Le Cœur et la Raison*
- 614 LONGUS *Daphnis et Chloé*
- 613 ODILE GODARD *Les Soupers de Schéhérazade*
612. ALEXANDER KENT *Un vaisseau de haut bord*
611. MARIE BARTHELET *Celui-là est mon frère*
610. VICTOR SEGALEN *Les Immémoriaux*
609. SYLVAIN ROUMETTE *Lilith dans l'île*
608. ROBERT GRAVES *Adieu à tout cela*
607. RICHARD LESCLIDE *La Diligence de Lyon*

*Cet ouvrage
a été mis en pages par In Folio,
reproduit et achevé d'imprimer
en décembre 2019
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'imprimeur : 19-0000*

Imprimé en France

Dépôt légal : janvier 2020